This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 726,346

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
A57

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.
RUE JACOB, N° 24

Emilie.
Ah! comment lever les yeux su
Le peintre.
Et moi, que vous répondre en ce m

OEUVRES

DE

57-309

NÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

EPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

MDCCCXXII.

LE

JEUNE CRÉOLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

DE RICHARD CUMBERLAND.

AVERTISSEMENT.

COMME je ne veux point passer pour plus habile que je ne suis, je commence par déclarer que je ne possède qu'imparfaitement la langue anglaise, que je n'ai jamais essayé de la parler, et que je n'ai appris ce que j'en sais qu'en lisant et en traduisant les auteurs.

Lorsque j'ai parcouru le *British-Théatre*, je suis tombé sur le *West-Indian* (*l'Américain* ou *le Créole*), comédie de Richard Cumberland, jouée pour la première fois, à Londres, en 1771.

Cette pièce se ressent de l'irrégularité ordinaire au théâtre anglais; ni l'unité de lieu, ni celle d'action, n'y sont observées; l'auteur n'a pas choisi toujours, avec un goût très-délicat, les objets de son imitation; il a montré des personnages et des incidents dont la vue blesserait des spectateurs accoutumés à un genre de comique moins hardi; toutefois il a su se préserver de la licence inconcevable et du dé-

vergondage de situation et de dialogue dont les meilleures comédies anglaises (surtout celles des poètes contemporains, ou à peu près, du règne de Charles II) offrent des exemples révoltants.

Voltaire a dit quelque part, en parlant d'une pièce de Wicherley (*the Country-Wife, la Femme de campagne*): « Cette pièce n'est pas, si vous « voulez, l'école des bonnes mœurs; mais, en « vérité, c'est l'école de l'esprit et du bon « comique. »

Je connais la pièce, et j'oserai n'être pas de l'avis de Voltaire. Je conviens volontiers que la gaîté comique a ses licences; mais en même temps elle a ses bornes. Si l'on doit respecter l'enfance, on doit aussi respecter le public assemblé; il ne faut pas afficher le mépris des mœurs, ni faire dire sur un théâtre, par des personnages qu'on suppose avoir été bien élevés, des mots grossiers qui ne doivent point entrer dans leur dictionnaire, et encore moins dans leur conversation. Auprès de cette étrange comédie, les pièces graveleuses que Collé composait pour être jouées en société sur de petits théâtres, chez des princes ou chez leurs mai-

tresses, étaient des chefs-d'œuvre de morale et de décence. Je ne sais si l'on représente encore à Londres cette comédie et beaucoup d'autres pièces anglaises du même genre ; mais je ne comprends pas comment des femmes honnêtes peuvent assister à leur représentation. Il est vrai que tout s'explique par la coutume et par les usages reçus. Les comédies d'Aristophane sont encore plus licencieuses que les comédies anglaises. Plaute est souvent fort obscène. Les Romains ont leurs *atellanes*, et même leurs *jeux floraux*, dans lesquels la pudeur publique était insultée d'une manière qu'on a peine à croire, et qui pourtant est attestée par tous les auteurs.

J'opposerai Voltaire à lui-même : ne dit-il pas ailleurs ? « La comédie est l'école des bienséances. » Ce n'est pas assurément la comédie de Wicherley, ni celle de Congrève, qui est cette école.

Mais je n'admettrais pas non plus cette définition de Voltaire. La comédie qui ne serait que l'école des bienséances courrait le risque d'être bien froide et bien guindée. C'est en effet ce qu'elle est devenue chez quelques-uns de

fois dans un acte. Ils n'ont donc, par acte, que deux ou trois scènes, c'est-à-dire, deux ou trois changements de décoration. Tant que la scène reste la même, ils marquent seulement l'entrée et la sortie de chaque personnage.

J'aurais bien voulu éviter ces fréquents changements de décoration auxquels nous ne sommes pas accoutumés ; cela m'a été impossible. J'en ai du moins réduit le nombre ; j'ai supprimé le rôle d'une *lady Rusport*, qui figure dans la pièce anglaise, et je me suis passé de la décoration qui représente son appartement.

Je craindrais que l'on ne criât bien fort à la violation des règles, si cette pièce venait à être représentée. Cependant nous avons dans notre théâtre quelques exemples qui pourraient justifier les changements *à vue* de décoration dans le cours d'un même acte : c'est ce qui arrive dans *l'Esprit follet*, de Hauteroche ; dans *l'Écossaise*, de Voltaire, pièce dans laquelle on sent l'imitation de la manière anglaise, mais une imitation faite avec génie, avec goût, et de main de maître.

Cette comédie du *Jeune Créole*, composée en

1816 et 1817, a été lue et reçue au Théâtre-Français. Risquerai-je de l'y faire jouer ? C'est ce que j'ignore ; et si j'en cours le risque, réussira-t-elle ? c'est ce que je sais encore moins.

M. le comte François de Neufchâteau, mon confrère à l'Académie, m'a appris que Gresset avait eu l'idée d'une pièce à peu près semblable à celle-ci. Il avait intitulé la sienne : *l'Esprit à la mode*, ou *les Américains*. C'était au milieu du dix-huitième siècle, dans un temps où des créoles fort riches venaient en France se faire remarquer par leur luxe et leurs dépenses excessives. Il paraît que dans la pièce de Gresset c'était le père qui arrivait des colonies sans être connu de son fils, lequel avait été envoyé à Paris encore enfant. M. de Neufchâteau ne sait pas si Gresset avait achevé cette comédie ; mais il en a vu, m'a-t-il dit, des vers tout-à-fait dignes de l'auteur du *Méchant*.

)NNAGES DU PROLOGUE.

ACTEUR.
ANGLAIS.
'E ANGLAISE.

ène est sur le théâtre de la comédie.

PROLOGUE

DU

JEUNE CRÉOLE,

COMÉDIE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ACTEUR seul.

PERSONNE encore d'arrivé pour la répétition... Je suis le premier... Nos dames se font toujours attendre... Au lieu de me promener en long et en large sur le théâtre, j'ai envie de répéter mon Prologue... Je n'ai pas besoin de mes camarades... j'y parle tout seul... Allons; je vais le dire tout entier... comme si le public était là!... Une répétition bien en règle.... il faut commencer par les trois révérences. Et le souffleur?.... Oh! je puis m'en passer... j'ai bonne mémoire...

(Il va au fond du théâtre, fait les trois révérences d'usage, s'avance jusqu'à la rampe, et dit :)

Messieurs, n'ayez pas peur, et n'allez pas penser

Qu'ici je vous vienne annoncer
Qu'une actrice soudain se trouve indisposée,
Ou, rajeunissant mal quelque formule usée,
Payer d'une défaite, et puis très-poliment
Vous changer le spectacle au bout du compliment.
Ce n'est point là, messieurs, le dessein qui m'amène...

SCÈNE II.

L'ACTEUR, UN ANGLAIS, UNE ANGLAISE

L'ANGLAIS.

Monsieur, je prie vous, vous êtes co médiene ?

L'ACTEUR.

Oui, monsieur.

L'ANGLAISE.

De cette théâtre ?

L'ACTEUR.

Oui, madame. (à part.) Ce sont des Anglais; ils avaien bien besoin de venir m'interrompre.

L'ANGLAIS.

Nous venons de louer a box... Comment dites-vous un logem ent...

L'ACTEUR.

Une loge ?

L'ANGLAIS.

Oui; une loge pour cette soirée à la neuve pièce qu vous êtes pour jouer, et nous parcourons le salle pou

examiner... C'est là tout le salle entier...?

L'ACTEUR, à part.

Il y a des gens qui ne savent jamais arriver à propos... (haut.) Oui, monsieur, c'est toute la salle.

L'ANGLAIS.

Il est fort beau... N'est-ce pas mon amour?

L'ANGLAISE.

Yès, mon cher; mais non autant si beau comme Drurylane.

L'ACTEUR, à part.

Allons, il faut leur donner bonne opinion de la politesse française, et puis ils viennent louer une loge!... (haut.) Madame, vous ne pouvez pas juger la salle dans ce moment-ci où il n'y a personne; il faudra la voir ce soir, quand elle sera remplie.... si nous avons du monde.

L'ANGLAIS.

Oh! je promets à vous un monde de peuple pour cette soirée, et un heureux évènement. N'est-ce pas une anglaise comédie que vous faites jouer?

L'ACTEUR.

Eh! vraiment, c'est pour cela même que nous doutons de la réussite. Quand vous êtes survenus, j'étais là, seul, en attendant mes camarades, à répéter un Prologue...

L'ANGLAIS.

A Prologue? very well. Vous faites bien pour imiter nous. Il y a toujours Prologue en Angleterre devant

nos auteurs français qui ont voulu la rendre esclave des plus rigoureuses bienséances, qui lui ont fait prendre un ton noble et des manières contraintes ; ils en ont fait une prude et une précieuse qui n'ose ni rire ni faire rire franchement et de bon cœur.

Il en faut revenir à la définition du vieil Aristote : *La comédie est l'imitation des vices et des travers des hommes, en ce qu'ils ont de ridicule.*

Mais je m'écarte de ce que j'ai à dire dans cet avertissement.

La première lecture du *West-Indian* me plut et me toucha au point de m'engager à traduire la pièce entière ; ce que je fis avec assez de plaisir.

Quelque temps après, je songeai qu'il serait possible de l'arranger pour notre théâtre. Je crus que notre public pourrait me savoir gré de lui donner par là un moyen de plus de connaître, jusqu'à un certain point, la comédie anglaise, et de la comparer à la nôtre ; il me sembla aussi que le fond du sujet et les principaux incidents pourraient attacher fortement les spectateurs, comme ils m'avaient attaché moi-même.

Un de ses plus heureux et plus jeunes rivaux *
Rendit ce juste hommage à ses nobles travaux :
« J'aime à voir, de Shekspire évoquant la grande ombre...

L'ANGLAISE.

De Shekspire, vous dites ? C'est de notre Shekspire que vous parlez ? Le plus grand poète de toute l'univers.

L'ACTEUR.

Oui, si l'on en croit les Anglais...
J'aime à voir, de Shekspire évoquant la grande ombre...
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

L'ANGLAISE.

Ducis !.... Qu'est-ce que c'est ?.... Ducis ?.... (à son mari.) Point Anglais, dites-moi, mon cher ?

L'ACTEUR.

Eh ! non, madame; c'est un de nos tragiques français, dont la perte est encore récente, et qui a laissé une mémoire bien respectée et bien respectable.

L'ANGLAIS.

Tragique français ? point bonne, en cette cas.

L'ACTEUR.

Pardonnez-moi, monsieur; c'est un très-bon poète, qui était admirateur passionné de votre Shekspire, et qui l'a imité plusieurs fois heureusement.

L'ANGLAIS, tirant son album.

Attendez.... s'il vous plaît... j'écris ici sur mon album : Ducis, le meilleur poète français, n'a fait que copier

* Chénier, *Épître sur la Calomnie.*

Shekspire... (*Il écrit sur l'album.*) Tenez, mon cher, les
Français pour le comédie, passablement; mais pour le
tragédie, point du tout.

L'ACTEUR.

Tout comme il vous plaira, monsieur. (*à part.*) Quand
j'irai disputer avec eux, c'est du temps perdu. (*haut.*)
Dans ce moment-ci, c'est d'une comédie qu'il s'agit. Lais-
sez-moi donc poursuivre :
Nous allons, en risquant peut-être plus que lui,
Faire au théâtre anglais un emprunt aujourd'hui.
Il nous faudra voiler plus d'une inconvenance.
Chez nos voisins, Thalie, en sa gaîté,
Brave un peu trop l'honnêteté,
Et souvent sa conduite alarme la décence.
Les Anglais, sur ce point, moins que nous délicats,
Aiment qu'on leur présente une scène hardie;
Le beau sexe chez eux ose rire aux éclats
De cent traits scandaleux qu'admet leur comédie.

L'ANGLAISE.

Scandaleux !... Point du tout scandaleux, quand
sage est ainsi. Oh ! notre comédie fort librement,
beaucoup rire.

L'ACTEUR.

Mesdames, toutefois ne vous effrayez pas;
Nous nous souviendrons bien qu'en France
On ne dit pas tout haut ce qu'on dirait tout bas.
Et qu'on sauve au moins l'apparence.
Chez un peuple étranger vous laissant transport

A ses lois, à ses mœurs, il faudra vous prêter.
En Angleterre, une fillette,
Sitôt qu'elle a seize ans, maîtresse de sa main,
Peut en disposer en cachette;
Elle s'échappe un beau matin
Qu'elle n'est pas trop épiée,
Va trouver son amant, par l'hymen est liée,
Et puis rentre chez ses parents;
Qui ne soupçonnent pas, tant ils sont bonnes gens,
Qu'elle sortit agnès, et rentre mariée.

L'ANGLAIS.

Oui; il est vrai. J'ai marié avec madame de cette manière. N'est-ce pas, mon amour?

L'ANGLAISE.

Yès, mon cher. Mais selon ce qui a été conté à moi, il arrive quelquefois en France des aventures semblables.

L'ACTEUR.

Oui, madame, toutes semblables, au mariage près, qui exige chez nous un peu plus de formalités.

L'ANGLAISE, souriant finement.

Ah! je entends.

L'ACTEUR.

Mais veuillez donc bien ne plus m'interrompre:
Aux comiques anglais un champ libre est ouvert.
Ce trop de liberté nuit à l'art et le perd.
Leur fable, leur intrigue est souvent décousue,
Sans unité, sans liaison;
Au beau milieu d'un acte, et sans trop de raison,

La décoration, soudain changée à vue,
Transporte les acteurs dans une autre maison,
Fait d'un appartement un jardin, une rue;
La moitié des acteurs reste à l'autre inconnue;
Comme ils mènent de front deux ou trois actions.
Il faut bien que chez eux le spectateur entende
Deux ou trois expositions;
A cet égard leur patience est grande;
Aujourd'hui je vous la demande :
Vous verrez se mouvoir les décorations
Un peu souvent; peut-être, à ces conditions,
Notre pièce à vos yeux trouvera-t elle grace.
Elle a de grands défauts; afin qu'on nous les passe
Nous vous les avouons avec sincérité.
Un grand fonds d'intérêt, beaucoup de vérité,
Et quelque originalité,
Sur ces défauts réels l'emporteront peut-être.
C'est ce que votre goût va nous faire connaître.
Ce tableau peut piquer la curiosité.

L'ANGLAIS.

Mais, monsieur, avec votre pardon, vous faites peu plus que beaucoup la critique de nos comédies.. si vous ne les jugez point fort excellentes, pour motif en faites-vous imitation?

L'ACTEUR.

Monsieur, c'est à l'auteur qu'il faudrait faire question, et non pas à moi... Au reste, il me sen facile de vous répondre. N'est-ce pas prouver de

time pour une comédie que de l'imiter, de la traduire, de la corriger peut-être...?

L'ANGLAIS, souriant.

Corriger?... Ah! ah!... c'est un peu fort. Nous avions pensé que vous étiez pour jouer une pièce de notre stage ou théâtre, comme elle est; mais vous l'aurez dépravée par la transformation en française comédie.

L'ACTEUR.

Eh! vraiment! ce que nous craignons, c'est qu'elle ne soit encore trop anglaise. Mais venez la voir ce soir, et vous en jugerez.

L'ANGLAIS.

Oui, oui, nous viendrons; ce sera pour nous curieux. Nous serons là, dans ce logement, sur le théâtre... Eh! avez-vous achevé votre Prologue?

L'ACTEUR.

Non, vraiment. Vous m'avez interrompu.

L'ANGLAISE.

Eh bien!... s'il vous plaît le réciter jusqu'à la fin? je écoute.

L'ACTEUR.

Je le veux bien. Vous savez que c'est au public que je parle :

Pour cet œuvre étranger montrez de l'indulgence;
Nous craignons bien, à parler vrai,
Qu'on ne nous taxe d'imprudence;
Mais daignez accueillir ceci comme un essai,
Et sans tirer à conséquence.

C'est du nouveau qu'ici nous voulons vous offrir;
Nous en avons la peine, ayez-en le plaisir,
Et qu'un succès nous récompense.
Nous ne décidons point entre les beaux esprits
De l'un et de l'autre pays;
Que notre pièce, enfin, soit anglaise ou française,
Un seul point nous importe, et c'est qu'elle vous plaise;
Si vous l'applaudissez, tous nos vœux sont remplis.

L'ANGLAIS.

Allons, je souhaite pour vous grand applaudissement.

L'ANGLAISE.

Et moi, je promets applaudir pour échange de votre civilité. Farewell, sir.

L'ANGLAIS.

Adieu, monsieur le comédiene.

L'ACTEUR.

Adieu, monsieur et madame. Je vous salue.

L'ANGLAISE.

Que nous ne causions point à vous dérangement...

L'ACTEUR.

Permettez... J'aurai l'honneur de vous accompagner.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PROLOGUE.

abandonné; elle parut le recueillir par bonté, par charité, et déclara qu'elle en voulait prendre soin. Quelque temps après, le père me laissant à Londres, retourna seul là-bas près de sa fille; elle sut saisir un moment favorable, un de ces moments qui décident de la destinée des gens heureux. L'enfant fut présenté par elle au vieillard, qui le trouva joli, qui l'aima, qui le reçut chez lui, et l'éleva enfin comme son propre fils.

STUKELY.

Et jamais vous n'avez révélé ce secret, ni au vieux Belcour, ni à votre fils?

STOCKVELL.

Jamais.

STUKELY.

J'en suis surpris; un riche négociant tel que vous êtes, un membre du parlement d'Angleterre, pouvait assurément aspirer à être le gendre d'un colon, sans lui faire d'offense; d'ailleurs, la tendresse paternelle devait vous rendre ce mystère bien pénible.

STOCKWELL.

Vos remarques sont justes, et je n'aurais pas persisté à garder le silence pendant vingt-deux ans (oui, vingt-deux ans, c'est l'âge de mon fils), si je n'avais cru devoir observer religieusement les dernières volontés d'une épouse que j'adorais. La lettre que je lisais, ou plutôt que je relisais pour la centième fois, lorsque vous êtes entré, est la dernière que j'aie reçue d'elle; elle l'a écrite étant presque à l'article de la mort (épargnez-moi ce

triste récit); elle m'y conjure, dans les termes les plus tendres et les plus pressants, de ne jamais révéler notre mariage, et ne point appeler mon fils auprès de moi tant que son grand-père vivra.

STUKELY.

Mais quels purent être les motifs de votre épouse pour vous recommander cette conduite?

STOCKWELL.

Elle en eut plusieurs. Ce fut d'abord, peut-être, mon propre intérêt: je dépendais encore entièrement du vieux Belcour quand sa fille mourut, et j'aurais perdu beaucoup s'il m'eût retiré sa protection; ensuite, comme elle me l'a expliqué elle-même, elle ne voulut pas affliger son père ni l'irriter par cette révélation; enfin, elle craignit de détruire le bonheur de l'enfant adopté par ce vieillard auquel il avait inspiré la plus tendre affection, et dont il aurait peut-être éprouvé le ressentiment et la vengeance, s'il en eût été connu pour ce qu'il était. Moi-même, malgré les heureux changements arrivés depuis dans ma fortune, j'ai toujours pensé que mon fils serait plus sûrement confié à la tendresse de son grand-père qu'à sa justice. Mon opinion n'a point été démentie par l'événement; le vieux Belcour est mort en laissant au jeune homme toute sa fortune, et en lui enjoignant de prendre et de porter son nom.

STUKELY.

Ainsi, vous n'avez plus de raison de vous condamner au silence?

STOCKWELL.

Il est vrai; mais avant de me déclarer publiquement son père, je serais bien aise de le connaître, de l'éprouver, de savoir au juste ce qu'il est; je n'y puis réussir qu'en le laissant agir à son gré, qu'en le livrant à lui-même; en un mot, je le jugerai mieux en gardant avec lui le simple rôle de correspondant, et en lui cachant que je suis son père. Voilà ce que j'avais à vous dire.

STUKELY.

Rien ne pouvait m'intéresser davantage. Je prends part du fond du cœur à la situation où vous allez vous trouver...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOHN, jeune noir, habillé d'une petite livrée, suivi de plusieurs autres noirs, en matelots, portant des valises, des coffres, etc.

JOHN.

Bonjour la compagnie. Ici case à M. Stockwell?

STOCKWELL.

C'est moi-même, mon enfant.

JOHN.

Ah! bon! moi pas tromper. Li maître à moi, M. Belcour; moi nègre à li.

STOCKWELL.

Fort bien.

JOHN.

Moi faire porter tout bagage à maître ici, dans cette case; patron de la chaloupe amener bientôt tous les animaux.

STOCKWELL.

Comment! tous les animaux!.... M. Belcour amène-t-il avec lui une ménagerie?

JOHN.

Ménagerie!... moi pas savoir. Maître amener un, deux, trois, quatre singes verts; un, deux, trois et puis encore trois perroquets gris, et deux grands chiens de Terre-Neuve que maître aimer beaucoup; et voilà tout.

STOCKWELL.

Ah! voilà tout!

JOHN.

Mon dieu! oui.... Et puis aussi amener nègres.... vous voir ici... pas davantage.... Tous vouloir venir avec li.... tous bien pleurer quand bon jeune maître partir....

STOCKWELL.

Ses nègres l'ont regretté?

JOHN.

Moi mourir, si pas amener moi avec li dans vaisseau... moi plutôt venir à la nage...

STOCKWELL.

Il me paraît que vous lui êtes attaché.

JOHN.

Moi donner ma vie et mon sang pour li, quand il faut, tout de suite.

STOCKWELL.

Apparemment il est bon?..... il vous traite a
cœur?

JOHN.

Oh! oui..... bien bon..... toujours bon..... V
aussi, moi bien voir.... Li ressembler vous par
un peu....

STOCKWELL, à part.

Que dit-il?... (haut.) Voilà qui est bien. Stukel
moi le plaisir de leur enseigner où ils doivent n
bagage. Qu'on les fasse rafraîchir. Allez, enfant
monsieur.

JOHN.

Allons, jeune maître à moi bien reçu dans cet
Moi content..... moi boire un coup volontiers
santé et pour la vôtre.

(Ils sortent avec Stuke

SCÈNE III.

STOCKWELL seul.

J'ai du plaisir à voir que mon fils a un am
dans ce nègre; l'attachement qu'il inspire à ces i
est d'un heureux présage pour son caractère.

SCÈNE IV.

STOCKWELL, un DOMESTIQUE de la maison.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un billet de la part de M. Belcour.

STOCKWELL.

De M. Belcour ! Donne.

LE DOMESTIQUE.

Son commissionnaire dit qu'il va venir lui-même dans l'instant.

STOCKWELL, à part.

Dans l'instant !... (haut.) On a suivi les ordres que j'ai donnés ? tout est prêt au grand appartement ? et nous aurons un bon dîner ?

LE DOMESTIQUE.

Tout est prêt, et le cuisinier dit qu'il n'aurait pas pu mieux faire, quand ce serait pour votre propre fils.

STOCKWELL, à part.

Pour mon fils...! (haut.) Laissez-moi.

(Le domestique sort.)

SCÈNE V.

STOCKWELL seul.

Voyons ce qu'il m'écrit. (Il lit.) « Monsieur, je vous « écris sortant des mains du coiffeur; aussitôt que j'au-

« rai passé un habit décent, j'aurai l'honneur de vo
« rendre mes devoirs.

« Votre affectionné BELCOUR. »

Il écrit sans façon; il est loin d'imaginer que cet lettre s'adresse à son père; à son père! comme ce m fait palpiter mon cœur!... Il va venir!... je vais voir m fils pour la première fois de ma vie!... Où trouverai- assez de fermeté pour cacher ce que je vais sentir? S'il faut qu'il ressemble à sa pauvre mère, je suis perd je me trahirai... Mais, non, suivons mon projet... Épro vons-le d'abord, et qu'il ne soupçonne pas même...

SCÈNE VI.

STOCKWELL, le DOMESTIQUE de la maison.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Belcour.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

STOCKWELL, à part, en le voyant entrer.

Le voilà!... il est bien!... il est fort bien!...

BELCOUR.

C'est M. Stockwell que j'ai l'honneur de saluer?

STOCKWELL.

t moi-même.

BELCOUR.

jour, mon cher correspondant. Permettez-vous
e vous embrasse?

STOCKWELL.

lo-volontiers.

(Ils s'embrassent.)

BELCOUR.

'avez-vous? vous me paraissez bien ému !...

STOCKWELL.

ui.... cela se peut.... votre vue me rappelle.... quel-
n...

BELCOUR.

ui? un fils peut-être? Avez-vous un fils de mon âge?
non; vous n'êtes pas marié, je crois...?

STOCKWELL.

on. Je suis, quant à présent, sans famille.

BELCOUR.

est un bonheur pour moi de faire connaissance de
près avec vous, mon cher correspondant. Vos let-
tous ont déja acquis mon estime, et m'ont disposé
s aimer.

STOCKWELL.

ut mieux. Je suis content, fort content de vous
et je puis vous dire aussi que nos relations par
m'ont donné de vous une opinion avantageuse.
rt.) Tout l'extérieur est tel que je le souhaite; bonne

nature, fais que son âme y réponde, je suis un h père!

BELCOUR.

Qu'avez-vous?... quelque affaire vous occupe?.. arrivé mal à propos peut-être?...

STOCKWELL.

Au contraire...; je vous attendais, et je suis tou au plaisir que me cause votre arrivée.

BELCOUR.

Et celui que me fait cette entrevue me dédomm tous les périls que j'ai courus pour arriver jusqu'

STOCKWELL.

Vous m'effrayez...! quels périls? Je n'aurai pa que dans cette saison votre traversée dût être dan et pénible.

BELCOUR.

Aussi ne l'a-t-elle pas été; c'est depuis que je s cendu à terre que j'ai eu à combattre le plus de tés; c'est dans mon voyage du port jusqu'ici éprouvé le plus de traverses.

STOCKWELL.

Comment cela?... le temps ne vous a pas cont Il fait un beau jour d'été!

BELCOUR.

Vous appelez cela un beau jour d'été? le mois let de ce pays-ci ne vaut pas le mois de janvier pays...! Je mourrais de froid, si je ne m'étais éc courir... Mais, d'un autre côté, j'ai rencontré tan tacles!...

STOCKWELL.

Expliquez-vous; quels obstacles?

BELCOUR.

Innombrables. Quel fracas dans votre ville!... quels amas de marchandises sur vos quais!..... quelle foule d'hommes dans vos rues! à moins de marcher avec de l'artillerie en avant, aucun des travaux d'Hercule n'est aussi difficile que celui de s'ouvrir un passage à travers tout ce tumulte.

STOCKWELL.

Je suis fâché que vous ayez eu tant de peine; cependant...

BELCOUR.

Il faut que j'avoue qu'il y a un peu de ma faute. Accoutumé comme je le suis à commander à des esclaves, je ne suis pas très-patient... Entre autres mésaventures, voici ce qui m'est arrivé. J'avais pris d'abord une voiture de place, et j'avais ordonné au cocher d'aller à toutes jambes...; il s'est trouvé arrêté par un chariot rempli de pierres, qui aurait pu se ranger aisément et rendre la rue libre. Le conducteur s'obstinait à rester en place... Je me suis fâché; et, mettant la tête à la portière, je l'ai appelé coquin... « Vous avez raison, m'a-t-il dit, je suis un coquin, et vous un honnête homme, car vous êtes en carosse, et je suis à pied. — Fort bien, mon ami, lui ai-je répondu; vous venez de me donner une fort bonne leçon, et que je dois payer. » Je lui ai offert une guinée qu'il a prise, et je l'ai aidé moi-même à ran-

ger son chariot. Mon action a été fort applaudie d'
foule de regardants...

STOCKWELL.

Si je m'étais trouvé là, j'aurais joint mes applaudi
ments aux leurs.

BELCOUR.

Il y en a eu un pourtant de mauvaise humeur, ou
n'avait pas bien vu l'affaire; il m'a insulté, m'a mis
colère; et je l'ai rossé d'importance, non pas sans r
voir quelques coups qui ont endommagé ma toilett
qui m'ont obligé d'en faire une autre pour me prése
devant vous. Mais j'ai encore eu l'avantage dans ce c
bat; et, comme j'ai renversé mon homme, les rieur
sont mis de mon côté, surtout, lorsqu'après l'avoir
levé, je lui ai donné de quoi boire largement à ma sa
et cela pour lui prouver que je n'avais point de ranc
Ensuite, j'ai continué ma route à pied, pour aller
vite.

STOCKWELL.

Fort bien. J'ai envie de vous faire des excuses pou
brutalité de notre peuple...

BELCOUR.

Vous pouvez vous en dispenser; si je n'étais q
simple voyageur, je pourrais désirer de trouver ici
manières plus polies; mais je ne hais pas cette ap
énergique, cette rudesse mâle de mes compatriotes
glais; ils jouissent avec un peu d'excès de leur libe
mais ils la conservent, et je participe avec eux à ses a

tages; cela vaut bien que l'on passe sur quelques désagréments. N'est-ce pas, monsieur Stockwell?

STOCKWELL.

Vous avez parfaitement raison. (à part.) Oh! que j'aurais de plaisir à me jeter à son cou, et à lui dire: Je suis ton père!...

BELCOUR.

Oh! ça, mon cher correspondant, me voilà pour la première fois de ma vie en Angleterre, à la source de tous les plaisirs, de toutes les jouissances. Mon heureuse étoile m'a donné un immense revenu, et j'ai dans mon naturel de grandes dispositions à le dépenser.

STOCKWELL.

Vous voulez dire sans doute à en faire usage, mais non pas à le dissiper.

BELCOUR.

A le dissiper!... non pas précisément; mais à ne pas le ménager. Du reste, j'espère que je n'en ferai pas un mauvais emploi; j'aurai toujours en réserve la part que ce riche doit faire à l'infortune; monsieur Stockwell, je suis moi-même un enfant du malheur, vous le savez...

STOCKWELL.

Vous, monsieur Belcour?

BELCOUR.

Sans doute; j'ignore quel est mon père, et je n'ai nul espoir de le connaître jamais...

STOCKWELL.

Pourquoi...? Qui sait...

BELCOUR.

Quelle apparence?... Je dois à la bonté, à la ch
du vénérable M. Belcour la richesse dont je jouis;
garderai pas pour moi seul ce bienfait; mais, mons
mes passions, qui n'ont jamais été réprimées, on
moi un fatal empire; elles me mènent où elles veu
et bien souvent elles ne me permettent que des
stériles pour le bien que je devrais faire, ou des re
tardifs pour le mal que j'ai fait.

STOCKWELL.

Voilà au moins de la franchise; celui qui s'accus
même si sévèrement doit parvenir à se corriger.

BELCOUR.

Me corriger! je l'ai essayé quelquefois, mais c'e
travail dont je suis las; je desirerais bien que quel
voulût l'entreprendre... je me mettrais entre ses ma
Vous, par exemple, monsieur Stockwell?

STOCKWELL.

Moi!... vous croyez...?

BELCOUR.

Mais vous n'avez pas le loisir de prendre les fonc
de mon mentor.

STOCKWELL.

Pourquoi?

BELCOUR.

Vous faites un commerce dans les quatre partie
monde, et cela est plus important pour vous qu
conduire un jeune étourdi.

STOCKWELL.

Si vous me croyez capable de vous donner de bons conseils, je suis à vos ordres.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

STOCKWELL, le voyant entrer.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre de miss Charlotte Rusport; son commissionnaire attend une réponse.

STOCKWELL, à Belcour.

Vous permettez?... (Il ouvre la lettre et la lit. Au domestique.) Je n'ai pas le temps de répondre par écrit; allez vous-même, Tom, chez miss Charlotte; présentez-lui mes excuses; dites-lui que ce qu'elle desire sera fait dans la journée, et que j'aurai l'honneur de la voir. Allez-y sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

SCÈNE IX.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

Revenons à vous, monsieur Belcour. L'essentiel en ce

pays-ci, et par tout le monde, je crois, l'essentiel à votre âge est de bien choisir ses liaisons. Voulez-vous vous en rapporter à moi sur ce point?

BELCOUR.

Vos amis deviendront les miens.

STOCKWELL.

Eh bien! j'aurais envie, pour commencer, de vous présenter chez la personne même dont je viens de recevoir une lettre; elle est jeune, aimable; elle sera fort riche; elle est fille d'un homme qui est mort lord-maire de la ville de Londres. Elle demeure ici près avec sa belle-mère, dont elle n'a pas, dit-on, fort sujet de se louer. Vous ne serez pas fâché de la connaître; et qui sait?...

BELCOUR.

Eh! quoi? monsieur Stockwell, pensez-vous déjà à me marier?

STOCKWELL.

Pourquoi non? ce serait peut-être le meilleur moyen de vous rendre sage.

BELCOUR.

Non, non; il faut commencer par être sage, et je me marierai ensuite. Or, mes leçons de sagesse, c'est de vous que je veux les prendre.

STOCKWELL.

Vous consentez donc à devenir mon pupille?

BELCOUR.

De tout mon cœur; et je vous conjure d'entrer dans vos fonctions de tuteur à l'instant même.

STOCKWELL.

Soit.

BELCOUR.

Comptez sur ma docilité.

STOCKWELL.

Comptez sur ma tendresse, mon cher.... pupille. Venez; je vais vous établir dans votre appartement.

BELCOUR.

Je vous suis. Que de bontés!... Je vois que nous nous entendrons à merveille.

STOCKWELL.

C'est tout ce que je desire. (à part.) Allons, voilà un beau jour pour moi.

BELCOUR.

Allons, mon cher tuteur.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est chez Fulmer. Le théâtre représente une salle assez mesquinement meublée et de peu d'apparence. Quand la porte du fond s'ouvre, on aperçoit l'intérieur d'une boutique de libraire. Sur un des côtés du théâtre, il y a une porte qui conduit aux chambres d'en haut.

SCÈNE I.

Miss CHARLOTTE RUSPORT, le major O'FLAHERTY, FULMER.

CHARLOTTE, tenant une lettre à la main.

Chez M. Fulmer, libraire, dans Piccadilly; c'est l'adresse qu'elle me donne dans sa lettre.

FULMER.

C'est ici, milady, c'est moi-même, prêt à recevoir vos ordres.

CHARLOTTE.

Cette chère Louisa! que j'aurai de plaisir à la recevoir...! Elle n'est arrivée que d'hier à Londres?

FULMER.

Hier seulement; son père, le capitaine Dudley, est avec elle; ils m'ont fait l'honneur de prendre un appartement chez moi.

CHARLOTTE.

Son frère n'est-il pas aussi du voyage?

FULMER.

Oui, milady; son frère, un jeune enseigne, qui a obtenu un congé de quinze jours de son régiment, à ce que j'ai ouï dire.

CHARLOTTE.

Je voudrais savoir s'ils sont à la maison; je vais monter.

FULMER.

Que Milady ne s'en donne pas la peine. Si elle veut bien s'asseoir ici un moment, j'irai voir si mes locataires sont chez eux, et je viendrai l'en informer.

CHARLOTTE.

Vous me ferez plaisir. Allez; vous pouvez dire à miss Louisa que c'est Charlotte Rusport qui vient pour l'embrasser.

FULMER.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort par la porte de côté.)

O'FLAHERTY.

Voilà un honnête libraire qui paraît bien serviable. C'est dommage que son magasin de livres soit si dégarni, et que sa maison ait l'air si misérable.

SCÈNE II.

Miss CHARLOTTE, le major O'FLAHERTY

CHARLOTTE.

C'est très-aimable à vous, major O'Flaherty, d'avo
bien voulu m'accompagner jusqu'ici.

O'FLAHERTY.

J'ai toutes sortes de motifs de m'empresser à faire
qui peut vous être agréable, miss Charlotte; mais
plus, je viens ici pour m'acquitter d'une commissi
dont la respectable lady Rusport, votre belle-mère, m
fait l'honneur de me charger.

CHARLOTTE.

Je ne vous demande pas quel est l'objet de cette co
mission.

O'FLAHERTY.

Il me serait impossible de vous le dire; mais je do
l'exécuter avec toute la ponctualité dont je suis capabl
et que milady, votre belle-mère, a droit d'attendre
son très-humble serviteur.

CHARLOTTE.

Je crois que vous ne perdrez pas vos soins et vos as
duités auprès d'elle, major; je ne suis pas bien fine; ma
je crois pénétrer vos intentions.

O'FLAHERTY.

Je ne cache pas mes intentions, miss; je ne les cach

pas du tout; il n'y a pas le moindre mal dans mes projets: pourquoi un brave militaire, maltraité par la fortune, ne chercherait-il pas à faire une fin avantageuse pour lui, en épousant une veuve honorable et riche?

CHARLOTTE.

C'est cela même. Allons; je vois bien que vous aurez le bonheur d'être le troisième mari de milady Rusport. Vous serez presque mon beau-père; j'en serai enchantée, je vous assure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FULMER.

FULMER.

Ils sont tous sortis. Ma femme dit que miss Louisa Dudley n'est pas allée loin, et qu'elle ne doit pas tarder à rentrer. Pour le capitaine et son fils, elle croit qu'ils seront plus long-temps dehors, parce qu'ils lui ont dit en sortant qu'ils avaient beaucoup d'affaires. C'est tout simple, au moment où l'on arrive!

CHARLOTTE.

Eh bien! j'ai envie d'attendre miss Louisa. Je vais monter chez elle; j'y trouverai sûrement quelque livre.

FULMER.

Très-sûrement, et de plus, tout mon magasin est au service de milady. Si elle voulait jeter les yeux sur le catalogue d'abonnement?

CHARLOTTE.

Cela est inutile. Major, que je ne vous retienne pas; vous pouvez avoir affaire. Je vous remercie de votre complaisance...

O'FLAHERTY

Disposez de moi, miss; mais, en effet, je songe que j'ai une visite de devoir indispensable à rendre ici près. Je reviendrai dans une heure voir si le capitaine sera rentré. (à Fulmer.) Adieu, mon cher bon ami. (à miss Charlotte.) Miss Charlotte, je vous présente mes très-humbles hommages.

CHARLOTTE.

Adieu, major.

FULMER.

Je vais conduire milady.

SCÈNE IV.

FULMER, MADAME FULMER.

MADAME FULMER.

Monsieur Fulmer, il faut que je vous parle sur-le champ.

FULMER.

C'est bon, c'est bon, ma femme. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME FULMER seule.

C'est bon, c'est bon, ma femme!.... Il ne s'inquiète de rien! il me laisse toute la peine, tout l'embarras...! En vérité, je n'ose rester là, dans ce magasin!... il me semble, à tout moment, voir entrer des créanciers ou des recors...! Il faut pourtant que cela finisse!...

SCÈNE VI.

MADAME FULMER, FULMER.

FULMER, rentrant avant que sa femme ait achevé le monologue précédent.

Eh bien! voyons!... que veux-tu que j'y fasse?... Ma chère amie, devriez-vous m'importuner de ces détails de ménage...? Que diable! arrange-toi... tu as de l'esprit: à quoi te sert-il?...

MADAME FULMER.

De l'esprit!... Eh! c'est de l'argent qu'il me faudrait; je n'ai pas dix schellings à la maison.

FULMER.

Est-il possible...! O Fortune! déesse quinteuse! je te guetterai si bien, que je te saisirai enfin dans un moment de bonne humeur.

MADAME FULMER.

Dépêche-toi donc; car il n'y a pas un instant à p
dre.

FULMER.

Eh! ma pauvre enfant, que veux-tu! Il y a d
manières de gagner sa vie, l'une qui est honnête,
l'autre qui ne l'est pas: j'ai essayé de toutes les deux
n'en suis pas plus avancé... Mais laisse-moi faire; m
génie n'est point épuisé...

MADAME FULMER.

Ma foi, ton génie me réduit assez souvent à un
dinaire assez frugal...

FULMER.

Oui, j'en conviens; il y a comme cela des temps d
versité dans la vie; cela ne durera pas; cela ne peut
durer: tôt ou tard le mérite perce...

MADAME FULMER.

Oh! le mérite est peu de chose dans ce pays-ci
faut de l'intrigue et des protections.

FULMER.

Eh bien! je ne suis pas un sot; j'intriguerai; tu
jeune et jolie, tu te feras des protecteurs, il ne faut
se désespérer.

MADAME FULMER.

Eh! sur quoi pourrais-je fonder quelques espéranc

FULMER.

Oh! que diable!... Vous m'attristez aujourd'hui, m
dame Fulmer... Au lieu de me noircir l'imagination

de lugubres complaintes, rappelle-moi plutôt l'heureux temps que nous avons passé ensemble... Il y a trois ans, je revenais d'Espagne avec un jeune baronnet dont j'étais le secrétaire...

MADAME FULMER.

Secrétaire!...

FULMER.

Si je n'écrivais pas ses lettres, je les portais; j'avais sa confiance entière; j'étais une manière d'homme d'affaires, d'intendant.... C'était une fort jolie place...! Nous comptions voir la France, et nous allions passer les Pyrénées, lorsque, dans une plaine de la Biscaye, nous rencontrâmes une troupe de Bohémiens... La curiosité nous fit descendre de voiture pour les considérer de plus près... Ce fut alors que je te vis, ma chère Margarita; tu étais la plus jolie petite Bohémienne!...

MADAME FULMER.

Ma foi, mon cher ami, tu fis là une assez pauvre rencontre, et je n'en fis pas une meilleure.

FULMER.

Le tendre amour me tourna aussitôt la cervelle.... Votre troupe alla coucher dans la grange d'une auberge où nous nous arrêtâmes; et dans la nuit même je t'enlevai.... J'étais si fort occupé de ma passion nouvelle, que je ne songeai pas à rendre à mon compagnon de voyage sa bourse, qu'il m'avait confiée; j'échangeai même, par distraction, mon porte-manteau contre sa malle... Nous fîmes quelque temps figure aux dépens du baronnet, et

tu peux te souvenir que nous menions une vi
agréable; mais l'argent vint à manquer... Nous
alors ressource de nos talents... Tu disais la bonn
ture, et je montrais les marionettes..... Nous arr
ainsi à Cadix, où je m'embarquai avec toi... Quan
fûmes de retour en Angleterre, dans mon pays n
voulus prendre un vol plus haut; nous nous étu
comédiens ambulants; nous courûmes quelques
ces, en jouant des pièces que j'arrangeais, et o
remplissions chacun cinq à six rôles différents, b
tendu qu'il ne paraissait jamais plus de deux pers
à la fois.... Malheureusement, je me suis lassé d
vie errante et vagabonde; j'ai voulu venir à Lond
je ne sais quel démon m'a inspiré de me faire li
Il y a trop de livres et trop peu de lecteurs. Les j
listes se tirent encore d'affaire avec l'esprit de p
petite guerre et les injures.

MADAME FULMER.

Il faudra renoncer à notre établissement littéra
chercher des moyens d'existence un peu plus cer
Mais il me semble voir entrer quelqu'un dans le ma
Je suis sûre qu'on vient me demander le paien
cet effet de trente guinées....

FULMER.

Il n'est échu que d'aujourd'hui... Ces gens-là so
bien pressés....! Tu les laisseras demander....! S
nous les seuls honnêtes gens qui ne paient pas le
tes...? Je crois que j'aperçois le capitaine Dudley qu

MADAME FULMER.

te. Ne pourrions-nous pas mettre ces honnêtes os locataires, dans nos intérêts? Je ne les crois hes, quoiqu'ils nous aient payé leur loyer d'a- mais je gagerais qu'ils tiennent à quelque grande

FULMER.

se peut; ils ont l'air de fort braves gens, et ils sent des personnes très comme il faut, à ce qu'il

MADAME FULMER.

Louisa Dudley est belle comme un ange; elle fera ; jour un grand mariage; son père est un ancien e, un homme respectable...

FULMER.

ı vois qu'il n'en est pas plus à son aise; quand je ue la fortune se plaît à persécuter le mérite....

MADAME FULMER.

oici qui vient. Parle-lui; et moi, je vais trouver ncier, et lui donner de mauvaises raisons, faute argent.

FULMER.

revient au même. Va donc.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, FULMER.

FULMER.

Capitaine, votre humble serviteur.

LE CAPITAINE.

Je vous salue, monsieur Fulmer.

FULMER.

Monsieur le capitaine est-il satisfait de la maison?

LE CAPITAINE.

Oui, mon cher hôte; très-satisfait.

FULMER.

Nos appartements ne sont pas aussi grands, aussi beaux que nous le voudrions; mais on est chez d'honnêtes gens.

LE CAPITAINE.

Je le crois.

FULMER.

Monsieur le capitaine se propose-t-il de rester longtemps dans ce pays-ci?

LE CAPITAINE.

Ma foi, mon cher, cela dépendra du succès d'une affaire que j'ai bien de la peine à arranger. Je sollicite ici un échange de ma demi-paie contre une compagnie en pied qui est près de s'embarquer pour Sénégambie, sur la côte d'Afrique; c'est une mince faveur; croiriez-vous qu'on me fait éprouver mille difficultés?

FULMER.

Eh! oui; voilà comme cela va; des intrigants se glissent partout, enlèvent tout; et des hommes de mérite comme vous et moi sont mis à l'écart; aussi!...

LE CAPITAINE.

Dans le cas où j'obtiendrais cet échange, j'aurais besoin d'un peu d'argent pour m'équiper et pour faire le voyage; j'offre alors d'engager ma paie, et je ne trouve pas un sou! toutes les bourses me sont fermées.

FULMER.

Quand je vous ouvrirais la mienne, vous n'y trouveriez pas grand'chose, en vérité.

MADAME FULMER, appelant en dedans.

Monsieur Fulmer!...

FULMER.

C'est ma femme qui m'appelle!... (à part.) je ne sais trop si je dois y aller.....! la lettre de change me fait peur....!

MADAME FULMER, appelant plus fort.

Monsieur Fulmer!...

FULMER.

Allons; j'y vais. (à part.) Il faut faire tête à l'orage comme nous pourrons... (au capitaine.) Il y a là haut une jeune personne qui est venue voir miss Louisa.

LE CAPITAINE.

Une jeune personne, dites-vous? c'est miss Charlotte Rusport?

FULMER.

C'est elle-même.

LE CAPITAINE.

Elle est bien bonne, bien obligeante, de nous prévenir ainsi... Je vais... mais j'aperçois mon fils... Il faut que je sache de lui...

FULMER.

Capitaine, avant de nous quitter, un mot. Si j'avais une aussi jolie fille que la vôtre, je voudrais, dans un mois au plus tard, être colonel, tout au moins. Vous m'entendez?... Adieu.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela signifie? Je veux bien ne pas le comprendre; sans cela, morbleu!... Parce que je lui ai dit l'embarras où je suis, il se rend familier.

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, CHARLES DUDLEY.

LE CAPITAINE.

Charles, j'apprends à l'instant que miss Rusport est là haut. Elle est venue pour voir votre sœur.

CHARLES.

Et ma sœur est sortie précisément pous aller chez elle. N'allons-nous pas la recevoir, mon père?

LE CAPITAINE.

Je conçois votre impatience. Mais un mot d'abord. Avez-vous vu votre tante, lady Rusport?

CHARLES.

Oui. Mais quel accueil m'a-t-elle fait..! Quelle dureté!

oideur! désaprouvant le parti que vous prenez, si elle songeait à vous en offrir un meilleur; blâtre arrivée à Londres...

LE CAPITAINE.

crois. Elle craint de nous voir. Notre présence elle un reproche.

CHARLES.

en suis aperçu. D'où lui vient, en effet, sa prertune? de ce que ma mère, sa sœur, a été déshé- son père pour vous avoir épousé sans l'aveu de nts. Ma chère tante n'a fait nulle difficulté de r des dépouilles de sa sœur; elle a encore osé, noi, faire un crime à la mémoire de ma mère de e appelle sa mésalliance; elle a, dit-elle, hérité le juste ressentiment de mon grand-père; elle e de tout son bien.

LE CAPITAINE.

is fâché de vous avoir fait faire cette démarche l'elle. Nous n'en devions rien attendre.

CHARLES.

u d'autres personnes qu'on m'avait indiquées, levaient vous faire prêter de l'argent sur votre

LE CAPITAINE.

en?

CHARLES.

st dédit; on allègue l'insalubrité du climat. O t-il que mon père aille exposer ses jours dans ıle contrée?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LOUISA.

(Louisa entre avec précipitation, effrayée et regardant derrière elle.)

CHARLES.

Qu'est-ce, ma sœur?

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous, Louisa? Vous paraissez bien émue, ma chère fille?

LOUISA.

Je le suis, en effet. En revenant de chez miss Rusport, j'ai rencontré un jeune homme qui m'a obsédée d'une manière extraordinaire.

CHARLES.

Cela est indigne; j'espère qu'il ne vous a pas insultée?

LOUISA.

Non; mais il m'a été très-importun, en voulant me parler malgré moi, et en essayant plusieurs fois de lever mon chapeau. Il m'a suivie jusqu'au détour de la rue, et là je lui ai échappé!... J'en suis encore toute tremblante...!

LE CAPITAINE.

Il ne faut plus sortir, ma chère fille, sans votre frère ou sans moi; c'est une gêne, sans doute; mais notre situation nous en commande bien d'autres. N'importe, mes chers enfants, soyez toujours ce que vous êtes; je

pourrai supporter et braver le malheur, tant que je trouverai en vous ma joie, mon orgueil et ma consolation. Allons, Louisa, rentrons; et venez vous remettre avec nous du trouble que vous avez éprouvé.

CHARLES.

Miss Charlotte est ici.

LOUISA.

Charlotte?... Ah! je cours la voir, l'embrasser. Sa vue achevera de me remettre et de me calmer.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

BELCOUR seul, après avoir regardé par la porte ouverte, entre.

Personne?..... pas une ame?..... Voilà une singulière maison....! L'adroite et jolie fugitive m'a bien donné le change..... Dans cette maudite ville de Londres, toutes les boutiques se ressemblent..... Je crois pourtant être sûr que c'est dans celle-ci qu'elle est entrée..... Qu'elle est charmante!..... Quel air modeste!..... réservé!..... un peu trop fier, cependant.... Non; je n'ai vu de ma vie une personne aussi intéressante.... Auprès d'elle toutes les autres femmes doivent paraître laides... Je ne veux plus regarder qu'elle seule; je ne veux plus penser qu'à elle... Je la trouverai... elle ne peut rester long-temps cachée... Sa beauté extraordinaire suffit pour la faire dé-

couvrir.... Te voilà pris, pauvre Belcour!.... en vérité je suis fou!.... Que dois-je faire!.... Abandonnerai-je la poursuite de cette belle inconnue?... Non, assurément il faut que je la trouve... Ah! une femme!... Est-ce elle? Oh! non; celle-ci n'est pas trop mal, mais quelle différence...!

SCÈNE XI.

BELCOUR, MADAME FULMER.

MADAME FULMER.

Monsieur, votre servante.

BELCOUR.

Bonjour, madame.

MADAME FULMER.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? Voulez-vous parler à M. Fulmer?

BELCOUR.

M. Fulmer?... Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

MADAME FULMER.

Venez-vous pour louer quelque livre? Voulez-vous lire un nouveau roman?

BELCOUR.

Non; mais je crois que je vais en commencer un.

MADAME FULMER.

Vous, monsieur? vous n'êtes pas un auteur, ce me semble? A votre bonne mine, soit dit sans flatterie

ne vous soupçonne pas de faire un si méchant métier... C'est peut-être le capitaine que vous venez voir...?

BELCOUR.

Ou la femme du capitaine. (à part.) Se pourrait-il qu'elle fût sa femme?... Elle est si jeune...!

MADAME FULMER.

Le capitaine n'est pas marié, monsieur.

BELCOUR.

Ah! tant mieux. Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas une dame dans la maison? une dame qui vient de rentrer dans l'instant? C'est elle à qui j'aurais grande envie de parler.

MADAME FULMER.

Qui est-elle, cette dame? Quel est son nom?

BELCOUR.

Je n'en sais rien.

MADAME FULMER.

Pourriez-vous me la dépeindre?

BELCOUR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile. Rassemblez tous les charmes imaginables, toutes les graces, une taille élégante, une figure... céleste.

MADAME FULMER.

Pour le coup, monsieur, je crois que vous la flattez.

BELCOUR.

Au contraire; et je n'exprime pas la moitié de ce qu'elle me fait sentir...

MADAME FULMER.

Cela est trop obligeant, en vérité; car c'est de moi que vous parlez...

BELCOUR.

De vous?

MADAME FULMER.

Je suis la seule femme que vous ayez aperçue dans la maison; j'étais dans le magasin quand vous venez d'y passer en courant.

BELCOUR.

Vous!... vous êtes fort bien, assurément; mais ce n'est pas vous, ma parole d'honneur.

MADAME FULMER, à part.

Voilà un singulier original!

BELCOUR.

C'est une jeune dame que j'ai suivie, à qui j'ai parlé dans la rue; mais qui, tout à coup d'une marche légère, pleine de grace, m'a échappé, comme un sylphe, et est entrée, je crois, dans cette maison..... Mais j'ai pu me tromper, ainsi je vous fais bien des excuses, et je vais poursuivre ailleurs mes recherches... Adieu, madame.

(Il va pour sortir.)

MADAME FULMER.

Eh! mais... Ne serait-ce pas miss Louisa?... Oui; il me semble qu'elle est rentrée il n'y a qu'un moment... C'est elle-même.

BELCOUR, revenant.

Miss Louisa, dites-vous?

MADAME FULMER.

Écoutez donc, monsieur : aux renseignements que vous me donnez, je crois savoir de qui vous voulez parler. Cette jeune dame demeure en effet dans cette maison, elle tient de moi un appartement.

BELCOUR.

Est-il vrai...? Ah! faites que je lui parle seulement, et comptez sur ma reconnaissance.

MADAME FULMER.

Sur votre reconnaissance?... (à part.) Eh! mais, la rencontre pourrait devenir heureuse pour nous.

BELCOUR.

Qu'est-ce que vous dites?

MADAME FULMER.

Je dis qu'il faudrait d'abord savoir quels sont vos projets.

BELCOUR.

Mes projets sont ceux d'un homme vivement épris, d'un homme qui mettrait tout son bonheur à être aimé d'une si belle personne.

MADAME FULMER.

Ce sont de grands mots. Mais je voudrais d'autres preuves de la pureté de vos intentions, des preuves réelles de la générosité de vos sentiments...

BELCOUR.

Cette preuve-ci vous paraît-elle bonne; qu'en dites-vous?...

(Il lui donne sa bourse.)

MADAME FULMER, avec joie.

Excellente! (elle se reprend.) Vous ne m'avez pas entendue..... je ne voulais pas dire..... mais vous paraissez si honnête!... Enfin, je veux vous servir.

BELCOUR.

Eh bien!... la verrai-je?... Voulez-vous me conduire, me présenter à elle?...

MADAME FULMER.

Oh! doucement, cela ne peut pas aller si vite; on verra ce qu'on pourra faire pour vous... Il faut convenir qu'il y a de singuliers hasards dans la vie! Qui sait si le ciel ne vous amène pas tout exprès pour rendre heureuse ma jeune amie...!

BELCOUR.

Très-heureuse, soyez-en sûre.

MADAME FULMER.

Miss Louisa est à marier... Vous aussi, je suppose?...

BELCOUR.

Sans doute.

MADAME FULMER.

A la bonne heure; car vous sentez bien que, sans cela, je me ferais scrupule... la jeune personne est fort réservée, fort timide...

BELCOUR.

Encore une fois, quand la verrai-je.....?

MADAME FULMER.

Aussitôt que cela sera possible.... Il me faut lui parler d'abord, amener cela de loin, avec précaution.....

nez-moi votre nom, votre adresse; je vous ferai ...

BELCOUR.

lon nom?..... je n'ai qu'un nom, qui n'est pas le n, un nom qu'on m'a donné par charité..... Mon sse?..... je ne demeure pas chez moi..... je n'ai pas ore de demeure fixe... j'arrive à peine; je ne suis à dres que d'aujourd'hui...

MADAME FULMER, à part.

'est un nouveau débarqué!... il en a bien l'air.

BELCOUR.

e reviendrai très-incessamment; vous pouvez y comp- Au moins, je sais où elle demeure.

MADAME FULMER, à part.

uel singulier jeune homme est-ce là?

BELCOUR.

ous vous nommez?...

MADAME FULMER.

Iargarita Fulmer, pour vous servir.

BELCOUR.

e m'en souviendrai.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FULMER.

FULMER, en entrant, à part.

Qu'est-ce que ma femme fait donc depuis si long-

temps avec ce beau jeune homme? Je ne suis pas jaloux, mais...

MADAME FULMER, bas à Fulmer.

Tu viens à propos; tiens, regarde.

FULMER, de même.

Une bourse pleine d'or!... Comment diable?...

MADAME FULMER, de même.

Paix.

FULMER, parlant haut.

J'ai parlé au capitaine Dudley, ma chère amie, comme tu me l'avais conseillé; mais il n'y a rien à faire de ce côté-là!.... Le pauvre homme est fort tourmenté; il a bien assez de ses peines!....

MADAME FULMER.

J'en suis fâchée.... c'est dommage!.... un vieux militaire!... un brave homme!... il mérite un meilleur sort. (bas à Fulmer.) Je vais te laisser avec ce jeune inconnu; ne le perds pas de vue; quand il sortira, suis-le; informe-toi de lui, sache qui il est, son nom, sa demeure, et tu viendras me le dire.

FULMER, bas.

Il suffit; je t'en rendrai bon compte.

MADAME FULMER, à Belcour.

Adieu, monsieur, je vais m'occuper de vous servir; je ne perds pas un instant, comme vous voyez; quand vous reviendrez, j'espère que j'aurai une bonne réponse à vous faire; (à part.) à condition que vous la paierez bien.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

BELCOUR, FULMER.

FULMER.

Milord....

BELCOUR.

Je ne suis point milord; àpeine sais-je ce que je suis.

FULMER.

Monsieur a des manières si aisées, un air si distingué!..

BELCOUR.

Vous me paraissez aussi un fort honnête homme.

FULMER.

Monsieur me fait bien de l'honneur.

BELCOUR.

Eh! dites-moi un peu..... Votre femme..... c'est votre femme qui était là tout à l'heure?

FULMER.

Oui, monsieur; une femme de mérite, soit dit sans vanité.

BELCOUR.

Vous lui parliez du capitaine Dudley, je crois?... Vous disiez qu'il a des peines!... puis-je vous demander quelle en est la cause...?

FULMER.

Oh! vraiment!... il est vieux et pauvre, deux fâcheuses maladies...! Il est sur le point de rejoindre son régiment,

à ce qu'il m'a dit, et pour cela, il aurait besoin de faire un emprunt sur sa parole.

BELCOUR.

Eh bien!... il faut qu'il le fasse; où est la difficulté...?

FULMER.

Oh! l'on ne trouve pas si aisément de l'argent à emprunter. De plus, comme il doit aller dans un pays qui est assez mal-sain, on craint de perdre ce qu'on lui aurait avancé.

BELCOUR.

Votre Londres est donc une maudite ville où règnent la dureté de cœur et l'égoïsme; il ne s'y fait donc jamais une bonne action?...

FULMER.

Monsieur est nouvellement arrivé dans ce pays-ci, à ce que je vois?

BELCOUR.

Tout nouvellement.

FULMER.

Eh bien! monsieur, il est vrai que les bonnes actions n'y sont pas communes; mais pour de belles paroles, pour des discours pleins de sensibilité, il ne tient qu'à vous d'en entendre beaucoup tous les jours.

BELCOUR.

Le capitaine est-il au logis?

FULMER.

Je crois qu'il est là haut pour le moment.

BELCOUR.

Voudriez-vous prendre la peine de lui dire de descendre? j'ai besoin de lui parler.

FULMER.

Je vais vous l'envoyer sur-le-champ. (à part.) Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là? Je suis à présent aussi curieux que ma femme de le connaître; j'en viendrai à bout, sur ma parole.

(Il sort)

SCÈNE XIV.

BELCOUR seul.

La situation de ce pauvre vieil officier me touche!... Je suis entré ici, en courant sur les pas d'une jeune fille, et avec une intention que mon sage ami monsieur Stockwell pourrait bien ne pas approuver..... Pour me réconcilier un peu avec moi-même, faisons à présent quelque chose qui soit bien, et dont il serait content... Il y a plus de plaisir réel à sauver un brave homme de l'infortune, qu'à causer peut-être le malheur d'une jeune innocente... Si ce capitaine est tel que je le présume, et je vais m'en éclaircir par l'entretien que j'aurai avec lui, je veux..... Mais doucement; ceci doit être traité avec beaucoup de ménagement; respectons l'âge, la noblesse de la profession, et surtout le malheur..... Comment m'y prendrai-je.....? Justement, voici une écritoire fort à propos; j'y

trouve ce qu'il me faut..... Oui... oui... c'est cela. (Il écrit précipitamment.) C'est un grand bonheur que j'aie sur moi ces billets de banque!..... Allez..... allez, partez; je vous dis adieu de bien bon cœur..... vous couriez risque d'être beaucoup plus mal employés, en vérité... (Il met les billets avec ce qu'il a écrit dans une enveloppe qu'il cachète) Voilà qui est bien; il peut venir quand il voudra.

SCÈNE XV.

BELCOUR, FULMER, le capitaine DUDLEY.

FULMER, à Belcour.

Monsieur, voici le capitaine. (à part.) Je ne m'éloignerai pas, et je saurai enfin ce que c'est que ce jeune homme.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LE CAPITAINE, BELCOUR.

LE CAPITAINE, à Belcour.

Vous avez quelque chose à me dire, monsieur?

BELCOUR.

Monsieur, vous vous appelez Dudley?

LE CAPITAINE.

C'est mon nom.

BELCOUR.

Vous commandez une compagnie?

LE CAPITAINE.

Je l'ai commandée; je suis à présent à la demi-paie.

BELCOUR.

Vous avez servi long-temps?

LE CAPITAINE.

Assez long-temps pour voir plusieurs de mes cadets, ant plus de mérite que moi et de meilleures recommantions, devenir officiers-généraux.

BELCOUR.

Je croirais volontiers qu'ils l'ont emporté sur vous en moins par le mérite que par les protections. Il paraît ıe dans votre profession on n'avance pas vite, si l'on est bien appuyé.

LE CAPITAINE.

Il en est de même dans beaucoup d'autres. Avez-vous ıtre chose à me dire, monsieur?

BELCOUR.

Accordez-moi encore un moment de patience. On m'a it que vous étiez sur le point de rejoindre un régiment ors du royaume, dans un pays fort éloigné?

LE CAPITAINE.

J'ai sollicité d'être placé par échange dans une comagnie en pied qui est en garnison au fort James, à Sénégambie, sur la côte d'Afrique, mais je crains bien de e pas réussir dans ce projet.

BELCOUR.

Pourquoi, monsieur?

LE CAPITAINE.

Pourquoi?.... Vous me permettrez de vous
vant d'interroger quelqu'un, il faut le connai
mieux.

BELCOUR.

Ah! pardon; je suis loin de vouloir vous o

LE CAPITAINE, à part.

Ce jeune homme est indiscret; mais il para

BELCOUR.

Excusez-moi en faveur dè mon intention,
tez-moi encore de vous demander ce qui vous
pérer du succès de votre entreprise.

LE CAPITAINE.

Une raison assez simple, et fort ordinaire
tres soldats, le manque d'argent; voilà tout.

BELCOUR.

Une seule question encore, et j'ai fini. Q
somme dont vous pouvez avoir besoin?

LE CAPITAINE.

Je ne pense pas qu'il soit fort important po
le savoir, et il me serait difficile de vous le
manière précise; cependant je crois qu'à peu
cents livres sterling me suffiraient.

BELCOUR.

Parbleu! voici qui est heureux!..... Il se tr
ment que je puis disposer de cette somme de

livres sterling; je vous en accommoderai dans des termes faciles, et dont j'espère que vous serez content.

LE CAPITAINE.

Plaît-il, monsieur?.... puis-je croire que vous soyez dans la disposition?...

BELCOUR.

Pourquoi n'y serais-je pas? D'où vient votre surprise? Est-il si rare, dans ce pays-ci, qu'un homme veuille en servir un autre?

LE CAPITAINE.

Dites-moi du moins... puis-je savoir à qui je parle?.... Vous proposez cela pour faire une affaire?...

BELCOUR.

Oui, une affaire, une affaire excellente pour moi.

LE CAPITAINE.

Vous ne paraissez cependant pas être, par profession, un prêteur d'argent?

BELCOUR.

Par profession?.... non pas précisément. Tenez, monsieur, si vous voulez parcourir ce papier, il vous expliquera dans quels termes j'entends traiter avec vous; pendant que vous le lirez, j'irai à la maison pour....

LE CAPITAINE.

Chercher de l'argent, peut-être?

BELCOUR.

Mais... je ne saurais vous dire... vous allez voir... lisez... quand je serai parti... je vous souhaite le bonjour.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XVII.

LE CAPITAINE seul.

Voilà qui me paraît bien extraordinaire!... Ce dit-il, doit m'apprendre dans quels termes il ent ter avec moi... Voyons, examinons, et si les co me conviennent... Pourquoi a-t-il cacheté cet (défait l'enveloppe.) Qu'y a-t-il là-dedans?... Qu'es je vois? est-il possible?... deux billets de banque livres sterling chacun? c'est précisément ce qu'i drait... Ah! mais, j'aperçois un papier écrit; (Il lit.) « Capitaine Dudley, obligez-moi en a « cette bagatelle; puisse-t-elle vous être utile... « tous mes vœux pour votre bonheur. » Il n'a point Je n'en puis revenir! Est-ce un rêve?... est-ce lité?...

SCÈNE XVIII.

Le capitaine DUDLEY, le major O'FLAH

O'FLAHERTY.

Salut, mon cher. N'êtes-vous pas le capitai ley?..... Mais dans quelle agitation est ce cher A qui en a-t-il?... Si vous avez affaire à ce jo qui vient de sortir en courant, je vous préviens très-inutile que vous essayiez de le rejoindre... Il

comme un houzard; et je crois qu'il a déja gagné une heure de marche, au train dont il allait; mais enfin, capitaine Dudley, si c'est votre nom....

LE CAPITAINE.

Oui, monsieur, c'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service?

O'FLAHERTY.

Une bagatelle, mon cher ami. Voici une lettre qui s'adresse à vous; lisez, mon brave homme, lisez; et quand vous l'aurez lue, j'aurai un petit mot à vous dire.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela signifie....? La lettre est de lady Rusport...!

O'FLAHERTY.

Oui, mon ami, de cette honorable personne elle-même.

LE CAPITAINE, après avoir lu.

Fort bien, monsieur; je l'ai parcourue, cette lettre, elle est courte et positive. Vous savez ce qu'elle contient?

O'FLAHERTY.

Moi? Je n'en sais rien du tout, je vous assure; je ne le soupçonne même pas.

LE CAPITAINE.

Et puis-je vous demander qui vous êtes?

O'FLAHERTY.

Denis O'Flaherty, pour vous servir; un pauvre major de grenadiers, pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je vous remercie de m'avoir fait connaître et votre grade. A présent, de quoi s'agit-il? e vous à me dire?

O'FLAHERTY.

Voici ce que c'est, capitaine : j'ai promis à r vous exécuteriez ponctuellement ce qu'elle vo de faire par la lettre que je vous ai remise.

LE CAPITAINE.

Vous avez promis cela, major, sans savoir me prescrit, et ce que je dois, selon vous, ponctuellement?

O'FLAHERTY.

C'est votre affaire, mon cher; ce n'est pas l mais, moi, je dois tenir ma promesse : vous je dois la tenir.

LE CAPITAINE.

C'est-à-dire que, si je refusais, il nous fau une affaire ensemble.

O'FLAHERTY.

Sur ma parole, vous l'avez deviné.

LE CAPITAINE.

C'est, je crois, ce dont nous pouvons nous l et l'autre; nous avons vu tous deux assez de c pense.

O'FLAHERTY.

Oui, par ma foi, vous pouvez le penser a her capitaine, et vous dites bien vrai; il y

cinq ans révolus que je suis au service, et j'ai porté les armes en bien des pays différents.

LE CAPITAINE.

Il y a autant de temps à peu près que je suis la même carrière.

O'FLAHERTY.

J'ai fait la guerre en Flandre, en Allemagne, en Espagne, en Amérique; j'ai vingt-deux blessures sur le corps; mais, dieu merci, je suis encore vert et prêt à recommencer pour la prospérité et l'honneur des armes de sa majesté. (Il ôte son chapeau.) Dieu conserve le roi!

LE CAPITAINE.

Fort bien, major; je n'ajouterai pas une blessure nouvelle à celles que vous avez déja reçues, et vous tiendrez votre promesse à lady Rusport; elle me demande de quitter Londres; mon dessein est d'en partir sous peu de jours; vous pouvez, si vous le voulez, vous faire honneur auprès d'elle de mon départ.

O'FLAHERTY.

Touchez là, mon brave; voilà qui me la fera épouser; et quand je serai son mari, je vous traiterai en frère, voyez-vous, et sa fortune sera commune entre nous deux.

LE CAPITAINE.

Oh! pour cela non, major; celui qui aura eu le courage d'épouser lady Rusport aura bien acquis des droits à sa fortune tout entière. J'espère pour vous, au reste, que votre attente, de ce côté, est fondée sur de bonnes raisons.

O'FLAHERTY.

Sur les meilleures raisons du monde. En premier lieu, je pense qu'elle se rendra, parce qu'elle est femme; en second lieu, je présume qu'elle ne tardera pas à capituler, parce qu'elle est veuve; et en troisième lieu, c'est que je sais un peu comment on prend un fort de cette espèce; j'en ai attaqué plus d'un dans ma vie, et il ne m'est guère arrivé d'être obligé de lever le siége; j'ai presque toujours emporté la place brusquement, entendez-vous, capitaine? en militaire...!

LE CAPITAINE.

Vous êtes encore un peu jeune pour votre âge, major; mais n'importe; vous paraissez, d'ailleurs, avoir de bons sentiments...

O'FLAHERTY.

Oh! ce que je vous ai dit, je le ferai : nous ne sommes, pour le présent, fort à notre aise ni l'un ni l'autre, je pense; mais après mon mariage, fiez-vous à moi; vous n'aurez plus à vous plaindre de la fortune; et sur ce, je vous salue et vous dis adieu, mon bon camarade.

LE CAPITAINE.

C'est pour vous-même, et pour vous seul, que je souhaite que vous réussissiez. Si vous devenez le mari de lady Rusport, tâchez de lui inspirer la moitié seulement de votre compassion pour les malheureux. Je vais avoir l'honneur de vous accompagner.

O'FLAHERTY.

Cela est trop obligeant, mon bon ami. Ne vous dérangez pas pour moi, je vous prie.

LE CAPITAINE.

J'aurai le plaisir de vous voir plus long-temps. D'ailleurs, j'ai moi-même à sortir. (Le major sort.) Je vais voir sur-le-champ si je puis mettre mes projets à exécution. Je pense que cet argent qui m'est venu si à propos levera les difficultés. O ciel! fais-moi trouver mon bienfaiteur, que je puisse lui témoigner ma reconnaissance.

(Il suit le major.)

SCÈNE XIX.

Miss CHARLOTTE, LOUISA, CHARLES.

(Ils descendent de l'appartement du capitaine Dudley.)

CHARLOTTE.

Adieu, ma chère Louisa. Adieu, ma bonne amie. harles va me reconduire au logis; et vous, Louisa, vez me voir aussitôt, et aussi souvent que vous le pourz.

LOUISA.

Je n'y manquerai pas. Si vous saviez quel plaisir c'est ur moi de vous retrouver toujours la même à notre rd, toujours aimable, heureuse...!

CHARLOTTE.

h! heureuse!... qui est-ce qui est heureux? et qui : qui peut l'être, quand ses amis ont des peines....? comme je vous l'ai dit, j'espère quelque chose de

la lettre que j'ai écrite à M. Stockwell; je ne suis pas encore en âge de m'engager ni de disposer de mon bien, mais j'y vais être bientôt...

CHARLES.

Chère et aimable Charlotte, mon père ne consentira pas que vous vous engagiez pour lui : quels droits avons-nous à vos bienfaits?

CHARLOTTE.

Oh! çà, Louisa, faites-moi le plaisir de faire entendre raison à votre frère; il ne sait réellement ce qu'il dit; j'ai vu le temps où il m'aimait!

LOUISA.

Et ce temps-là dure encore; j'en réponds pour lui.

CHARLOTTE.

Que sont devenus les droits de notre ancienne amitié? N'avons-nous pas été presque élevés ensemble? Mon père voyait avec plaisir les parents de sa femme, il estimait votre père; il vous aimait tous deux : pourquoi l'ai-je perdu? Ma belle mère a fait tout ce qu'elle a pu pour nous séparer; mais elle n'y parviendra pas : n'est-ce pas, Louisa? n'est-ce pas Charles...?

CHARLES.

O miss Charlotte!... S'il m'était permis...

CHARLOTTE.

Pourquoi toujours miss Charlotte?... Vous me donniez autrefois un nom plus doux; ne suis-je plus votre sœur?

CHARLES.

O chère sœur!... ô généreuse amie...! Ah! si jamais la

fortune me devenait moins cruelle!... si j'avais à vous offrir un sort digne de vous!...

CHARLOTTE.

Je serais moins fière que vous, et je consentirais à vous avoir obligation. Mais il y a long-temps que je suis sortie! il faut que je retourne auprès de ma belle-mère, qui va me parler de son major irlandais, à qui elle trouve bien du mérite, parce qu'il lui fait la cour... Tout cela est d'un ennui!... Venez, Charles. Adieu, chère Louisa.

LOUISA.

Adieu, Charlotte; au revoir.

SCÈNE XX.

LOUISA seule.

Allons, parmi tant d'inquiétudes et de peines, il m'est doux de penser qu'il me reste au moins une véritable amie!

(Elle remonte à son appartement.)

SCÈNE XXI.

Le théâtre change; la scène est chez M. Stockwell, comme au premier acte.

STOCKWELL seul.

Il n'est pas rentré!... Son absence est bien longue!... Ah! je commence à goûter les plaisirs et à ressentir les

inquiétudes d'un père! Où est mon fils, à présent?... que fait-il...? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux...! Je persiste dans mon projet : le marier promptement est le meilleur moyen de fixer ce caractère ardent et mobile; miss Charlotte Rusport serait un parti fort convenable; et, d'après le bien qu'on s'accorde à dire d'elle, je l'aimerais pour ma bru... Il faut, sans contraindre Belcour, le diriger, l'amener à faire ce choix de lui-même... Mais le voici.

SCÈNE XXII.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

C'est vous, monsieur Belcour?... vous avez été longtemps absent.

BELCOUR.

Vous avez eu la bonté de vous en apercevoir?

STOCKWELL.

Puis-je vous demander si vous êtes satisfait de votre nouveau séjour?

BELCOUR.

Très-satisfait... J'ai vu tant d'objets nouveaux pour moi!...

STOCKWELL.

Oui!... Et avez-vous fait quelque remarque particulière?

BELCOUR.

Quelque remarque?... Je vous en réponds. (à part.) Je n'ose lui dire la rencontre que j'ai faite, et qui me tourne la tête.

STOCKWELL.

Voudriez-vous me communiquer quelqu'une de vos observations?

BELCOUR.

Tout cela est encore bien confus dans mon esprit... Je ne peux pas vous dire... Et puis, en vérité, mes observations ne sont pas de nature à mériter votre attention.

STOCKWELL.

Pourquoi donc?... (à part.) Me cacherait-il quelque chose?

BELCOUR.

Je vous les communiquerai volontiers, lorsque je croirai qu'elles en vaudront la peine.

STOCKWELL.

A votre aise. Écoutez, monsieur Belcour : je vous ai parlé tantôt de mon aimable et jeune voisine miss Rusport.....

BELCOUR.

De miss Rusport?

STOCKWELL.

Oui. Je vous ai dit que je desirais de vous faire faire connaissance avec elle, et vous m'y avez paru assez disposé....

BELCOUR.

Oh! oui..... comme il vous plaira..... si vous le voulez absolument... Mais sous quel prétexte me présenter chez elle....?

STOCKWELL.

Je puis vous en fournir un très-bon motif. Miss Rusport m'a écrit ce matin pour me prier de lui prêter trois cents guinées pour quinze jours; ne pouvant les lui porter moi-même, comme je l'aurais désiré, je les lui ai envoyées par Stukely : elle a imaginé de lui remettre un fort bel écrin de diamants pour sûreté du prêt. Vous concevez bien que je ne veux pas prendre de gage, ni priver miss Rusport un seul instant de la jouissance de ses diamants : je voudrais donc que vous allassiez les lui rendre de ma part; vous ajouterez qu'elle peut me regarder comme son banquier, et que je ferai honneur à toutes ses traites. Si vous voulez embellir tout cela de quelques aimables compliments, de quelques phrases galantes, il n'y aura pas grand mal : qu'en pensez-vous?

BELCOUR.

Des compliments?... de la galanterie?... c'est à quoi je ne m'entends pas du tout; personne n'y est plus gauche que moi....

STOCKWELL.

Comment?... refusez-vous la commission? J'avais pensé qu'elle vous serait agréable!.....

BELCOUR.

Je ne la refuse pas... puisque vous voulez m'en charger; mais....

STOCKWELL.

Monsieur Belcour, il s'est fait en vous un changement depuis tantôt..... Il vous est arrivé quelque chose.... Me trompé-je ....?

BELCOUR.

Non, vous ne vous trompez pas..... Mais je ne puis vous dire ce que c'est..... Une pareille confidence est si peu convenable à faire à un homme grave, à un homme de votre âge ...!

STOCKWELL.

Il suffit que l'objet vous touche, pour qu'il m'intéresse plus que vous ne pensez. Je serais flatté, très-flatté d'obtenir votre confiance; mais je ne veux ni la forcer, ni la surprendre...Vous m'aviez cependant demandé des conseils : comment pourrai-je vous en donner, si j'ignore.....

BELCOUR.

Je vous le dirai peut-être.... quelque jour....; mais, à présent..... je vous l'avoue, je craindrais vos conseils..... pourrais n'être pas disposé à les suivre.

STOCKWELL, à part.

Voilà mon jeune homme prêt à faire quelque étourderie; cela n'est peut-être pas bien grave.... Laissons-le faire.... C'est un moyen de l'éprouver.

BELCOUR.

Que dites-vous?

STOCWELL.

Dis que vous êtes le maître de vos actions.

BELCOUR.

Je le sais bien.

STOCKWELL.

Mais vous me promettez toujours d'aller voir miss Rusport?...

BELCOUR.

Oui, sans doute... et même d'être avec elle aussi poli, aussi galant que je le pourrai.

STOCKWELL.

Je vais vous chercher l'écrin, et vous partirez aussitôt pour votre ambassade; vous avez vos instructions.

BELCOUR.

Je m'y conformerai.

(Stockwell sort.)

SCÈNE XXIII.

BELCOUR seul.

Sa commission me contrarie!... Je brûle de revoir miss Louisa... Je n'ai plus qu'elle dans la pensée... Je ne puis m'occuper de tout ce qui n'est pas elle... Mais pourquoi cette réserve avec ce bon monsieur Stockwell? Je me reproche envers lui une sorte de fausseté... Non; ce n'est pas fausseté de ma part.... c'est timidité.... L'attachement qu'il m'inspire est mêlé de respect... Il faut m'enhardir; il faut lui tout avouer... Je veux me livrer aux bons conseils de ce sage ami... à condition pourtant qu'il ne me

demandera pas le sacrifice de mon amour..... Et, d'ailleurs, j'y gagnerai le plaisir de parler de miss Louisa, en attendant que j'aie celui de la revoir.

SCÈNE XXIV.

BELCOUR, STOCKWELL.

STOCKWELL, lui remettant un écrin.

Voici les diamants. Allez les reporter; vous trouverez dans miss Rusport une jeune personne fort vive, dit-on, fort spirituelle, et que sa grace et sa gaîté font rechercher dans les sociétés les plus brillantes.

BELCOUR.

Permettez-moi de vous dire que ces qualités ne sont peut-être pas celles que je désirerais le plus dans une femme..... Si jamais je me marie, il faudra que ce soit à une personne douce, tranquille, raisonnable, qui supporte mes vivacités, qui me les pardonne, et qui prenne sur moi un empire dont je ne m'aperçoive pas moi-même.

STOCKWELL.

Fort bien. Quand vous aurez trouvé une personne elle que vous venez de la dépeindre, je vous donnerai on consentement pour l'épouser.

BELCOUR, riant.

Je ne manquerai pas de vous le demander..... Mais je n suis pas encore là..... Tenez, monsieur Stockwell,

veuillez oublier pour un instant que vous êtes.... ce que vous êtes..... Supposez-vous un jeune homme un peu léger, un peu étourdi, qui me ressemble, et qui soit mon ami.....

STOCKWELL.

Oh! pour votre ami, ce n'est pas une supposition; je le suis réellement.

BELCOUR.

Je suis décidé. Il faut que je vous fasse ma confidence.

STOCKWELL.

Me voilà prêt à la recevoir. (à part.) Que va-t-il me dire?

BELCOUR.

Vous saurez, mon cher ami, que je suis amoureux, mais amoureux fou d'une jeune personne...

STOCKWELL.

Charmante, adorable, cela va sans dire, puisque vous l'aimez.

BELCOUR.

Oh! ne plaisantez pas. Il est impossible de rien voir d'aussi beau qu'elle; c'est une taille!..... c'est un maintien!... c'est une figure céleste!

STOCKWELL.

Et vous avez déja fait connaissance avec elle?

BELCOUR.

Oh! non pas. Je sais son nom seulement. Elle s'appelle Louisa. Je l'ai rencontrée dans la rue; je l'ai suivie, je suis entré avec elle dans sa maison; mais je ne lui ai pas

parlé; j'ai trouvé une femme du logis qui m'a promis de me procurer quelque occasion de revoir cette aimable personne.

STOCKWELL.

Et qui est cette femme si obligeante?

BELCOUR.

Je ne sais pas trop. Pour la mettre dans mes intérêts, je lui ai donné ma bourse.

STOCKWELL.

Et elle l'a reçue?

BELCOUR.

Mais, oui... de fort bonne grace.

STOCKWELL.

Il n'est pas difficile alors de juger à quelles personnes vous avez affaire.

BELCOUR.

Que voulez-vous dire?

STOCKWELL.

Je veux dire que la ville est pleine de ces sortes de femmes qui tendent des piéges aux jeunes gens et même aux vieillards, de femmes pour lesquelles on fait des folies, dont on ne tarde pas à rougir et à se repentir; prenez-y garde, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Oh! tenez, je n'aime pas les remontrances; je n'y suis pas accoutumé... Je vous l'ai déja dit: mes passions ont sur moi un empire absolu.

STOCKWELL.

Eh bien! faites-vous-en l'esclave; augmentez leur force par votre faiblesse; bientôt vous ne pourrez plus même les combattre; ces fantaisies qui vous paraissent des bagatelles produiront des malheurs graves, et peut-être irréparables.

BELCOUR.

Vous êtes sévère.

STOCKWELL.

Je dois l'être..... Ce langage est celui d'un père..... je veux dire d'un ami. (à part.) Oh! comme je m'oublie moi-même!... J'ai frappé fort; il rougit... Est-il sauvé?

BELCOUR.

Je vous l'avoue, monsieur Stockwell; j'allais peut-être me fâcher de m'entendre faire des leçons, si vous n'aviez, par inadvertance, laissé échapper le nom de père, et si je ne vous trouvais en effet un ton paternel qui me touche jusqu'au fond de l'ame..... Pardonnez-moi..... Donnez-moi la main..... Je crois que ma folie se passe.....

STOCKWELL.

Excellent jeune homme!..... Que je vous embrasse!.... (à part.) J'ai peine à lui cacher mon émotion. (haut.) C'est parce que je me sens pour vous l'affection d'un père, que j'ai cru un moment en avoir les droits, et que j'en ai pris le langage. Au fond, votre correspondant n'a sur vous nul pouvoir... Faites ce que vous voudrez.

BELCOUR.

Non pas, non pas. Mon desir est de vous complaire; je vais commencer par aller chez miss Rusport.

STOCKWELL.

Commencer?... Et ensuite?... où irez-vous...?

BELCOUR.

Ne me le demandez pas; je ne réponds de rien, ou plutôt je sens qu'il m'est impossible de ne pas chercher à revoir cette belle Louisa. Appelez cela folie, fantaisie, délire, si vous voulez. Enfin, monsieur Stockwell, vous-même, vous avez été jeune?

STOCKWELL.

Qu'est devenue la docilité que vous m'aviez promise?

BELCOUR.

Je l'aurai en toute autre occasion, je vous le promets. Malgré votre sévérité, je vous aime, je vous respecte; et, à mon retour, je ne manquerai pas de venir vous avouer mes fautes, pour que vous me grondiez encore.

(Il sort.)

SCÈNE XXV.

STOCKWELL seul.

Le voilà parti.....! Quels sentiments il fait naître en moi!... Il me charme, et il m'afflige...! il m'effraie, et il me rassure....! Je lui vois des défauts, et il me semble que s'il ne les avait pas il serait moins aimable...! Il va

courir quelque méchante aventure; et qui sait tout le mal qui en peut retomber sur lui et sur moi?... Si j'essayais de l'en garantir! Ne pourrais-je veiller sur lui à son insu?... Ce n'est pas encore le moment de me découvrir à lui. Hélas! il disait presque vrai sans le savoir; j'ai eu aussi ma folie, étant jeune; et je ne fus pas le maître de moi-même quand je me laissai entraîner à l'amour que m'inspirait sa mère.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est chez Fulmer.

SCÈNE I.

FULMER, MADAME FULMER.

FULMER.

[L s'appelle Belcour; il arrive aujourd'hui même de la Jamaïque, son pays natal; il loge chez M. Stockwell, on correspondant; il est immensément riche... c'est tout e que j'ai pu savoir.

MADAME FULMER.

C'est assez. Il ne m'a pas été difficile de juger par moi-même qu'il est fort libéral, fort amoureux, fort disposé à la confiance et à croire ce qui flattera son amour; mets out cela ensemble, et dis-moi si le hasard ne nous a pas ait faire une rencontre assez heureuse.

FULMER.

Très-heureuse, et qui peut nous devenir très-utile; l ne s'agit que de savoir en profiter. Spéculer sur les passions et les faiblesses des hommes, les flatter pour en

tirer parti, c'est ce que font nombre d'honnêtes gens; les avocats, les médecins, les charlatans, et bien d'autres, n'ont pas d'autre secret pour vivre, et ils vivent très-bien. Tu dis donc qu'il est amoureux de miss Louisa?

MADAME FULMER.

Comme un fou; et s'il y avait moyen de nous entendre un peu avec elle, de la faire entrer dans nos vues, on pourrait mener le jeune homme bien loin, sur ma parole.

FULMER.

Du côté de miss Louisa, il n'y a rien à faire..... Un mot que j'ai hasardé tantôt en parlant au capitaine a été assez mal reçu... Ces gens-là sont des provinciaux, de bonnes gens à vues étroites, à principes sévères, à vieux préjugés... Certaines propositions pourraient les effaroucher et les décider à quitter notre maison; il faut y prendre garde.

MADAME FULMER.

Tu as raison; mais alors il nous sera difficile de mener l'affaire à bien.

FULMER.

Sans la difficulté, où serait le mérite? Et puis, en mettant en avant miss Louisa, nous nous réduirions à ne jouer que des confidents.... des rôles subalternes.... le bel honneur!.... fi donc!.... Il vaut bien mieux nous suffire à nous-mêmes, être les seuls entrepreneurs de l'affaire, pour en avoir seuls la gloire...

MADAME FULMER.

Et le profit. Belcour ne tardera pas à revenir, je le crois.

FULMER.

La gageure serait bonne, car le voici.

MADAME FULMER.

Que lui dirons-nous....?

FULMER.

Il faut le voir venir... Il est passionné; nous sommes sang-froid; ni toi, ni moi, dieu merci, ne sommes imbécilles; il y aura bien du malheur, si nous ne ns bon parti de la circonstance.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BELCOUR.

BELCOUR.

h bien! madame Fulmer, où en sommes-nous? lui -vous parlé? consent-elle à me voir?

MADAME FULMER.

omme vous êtes vif...! Je ne vous attendais pas sitôt; ; je parlais de vous.

FULMER.

Monsieur veut-il bien permettre que je lui présente hommages.

BELCOUR.

h! c'est vous, monsieur Fulmer? bonjour.

FULMER.

Nous nous entretenions, ma femme et moi, de la générosité avec laquelle vous avez obligé tantôt ce vieil officier, le capitaine Dudley; car il n'a pu se taire sur votre bonne action.

BELCOUR.

Il a eu tort; cela ne valait pas la peine d'en parler.

FULMER.

Pardonnez-moi; cela est beau, cela est très-beau.

MADAME FULMER.

Nous disions que sa fille, miss Louisa, mérite bien aussi tout l'amour que vous lui portez..... Elle est charmante!

BELCOUR.

Sa fille, dites-vous? Miss Louisa est la fille du capitaine Dudley?

MADAME FULMER.

Je le crois..... On ne peut jamais répondre de ces choses-là.

BELCOUR.

Ce que vous m'apprenez me contrarie.

FULMER.

Pourquoi donc?

BELCOUR.

J'ai été assez heureux pour rendre service au père; cela m'engage vis à vis de lui; je suis obligé de respecter sa tranquillité, celle de sa famille; je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie abusé de l'infortune de ce vieillard.

FULMER.

Fort honnêtes sentiments!

MADAME FULMER.

Il n'y a rien de plus louable. (à part.) On voit bien que c'est un nouveau débarqué; nos jeunes gens de Londres ne seraient pas si scrupuleux.

BELCOUR.

Allons... il faudra tâcher de me vaincre... M. Stockwell sera content de moi.... Je vais de suite chez miss Rusport.

(Il va pour sortir.)

FULMER, bas à madame Fulmer.

Voilà qui va mal pour nos projets?

MADAME FULMER, bas à Fulmer.

Son scrupule nous ruine. Comment faire?

FULMER, de même.

Attends... attends... je crois que j'y suis.

BELCOUR, revenant.

Il m'est pénible pourtant de renoncer..... Ah! si elle n'avait pas été la fille du capitaine!..... ou si je n'eusse pas connu ce brave homme!...

FULMER, à part.

C'est cela même... Pourquoi pas? Excellente idée!....

(Pendant tout le reste de la scène, Fulmer et sa femme se regardent et s'entendent, sans que Belcour s'en aperçoive.)

(haut à sa femme.) Oh! çà, ma chère amie, dis-moi donc, est-ce que tu penses que ce serait un grand mal d'avouer à monsieur la vérité?

MADAME FULMER.

La vérité?... mais, en effet...

BELCOUR.

Comment? quelle vérité? que voulez-vous dire?.... Parlez, madame Fulmer.

MADAME FULMER, comme si elle allait faire un aveu.

Puisque mon mari a commencé...

BELCOUR.

Eh bien?

MADAME FULMER.

Eh bien?... qu'il achève. (à part.) Aussi bien ne sais-je pas du tout ce qu'il veut dire.

FULMER, à Belcour.

Monsieur, je vois en vous un jeune homme vertueux, riche, libéral; vous avez un tendre penchant pour ma jeune locataire, qui en est bien digne; je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas les choses comme elles sont; miss Louisa m'en saura gré par la suite, j'en suis certain.

BELCOUR.

Voyons; expliquez-vous donc.

FULMER.

Eh bien!.... elle n'est pas la fille du capitaine; voilà tout.

MADAME FULMER, à part, avec étonnement.

Bon...!

BELCOUR.

Elle n'est pas la fille du capitaine?

FULMER.

! vraiment, monsieur, vous ne connaissez pas ce
i; il ne faut pas s'y fier aux apparences; on y est
ment sujet à caution, je vous en avertis.

BELCOUR.

près ce que j'ai déja vu, je n'en ai pas trop bonne
on.

FULMER.

exemple, on y trouve des gens qui vivent publi-
ent sous les noms de mari et de femme, quoiqu'ils
toujours oublié de remplir les formalités prescrites.

BELCOUR.

iment?

MADAME FULMER.

! il ne faudrait pas aller bien loin pour en ren-
r.

FULMER.

en a d'autres qui supposent entre eux des liens
renté, qui s'appellent et se font appeler neveu,
fils, cousin, parce que cela leur convient de la
tandis que dans le fait ils ne sont pas plus parents
ous et moi.

BELCOUR.

comprends ce que vous voulez dire. Miss Louisa
que la fille supposée de Dudley.

FULMER.

it-il vous raconter toute son histoire?

BELCOUR.

urément; et j'y prêterai la plus grande attention.

FULMER.

Eh bien! demandez-la à ma femme.

MADAME FULMER.

A moi?

FULMER.

Sans doute; tu la sais bien mieux que moi, c'est toi qui me l'as contée; n'es-tu pas la confidente intime de miss Louisa?

BELCOUR, à madame Fulmer.

Vous allez donc satisfaire ma curiosité?

MADAME FULMER, paraissant hésiter.

Je ne sais trop si je dois...

FULMER.

Vous pouvez parler, ma femme; je ne vous le permettrais pas, si je ne voyais que c'est pour l'avantage de miss Louisa elle-même.

MADAME FULMER, à Belcour.

En ce cas, je vais donc vous dire ce que je sais, ce que je tiens d'elle; cela ressemble à un roman: elle est du comté d'York; c'est la fille d'un bon gentilhomme de campagne; elle arriva ici, il y a environ un mois; elle m'était adressée par une de mes anciennes amies, une dame respectable de sa province; elle vint seule d'abord, me dit qu'elle s'appelait Louisa Dudley, qu'elle avait fui la maison paternelle, parce qu'on voulait la contraindre à un mariage qui lui était odieux; qu'elle venait exprès à Londres, espérant se cacher dans cette grande ville plus aisément que partout ailleurs; qu'elle se proposait

ivre fort retirée, fort solitaire...; et, en effet, c'est
i qu'elle a toujours vécu depuis qu'elle est chez moi.
! il n'y a rien à dire sur sa sagesse, par exemple!...

BELCOUR.

ue des parents sont coupables de vouloir ainsi sacri-
une fille charmante et vertueuse!

MADAME FULMER.

ui, assurément; car enfin ils exposent prodigieuse-
t sa vertu en la forçant de prendre un parti si vio-
. Quelques jours après elle, arrivèrent le capitaine
on fils; ils sont de la même province qu'elle, et il
it qu'ils la connaissent depuis long-temps.

BELCOUR.

t le fils du capitaine ne serait-il pas un amant pré-
... et la véritable cause de sa fuite?

FULMER.

omme vous devinez!...

MADAME FULMER.

e ne le pense pas; elle s'est fait du capitaine et de
fils des protecteurs; elle a pris leur nom, qui n'est
le sien; elle les appelle mon père et mon frère pour
ayser davantage, et pour mieux échapper aux re-
rches que ses père et mère, à elle, font sûrement
r la découvrir.

BELCOUR.

l n'y a rien là que de fort innocent.

MADAME FULMER, à part.

Ion imagination ne m'a pas trop mal servie, à ce
l me semble; et l'histoire est assez intéressante.

BELCOUR.

Que dites-vous?

MADAME FULMER.

Je dis que la position de miss Louisa la rend extrêmement intéressante.

BELCOUR.

Sans doute. Ainsi, le capitaine n'est pas son père?

FULMER.

Ce n'est qu'un père d'emprunt, et dont le rôle va bientôt cesser; car il doit partir sous peu de jours.

BELCOUR.

Voilà qui me fait plaisir, par exemple, et qui me met à mon aise.

FULMÉR, à part.

C'est bien ce que je voulais.

BELCOUR.

Madame Fulmer, elle a confiance en vous; il faut absolument que vous me serviez auprès d'elle: lui avez-vous déja parlé de moi?

MADAME FULMER.

Je n'ai eu garde d'y manquer.

BELCOUR.

Et comment a-t-elle reçu ce que vous lui avez dit?...

MADAME FULMER.

Mais... pas mal.

BELCOUR.

Allons, je veux la voir et lui parler moi-même; je le veux.

MADAME FULMER.

êtes accoutumé à faire vos volontés, je le vois; nez-y garde... il faut ici des précautions... Vous chez elle, c'est ce qui n'est pas possible; mais cher de l'engager à descendre... Je n'en réponds tant.

BELCOUR.

donc; hâtez-vous, de grace...

MADAME FULMER.

it, ne lui dites pas un mot qui puisse lui faire ner; que je vous ai conté son histoire; car vous illeriez avec elle, et je ne pourrais plus vous

BELCOUR.

ignez rien; mais allez donc, au nom du ciel...

MADAME FULMER.

levez vous attendre qu'elle vous parlera de vos our le capitaine, qu'elle appellera son père...

BELCOUR.

us occupez pas de ce qu'elle dira, et allez la

MADAME FULMER.

is, il faut bien faire tout ce que vous voulez. Je sais le moyen de la faire venir. (à Belcour.) -moi un moment.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BELCOUR, FULMER.

FULMER.

Ma foi! monsieur, je vous fais compliment: voilà une affaire en bon train; et dès que madame Fulmer s'en mêle... C'est une femme intelligente.

BELCOUR.

Mais vous paraissez aussi ne pas être mal-adroit.

FULMER.

Oh, moi!... je suis un bon homme, tout simple; mais je prends intérêt à vous, à miss Louisa. Dans le fait, pourquoi ne chercheriez-vous pas à être aimé d'elle aussi bien que son prétendu frère?...

BELCOUR.

Vous croyez donc qu'il lui fait la cour? Votre femme disait que non.

FULMER.

Elle n'a pas voulu tout dire: les femmes se gardent toujours le secret entre elles sur certaines confidences.... Elles vont venir; j'ai un conseil à vous donner: point de lenteur; point de timidité mal entendue; et surtout n'oubliez pas que la libéralité est un puissant moyen de succès. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCÈNE IV.

BELCOUR seul.

Ma foi.... puisque les choses sont ainsi, puisqu'elle st pas la fille du capitaine, qu'elle est libre, brouillée· c ses parents, je puis tenter l'aventure... Je puis au ins me mettre sur les rangs aussi bien que ce jeune idley.... Je le défie de l'aimer autant que moi.... Mais me semble aussi qu'elle m'impose du respect.... Je ins de n'oser lui exprimer tout ce que je sens pour e.... Allons, allons, Belcour, du courage; si tu réussis, el bonheur!.... Oui... il faut que je parvienne à lui ire..... Il le faut..... que ne donnerais-je pas pour en e aimé?....

SCÈNE V.

BELCOUR, STOCKWELL.

BELCOUR, avec étonnement.

nsieur Stockwell!.... Comment? c'est vous, mon . Par quel hasard?

STOCKWELL.

ne m'attendiez pas?

BELCOUR.

en vérité.

STOCKWELL.

Après que vous m'avez eu quitté tantôt, j'ai éprouvé la plus grande inquiétude.... Je songeais, pardonnez-moi ma franchise, je songeais à l'extravagance que vous alliez faire, au péril que vous alliez courir..... Je vous aime, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Oh! je n'en doute pas; et je puis vous le dire aussi du ond du cœur: je vous aime, mon cher Stockwell.

STOCKWELL.

Je vous ai fait suivre à votre insu par Stukely; il est revenu m'apprendre que vous n'aviez pas commencé par aller chez miss Rusport, comme vous me l'aviez promis.

BELCOUR.

Eh! non; que voulez-vous?..... J'étais pourtant sorti dans cette intention; mais à peine ai-je été dehors, que je me suis senti entraîné par une impulsion irrésistible...

STOCKWELL.

Qui vous a conduit dans cette maison. Je l'ai su, et je me suis décidé à venir vous y trouver.

BELCOUR.

Je ne peux pas vous dire que je sois fort content de vous y voir. Mais, enfin...

STOCKWELL.

C'est ici que demeure l'aimable personne?

BELCOUR.

Oui, c'est ici; je ne l'ai pas encore vue; je l'attends; une femme dont je vous ai déjà parlé, qui paraît

honnête, et dont je n'ai nulle raison de me défier.....

STOCKWELL.

A votre âge et avec votre caractère, on ne se défie de personne.

BELCOUR.

Cette femme est l'amie de miss Louisa; elle lui a déja parlé de moi.

STOCKWELL.

Et savez-vous qui est cette miss Louisa, quels sont ses parents?

BELCOUR.

Oui, je le sais; c'est une longue histoire, et que je n'aurais pas le temps de vous dire; mais ce que je sais bien mieux, c'est qu'à présent je l'aime plus que jamais, et que j'ai aussi plus d'espérance de m'en faire aimer.

STOCKWELL.

Si je vous proposais d'abandonner ce projet!..... de sortir à l'instant de cette maison...! Je suis bien loin de l'exiger; je ne vous le demande pas même. (à part.) Ne compromettons pas notre autorité naissante; ne nous exposons pas à un refus formel.

BELCOUR.

Si vous le vouliez absolument?... Mais daignez ne le pas vouloir.... Tenez, je vais vous faire une autre proposition: elle va venir, du moins on me l'a promis.... Demeurez; voyez-la; vous la jugerez.....Vous la jugerez comme moi, la plus belle de toutes les belles, et la plus digne d'être aimée.

STOCKWELL.

Soit. Mais vous irez chez miss Rusport : je l'ai fait prévenir de votre visite ; elle vous attend.

BELCOUR.

J'irai... soyez-en sûr... O ciel ! la voici ! Ah ! regardez-la, regardez-la, je vous prie...

STOCKWELL.

Le premier coup-d'œil prévient en sa faveur.

BELCOUR.

Ah ! je vous le disais bien.

SCÈNE VI.

MADAME FULMER, LOUISA, BELCOUR, STOCKWELL.

MADAME FULMER, à part, en entrant.

Il n'est pas seul... Quelle est cette vieille figure qui est avec lui ? (à miss Louisa.) Madame, voici ce digne et excellent jeune homme, monsieur Belcour.

LOUISA, avec surprise.

Ah ! c'est lui !... je le reconnais !.... c'est lui qui m'a suivie dans la rue !...

BELCOUR, à part,

C'est un ange !... Je suis hors de moi... (s'avançant vers Louisa.) Madame, me pardonnerez-vous les importunités ?.... Je crains de vous avoir déplu...

LOUISA.

me Fulmer m'apprend que c'est vous, monsieur,
n père a éprouvé les bontés...

BELCOUR.

ne parlons point de cela, je vous prie.

LOUISA.

nnez-moi, monsieur; je dois m'en souvenir, je
parler. Si mon père et mon frère eussent été au
Mais ils sont sortis tous deux, et je n'ai pu ré-
desir de venir vous offrir des remercîments...

BELCOUR.

ez que je vous interrompe à ce mot. Je n'ai rien

LOUISA.

me voyez moins effrayée que je ne l'étais tantôt
us m'avez rencontrée: madame Fulmer a bien
accompagner, et vous avez avec vous un ami
it si respectable!...

STOCKWELL.

rien n'est plus obligeant.

LOUISA.

nsieur était votre père, monsieur Belcour, on
le féliciter d'avoir un fils tel que vous.

BELCOUR, bas.

n! monsieur Stockwell...?

STOCKWELL, bas à Belcour.

uis content; j'en ai fort bonne opinion.

BELCOUR, à Louisa.

M. Stockwell me tient lieu de père, en effet: e voulait me faire passer pour son fils, comme il a quelquefois... On suppose des parentés...

MADAME FULMER, bas à Belcour.

Paix donc! voulez-vous qu'elle soupçonne que êtes instruit? Tout serait perdu.

BELCOUR.

Enfin, M. Stockwell est mon meilleur ami.

(bas à Stockwell.)

Eh bien! mon cher mentor, vous la voyez!..... la jugez comme moi...! Est-il possible de ne pas l'ai

STOCKWELL, de même.

Il faudrait la connaître davantage pour prononc

BELCOUR, bas à Stockwell.

Laissez-moi faire connaissance avec elle... Votre sence lui impose nécessairement... Elle m'impose à même...

STOCKWELL, de même.

Je vous entends..... vous desirez que je vous lai Eh bien! soit: je m'en rapporte à votre bon natur ne veux pas être pour vous un triste et importun seur... Adieu. (à part.) Je m'en vais un peu rassu jeune personne paraît réellement honnête. (haut.) dames, une affaire m'appelle: j'ai l'honneur de vo luer... Adieu, mon ami.

SCÈNE VII.

MADAME FULMER, BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR.

Un bien digne homme!... mais un peu grave, un peu sévère...! (à Louisa.) Oh! ça, maintenant, permettez-moi de vous exprimer, si je puis, tout ce que je sens pour vous; vous m'avez charmé à la première vue; je brûlais d'avoir avec vous un entretien, pour vous dire que depuis que je vous ai rencontrée je ne suis plus à moi, je ne veux plus vivre que pour vous.

LOUISA.

Vous m'étonnez, monsieur; êtes-vous dans votre bon sens? Vous faites-vous un jeu de ma position et de mes malheurs? croyez-vous tirer avantage de votre générosité?... ou êtes-vous dans l'usage de débiter de ces folies à toutes les femmes que vous rencontrez...?

BELCOUR.

Non, sur ma vie. Comme vous êtes la plus belle personne que j'aie jamais vue, vous êtes aussi la première à qui j'aie fait une pareille déclaration... Vous parlez de vos malheurs!... devriez-vous en éprouver?... Ah! permettez-moi de chercher les moyens de les adoucir... Mettez-moi à l'épreuve; disposez de moi, de ma fortune.

LOUISA.

N'en dites pas plus, monsieur; de pareilles offres sont

presque une offense; ce n'est pas là ce qui me fera croire à la sincérité d'une déclaration faite si brusquement. Je vous ai fait mes remercîments; je n'ai plus rien à vous dire ni à entendre de vous... Adieu.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

BELCOUR, MADAME FULMER.

BELCOUR.

Oh! comme ce petit mouvement de fierté lui sied bien, et la rend encore plus belle!

(Il va pour la suivre.)

MADAME FULMER, le retenant.

Arrêtez, monsieur, arrêtez; si vous faites un pas pour la suivre, ne comptez plus sur moi; ce n'est pas le moment...

BELCOUR.

Je crains de l'avoir offensée, et je voudrais...

MADAME FULMER.

Offensée!... Rassurez-vous; je connais bien mon sexe; une déclaration ne nous plaît pas toujours; mais elle ne nous offense jamais.

BELCOUR.

Mais ce qu'elle vient de me dire en sortant...

MADAME FULMER.

Ce n'est pas à ce que les femmes disent qu'il faut

oire, c'est à la manière dont elles le disent. Vous étiez op troublé vous-même pour bien juger ce qui se pas-ait en elle: moi, qui étais plus de sang-froid que vous eux, je vous réponds qu'elle n'était pas si fâchée qu'elle oulait le paraître; et, pour une première entrevue, ous n'avez pas à vous plaindre, sur ma parole; je m'y onnais.

BELCOUR.

Vous paraissez une habile femme, madame Fulmer-'enez, je vous avouerai que mon amour est encore ir-ité par son petit orgueil, par sa fuite précipitée...

MADAME FULMER.

Sans doute; et croyez-vous que ce n'ait pas été préci-ément son intention?... Quelle femme ne sait pas que sa ésistance est un attrait de plus.....? Mais, monsieur, je e sais trop, moi, si je puis, si je dois me mêler d'une reille affaire; ma délicatesse ne me permet pas...

BELCOUR.

Je comprends.... Tu veux que ma libéralité mette en-e une fois ta délicatesse à ton aise... Eh bien! (Il fouille sa poche.) Ah! morbleu!... qu'est-ce qui m'arrive...? 'ai donné tantôt ma bourse.... j'ai fait usage des bil-le banque que j'avais sur moi..... et j'ai oublié, en ant au logis, de prendre de l'argent... (Il tire de sa l'écrin de miss Rusport.) J'ai bien là un écrin de dia-...

MADAME FULMER.

écrin de diamants, dites-vous?... Ah!.... voyons....

Permettez..... (Elle le prend des mains de Belcour, et l'ouvre.) Oh ! que cela est beau !..... que cela est magnifique !..... Voilà un écrin qui vaut plus de mille guinées; il m'a plus d'une fois passé des pierreries par les mains.

BELCOUR.

Vaut-il bien mille guinées....? Cela se peut; je le croirais volontiers.

MADAME FULMER.

Comme vous dites cela froidement....!

BELCOUR.

Que m'importe...?

MADAME FULMER.

Comment...? que vous importe....? Aimez-vous miss Louisa? Désirez-vous d'en être aimé?

BELCOUR.

Ce serait tout le bonheur de ma vie... Depuis que je l'ai vue, depuis que je lui ai parlé, il n'est rien que je ne voulusse faire.... Est-ce que vous pensez que l'offre de cet écrin lui serait agréable....?

MADAME FULMER.

Si je le pense?... Ah! qu'on voit bien que vous venez de loin!... Mais dans quel pays les femmes n'aiment-elles pas ce qui les fait briller, ce qui ajoute à l'éclat de leurs charmes?..... Les dentelles, les cachemires, les perles et les diamants, il n'y a rien de plus persuasif au monde, il n'y a rien de plus dangereux pour la vertu des belles.

BELCOUR.

Celle-ci paraît si fière!... Vous avez vu comme elle a rejeté loin mes offres de service...

MADAME FULMER.

Je le crois bien; des paroles touchent faiblement: on peut douter qu'elles soient sincères; mais un écrin comme celui-ci!... Oh! ne m'en parlez pas; il y a de quoi apprivoiser le cœur le plus récalcitrant.

BELCOUR.

Oh! si j'en étais bien sûr!....

MADAME FULMER.

Il faut vous avouer que, malgré sa fierté, miss Louisa éprouve en ce moment une gêne extrême; elle en est aux expédients....

BELCOUR.

Est-il possible?

MADAME FULMER.

Ah! mon dieu, oui. La pauvre jeune personne est fort à plaindre: hier encore, pour me payer le loyer qu'elle me doit, elle voulait se défaire d'une petite bague à laquelle elle paraissait pourtant tenir beaucoup; elle me disait de la lui faire vendre à tout prix...

BELCOUR.

O ciel! une si charmante personne réduite à ces extrémités!... Vendez plutôt l'écrin; donnez-le-lui, si elle veut l'accepter.

MADAME FULMER, à part.

Bon! nous y voilà. (Haut.) Elle l'acceptera, je vous en

réponds... Mais je vous admire... Avec quelle générosité, avec quelle facilité vous faites un si riche cadeau....!

BELCOUR.

Si riche! si riche! une belle bagatelle! je lui en donnerai dix fois autant, si cela peut lui plaire.

MADAME FULMER.

Dix fois autant!... Allons, allons; votre succès est sûr. Écoutez, je vais sur-le-champ lui montrer cet écrin : le capitaine et son fils ne sont pas ici; elle est seule; le moment est favorable....

BELCOUR.

Eh! mais, non; cela ne se peut pas. Je pense que ces diamants sont à miss Rusport, à qui je dois les rendre...

MADAME FULMER.

C'est qu'il ne faudrait pas différer... La circonstance est pressante..... Vous savez ce qu'on dit : un bienfait en vaux deux, quand il arrive à propos... Je ne retrouverais peut-être pas l'occasion....

BELCOUR.

Dans le fait, je puis reporter à miss Rusport des diamants trois fois plus beaux que les siens...

MADAME FULMER.

C'est cela même... et quand vous ne feriez que les lui changer! elle en serait charmée : en fait de parure, les dames préfèrent toujours les plus nouvelles... Mais vous dites cela peut-être pour me reprendre l'écrin.... tout comme il vous plaira.... Si vous n'avez pas de confiance en moi, le voici... (à part.) Il faut payer d'audace.

BELCOUR.

Eh! non, gardez-le : à qui voulez-vous que je m'adresse?..... Mais, dites-moi, de quel prétexte allez-vous vous servir....?

MADAME PULMER.

De quel prétexte?..... Il n'en faut pas; une femme est toujours bien aise de voir de beaux diamants; je lui montrerai ceux-ci comme pour les lui faire admirer; je lui dirai, ce qui est vrai, qu'on me les a laissés de confiance; et puis tout doucement, quand cette vue aura fait sur elle une certaine impression, j'amènerai les choses de loin, avec adresse, avec délicatesse..... Laissez-moi faire.

BELCOUR.

C'est cela, tu t'y entends à merveille.

MADAME PULMER.

Vous vous moquez; la nature du cadeau en rend l'offre plus facile; un écrin de diamants de cette valeur!... dans la position où elle est!..... cela ne se refuse pas: et l'accepter une fois, vous sentez que c'est s'engager à la reconnaissance.

BELCOUR.

Tu es charmante. Allons, je vais sur-le-champ me procurer d'autres diamants pour miss Rusport; elle n'y perdra pas... au contraire... Je crois pourtant que je fais là une étourderie....

MADAME PULMER.

Bon! quand c'en serait une, la femme la plus sage

n'est point fâchée qu'on fasse pour elle une étourderie: elle en est plus certaine d'être aimée.

BELCOUR.

Je n'ai pas un instant à perdre; je remets mon sort entre tes mains, ma chère Fulmer.... !

MADAME FULMER.

Fiez-vous-eu à moi. Vous m'avez intéressée: je n'ai jamais su désespérer les jeunes gens bien amoureux. Je suis d'une bonté!...

BELCOUR.

Je reviendrai dans une heure.

MADAME FULMER.

Dans une heure! le terme est court..... N'importe, il me suffira. Revenez.

BELCOUR.

Que je t'aurai d'obligation!.... Je m'en acquitterai..... tu peux y compter. (Il l'embrasse.) Adieu, ma chère amie.

(Il sort.)

MADAME FULMER.

Adieu, adieu. Vous êtes un aimable jeune homme, et... (quand il est parti) une bien bonne dupe.

SCÈNE IX.

MADAME FULMER seule.

Fulmer!... Eh! Fulmer!... arrive donc!... Hé! vite!

SCÈNE X.

FULMER, MADAME FULMER.

FULMER.

e voilà : qu'y a-t-il de si pressé ?

MADAME FULMER.

: qu'il y a ? regarde un peu : que penses-tu de ces
x ?

FULMER.

t'est-ce que c'est ? un écrin de diamants !..... Com-
? diable !... déjà ? Comment as-tu fait ?

MADAME FULMER.

t ! ah ! devine.

FULMER.

t ! çà, est-ce que tu aurais exercé ici ton ancien
t....? Tu étais d'une adresse pour escamoter une
se, un bijou ; aussi avais-tu été à bonne école !

MADAME FULMER.

t ! non ; où vas-tu chercher cela ? Belcour m'a donné
crin...

FULMER.

te l'a donné ?

MADAME FULMER.

est-à-dire qu'il m'a chargée de l'offrir en son nom à
Louisa, dont il est plus épris que jamais...!

FULMER.

Voilà un jeune homme bien confiant, et un écrin bi employé !

MADAME FULMER.

Il doit revenir dans une heure; il n'y a pas un insta à perdre pour...

FULMER.

Pour décamper, n'est-ce pas ?

MADAME FULMER.

Tu l'as dit.

FULMER.

On en revient toujours à ses premières inclinatio Je reconnais mon aimable Bohémienne.

MADAME FULMER.

Nous pouvons nous retirer dans quelque provi éloignée, en Écosse.

FULMER.

Si nous passions le détroit, qu'en dis-tu ? de l'au côté de la mer? il me semble que cela vaudrait mieu

MADAME FULMER.

Nous y serions plus en sureté.

FULMER.

Il ne nous faut pas un gros bagage.

MADAME FULMER.

Ni de grands préparatifs. Nous avons de quoi fa face aux frais de route.

FULMER.

Je fais un abandon général à mes créanciers de t

i avoir; je me dépouille entièrement pour eux : que veut-ils exiger de plus ?

MADAME FULMER.

Rien, assurément.

FULMER.

S'ils aiment la lecture, ils auront de quoi se satisfaire; sur laisse mon fonds de librairie.

MADAME FULMER.

Si, pour supporter leur perte, ils ont besoin de philosophie, ils en trouveront une provision, tant reliée que brochée, sur les tablettes du magasin.

FULMER.

Allons, Margarita, partons; quittons cet ingrat pays où les honnêtes gens ont tant de peine à vivre.

MADAME FULMER.

Adieu, monsieur Belcour.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XI.

Le théâtre change. La scène est chez M. Stockwell.

Miss CHARLOTTE, STUKELY.

CHARLOTTE.

M. Stockwell est sorti, dites-vous ?

STUKELY.

Oui, madame; il sera bien fâché de ne s'être pas trouvé au logis pour vous recevoir.

CHARLOTTE.

Je venais lui faire mes sincères remercîments. Vo
en savez bien le motif: c'est vous, monsieur, qui a
eu la complaisance de m'apporter de sa part les tr
cents livres sterling que je lui avais demandées à e
prunter.

STUKELY.

Et j'ai eu l'honneur de vous dire que vous lui fer
plaisir toutes les fois que vous vous adresseriez à lui
pareille circonstance.

CHARLOTTE.

Cela est trop obligeant. Il ne veut pas non plus gar
mes diamants, et il m'a annoncé qu'il me les renverrai
Quel est ce M. Belcour à qui il a donné la commissi
de me les rapporter...?

STUKELY.

M. Belcour est un jeune créole qui arrive de la
maïque, et auquel M. Stockwell prend le plus vif int

CHARLOTTE.

Il le loge chez lui, je crois?

STUKELY.

Oui, madame; mais M. Belcour n'est pas ici no
pour l'instant. C'est un jeune homme d'une extrê
vacité; il était rentré tout à l'heure avec beauc
précipitation, et il est ressorti de même. Il n'ain
rester en place, à ce qu'il me paraît.

CHARLOTTE.

Lorsqu'il viendra chez moi de la part de

kwell, il peut être sûr d'être bien reçu.... Mais je?... voici quelqu'un de ma connaissance!... le 'Flaherty...?

SCÈNE XII.

:s MÊMES, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

miss, c'est moi-même, comme vous le voyez. nnu votre voiture à la porte; on m'a dit que :z ici, et je suis entré par deux raisons que je :r l'honneur de vous expliquer.

CHARLOTTE.

s toujours fort aise de vous voir, major. Mon- ıkely, que je ne vous retienne point; faites vos

STUKELY.

is vous en demander la permission.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIII.

:HARLOTTE, le major O'FLAHERTY

O'FLAHERTY.

remière raison, c'est de vous présenter mes très- s hommages, et de vous offrir mes petits services, ıvent vous être utiles.

CHARLOTTE.

Je vous suis fort obligée, major. Et la seconde?

O'FLAHERTY.

La seconde, c'est que j'ai à vous apprendre une velle. Je suis brouillé avec milady Rusport, avec belle-mère.

CHARLOTTE.

Et peut-être vous desirez que je me mêle du rac modement? Je suis toute prête.

O'FLAHERTY.

Du raccommodement?.... point du tout. Je ne point qu'il y ait de raccommodement.

CHARLOTTE.

Cela est donc bien sérieux?.... A quelle occasio

O'FLAHERTY.

Je vais vous le dire; moi, je ne cache rien. Je m mis sur le pied, vous savez, de rendre à milad soins, des assiduités; j'avais des projets, ils étaient times; et je puis dire qu'en épousant le major O'Flaherty, elle n'aurait pas rencontré un mal-ho homme.

CHARLOTTE.

Je puis rendre justice à votre galanterie; j'en a souvent témoin.

O'FLAHERTY.

Eh bien! tantôt elle me charge de porter une de sa part au capitaine Dudley, un brave et digne ho elle me fait promettre que j'exigerai de lui qu'il

u'elle lui mande par sa lettre; je ne savais pas seu-
ent de quoi il s'agissait; n'importe, je le promets;
prends ensuite du capitaine lui-même que milady
t et ordonne qu'il s'éloigne de Londres à l'instant
c sa famille.

CHARLOTTE.

vec sa famille?

O'FLAHERTY.

)ui, miss; mais ce n'est rien encore que cela; mon
x camarade, le capitaine, y consent; je retourne
lre compte à milady du succès de ma négociation;
oilà qu'en causant elle m'apprend que le pauvre
taine lui a fait demander quelque secours d'argent,
r pouvoir se mettre d'une expédition sur la côte
frique..... je ne sais où..... Eh bien! lui dis-je, vous
êtes riche, vous lui avez envoyé bien vite ce dont
vait besoin?... Au contraire, me répond-elle, je l'ai
sé net, et il n'aura pas un sou de moi. A cette pa-
, je me suis levé, j'ai pris mon chapeau, et je lui
ait une profonde révérence. Comme je sortais: « Où
z-vous, major? m'a-t-elle demandé. — Hors de votre
son, bien vite, lui ai-je répondu, avant que le Ciel
s punisse, et que le toit m'écrase en vous tombant
la tête. »

CHARLOTTE.

Vous lui avez dit cela, major?

O'FLAHERTY.

Cela même, très-positivement; et j'ai ajouté: « Oui,

soyez sûre que le Ciel vous punira de votre dureté envers un vieux soldat: encore dit-on qu'il est votre parent, et très-proche!... »

CHARLOTTE.

Il est son beau-frère, seulement.

O'FLAHERTY.

Son beau-frère!... Voyez!... cela est odieux. « Allez, ai-je dit en sortant, gardez vos richesses; je ne veux point les partager avec vous, elles me porteraient malheur; le plus horrible de tous les êtres, c'est une créature humaine sans pitié pour ses semblables. Adieu, milady. » Et je ne veux pas la revoir; et je ne la reverrai pas.

CHARLOTTE.

Ah! major!..... vous êtes réellement un excellent homme!...

O'FLAHERTY

Miss Charlotte n'a rien à m'ordonner?...

CHARLOTTE.

Je vous suis obligée. Je suis venue ici pour voir le maître de la maison; je l'attends; et je ne voudrais pas abuser de votre complaisance.

O'FLAHERTY.

C'est moi-même qui craindrais de vous importuner. Miss Charlotte, je vous présente mon très-humble respect.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIV.

CHARLOTTE seule.

La drôle d'aventure!... Le singulier homme que ce bon Irlandais.....! A lui voir faire la cour à ma belle-mère, je le croyais avide, interressé; et il se trouve qu'il est du caractère le plus généreux!... Je suis charmée d'avoir fait cette découverte à son avantage, et je ne suis pas trop fâchée, je l'avoue, du désappointement qui arrive à ma chère belle-mère... elle le mérite bien!. Mais quel est ce jeune homme?... c'est sans doute le nouvel arrivé, le jeune ami de M. Stockwell.

SCÈNE XV.

Miss CHARLOTTE, BELCOUR.

BELCOUR.

Madame, j'ai l'honneur...

CHARLOTTE.

C'est monsieur Belcour...?

BELCOUR.

Moi-même.

CHARLOTTE.

Votre ami, monsieur Stockwell, m'avait annoncé votre visite; mais je puis la recevoir ici...

BELCOUR.

La rencontre est heureuse pour moi... (à part.) Une fort jolie personne!

CHARLOTTE.

Vous êtes nouvellement arrivé dans ce pays-ci, monsieur; puis-je vous demander si Londres est de votre goût...?

BELCOUR.

J'en suis dans l'enthousiasme; il me semble que c'est le séjour de la richesse, des plaisirs, et en même temps de l'industrie, de l'activité...

CHARLOTTE.

Oui; tous les matins on se tourmente pour gagner de l'argent, et tous les soirs on s'amuse à le dépenser. Et n'avez-vous pas fait quelque remarque particulière?

BELCOUR.

Pardonnez-moi, madame; j'ai remarqué d'abord que les femmes y sont charmantes, et ensuite que les hommes sont très-prompts à s'en laisser charmer.

CHARLOTTE.

Vous avez déja vu cela? Vous êtes un habile observateur...!

BELCOUR.

Et les mêmes observations se présentent encore à moi dans ce moment; la première, d'après ce que je vois; la seconde, d'après ce que j'éprouve.

CHARLOTTE.

Ah! de la galanterie!... Laissons cela, je vous prie;

point de compliments... N'avons-nous pas un affaire à traiter ensemble?... Il me semble que M. Stockwell m'a fait dire que vous me remettriez un écrin que je lui avais envoyé, et qu'il a eu la noblesse de ne pas vouloir garder?...

BELCOUR, à part.

Aïe! aïe!..... Voila un mauvais moment à passer..... Comment en sortirai-je...?

CHARLOTTE.

Que dites-vous?

BELCOUR, embarrassé.

Il est vrai, madame.... J'ai reçu cette commission de M. Stockwell... Voici un écrin dans ma poche... prenez-le... serrez-le... (Il lui donne un écrin.) Il n'y manque rien... ne vous donnez pas la peine de l'examiner.

CHARLOTTE.

Comment?.... Voilà une singulière manière de traiter cette affaire!.... Vous voulez que je n'examine pas?.... (Elle ouvre l'écrin.) Ce ne sont pas là mes diamants, monsieur?....

BELCOUR.

Non, madame.

CHARLOTTE.

Ceux-ci sont beaucoup plus beaux, et d'une valeur plus considérable?

BELCOUR.

Oui, madame.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

BELCOUR.

Ne trouvez-vous pas que ceux-ci sont moins anciens, plus à la mode que les vôtres?

CHARLOTTE.

Je le crois, en effet.... Je vous suis vraiment très-obligée d'avoir fait pour moi ce troc de mes diamants... Mais, encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire? Je ne présume pas que vous ayez l'intention de me faire un présent; à quel titre, et comment pourrais-je le recevoir?

BELCOUR.

Tenez, madame, ayez quelque pitié de moi. Je vois trop tard que j'ai fait une extravagance; mais je suis incapable d'inventer un mensonge, y allât-il de ma vie. Il est très-vrai que ce ne sont pas là vos diamants; j'ai donné les vôtres; j'en ai disposé comme s'ils m'eussent appartenu, en me promettant de les remplacer par d'autres, qui vous plairaient davantage: de grace, pardonnez-le-moi; acceptez ceux-ci, non pas en présent, mais en échange; si vous ajoutiez vos reproches à ceux que je me fais déja, ma punition serait trop sévère.

CHARLOTTE.

Votre sincérité me désarme, monsieur Belcour; je garde pour l'instant cet écrin, non pas en échange, mais en dépôt, et parce que je vois que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec vous-même; mais songez très-sérieusement que je ne puis rien accepter au-delà

de ce que valaient mes diamants. Ne pourriez-vous les ravoir?... vous les avez donnés?

BELCOUR.

Eh! oui; pressé par le moment, ayant fait usage de tout l'argent que j'avais sur moi, et ne me trouvant plus que cet écrin dans la poche....

CHARLOTTE.

Ah! j'entends; vous en avez disposé pour faire une bonne action; le motif peut vous servir d'excuse...

BELCOUR.

Une bonne action?.... Je crains bien que mon intention ne fût pas aussi louable, aussi pure que vous avez la bonté de le supposer.

CHARLOTTE.

Comment donc?... Expliquez-vous.

BELCOUR.

Pardon; mais c'est une aventure dont il me semble que je ne dois pas.... que je n'oserais vous entretenir....

CHARLOTTE.

Vraiment!... mais je devine alors de quoi il s'agit; voilà qui justifie une partie de vos remarques; vous avez été bien prompt à vous laisser charmer; vous avez déja fait un choix?

BELCOUR.

Un choix? non. Un choix suppose quelques réflexions, et il n'y en a eu aucune de ma part. J'ai été surpris, vaincu, en un instant, avant de connaître même l'aimable vainqueur qui m'a subjugué.

CHARLOTTE.

Vous piquez ma curiosité; allons, faites-moi votre confidence; vous pouvez compter sur ma discrétion.

BELCOUR.

Je vous ai déja dit que je n'oserais....

CHARLOTTE.

Je l'exige; que je sache au moins à qui vous avez donné mes diamants; je vous le pardonne à cette condition.

BELCOUR.

Eh bien!.... c'est une jeune personne nouvellement arrivée de province, toute charmante; je la connais bien peu, comme vous pouvez croire; elle loge dans Picadilly, chez un libraire nommé Fulmer.

CHARLOTTE.

Chez Fulmer, dites-vous?... singulière rencontre!.... Serait-ce miss Louisa Dudley?...

BELCOUR.

C'est son nom, ou celui qu'elle se donne. Sa position malheureuse la rend encore plus intéressante; des parents durs et cruels...

CHARLOTTE.

Il est vrai qu'elle n'a pas à se louer de toutes les personnes de sa famille.

BELCOUR.

Qu'est-ce, madame? vous la connaissez?

CHARLOTTE.

Dispensez-moi, quant à présent, de vous en dire da-

vantage. (à part.) Il faut auparavant que j'aie éclairci le fond de cette aventure.

BELCOUR.

Puis-je me flatter que vous avez fait grace à la légèreté de ma conduite?

CHARLOTTE.

N'en parlons plus. Ainsi, c'est à miss Louisa que vous avez donné mes diamants?.... Et elle les a reçus?

BELCOUR.

Je l'espère, et je le désire.

CHARLOTTE.

Et moi, j'en doute. Il y a là quelque chose que je ne puis comprendre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, STUKELY.

STUKELY.

Madame, monsieur Stockwell vient de m'envoyer dire qu'il est retenu par une affaire, et qu'il ne rentrera pas aussitôt qu'il le croyait. Je craindrais que vous ne l'attendissiez... long-temps...

CHARLOTTE.

Allons; je reviendrai dans un moment plus favorable.

STUKELY.

Ou lui-même il aura l'honneur d'aller chez vous.

CHARLOTTE.

Monsieur Belcour, donnez-moi la main jusqu'à ma

jours prêt à braver tous les périls pour vous pr
pour vous défendre.... Adieu, ma sœur.

(Il sort.)

LOUISA.

Revenez bientôt, mon cher frère.

SCÈNE II.

LOUISA seule.

Charles a raison.... Belcour est un jeune
prompt à céder à toutes les impressions... elles
lui trop vives pour être durables..... Mais il pe
éloigné du mensonge et de la dissimulation
aussi ouvert que le sien n'est pas celui d'un ma
homme... La brusquerie même de ses manières
chose de piquant et d'aimable.... Avec quelle gr
quelle délicatesse, il a obligé mon père!... Mais
je? il attaque ma réputation!.... il la compr
moins.....! J'ai à me plaindre de lui; comment
que je ne puisse lui en vouloir?.... et même, l
descends dans mon cœur, je crains, hélas!... d'
un sentiment..... que je saurai renfermer, ou p
je saurai vaincre..... Il le faut.... je suis destiné
malheureuse!....

SCÈNE III.

BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR, en entrant, à part.

Elle est seule!...

LOUISA, l'apercevant, jette un cri.

Ah....!

BELCOUR, s'approchant.

Ne craignez rien..... Oh! que je suis heureux de vous revoir!... de vous trouver seule! de pouvoir vous témoigner tout ce que je sens pour vous!..... Je suis étranger dans ce pays; j'ignore l'art de la galanterie..... C'est une espèce de sauvage qui vous adresse ses vœux...

LOUISA.

Je ne peux vous entendre, monsieur Belcour; laissez-moi; sortez... votre impétuosité ne sert qu'à m'effrayer...

BELCOUR.

Non, non; vous m'inspirerez votre douceur; apprenez-moi comment je dois être pour vous plaire... je le serai... Voyez en moi un esclave soumis et fidèle....

(Il se jette à ses pieds.)

LOUISA.

Levez-vous, monsieur Belcour, levez-vous; je le veux.... (Il se relève.) Si quelqu'un venait!.... N'êtes-vous pas content? n'avez-vous pas déja assez nui à ma réputation....?

cents livres sterling que je viens de remettre à mon père...

CHARLES.

Bonne Charlotte...! Ensuite...

LOUISA.

Ensuite, elle m'a dit qu'elle avait vu M. Belcour, et que dans leur conversation il lui avait assuré positivement qu'il m'a fait présent d'un écrin de diamants...

CHARLES.

Et que vous les aviez reçus?

LOUISA.

Il s'en flattait; madame Fulmer paraissait mêlée dans cette négociation.

CHARLES.

Le pis que j'y trouve, c'est que vous y soyez compromise.... Quelle idée ce M. Belcour se fait-il de nous? Comment se permet-il d'assurer que vous recevez de lui des présents?

LOUISA.

Il est certain qu'il m'importe que ce mystère soit éclairci.

CHARLES.

C'est moi, c'est votre frère que ce soin regarde.... N'inquiétons point mon père de cette aventure.... Les Fulmer ne sont point ici; ils peuvent tarder longtemps à revenir; je vais m'adresser à M. Belcour lui-même; je le trouverai chez M. Stockwell; je saurai de lui la vérité de cette affaire.

LOUISA.

z sans doute aussi remercier l'aimable miss

CHARLES.

a sœur ; j'irai. Vous savez combien j'aime
ette ; j'ose m'en croire aimé ; pourquoi faut-il
uvaise fortune me défende de penser à des
auraient fait mon bonheur ?

LOUISA.

n. Je vous plains, mon frère, et je vous

CHARLES.

mes pauvres, Louisa, et nous devons avoir
le l'infortune. Elle nous commande la pru-
e vous engage à vous défier de Belcour. Il
des vues honorables ; il peut aussi n'être
me léger, sans principes ; c'est ce que je
onnaître dans la conversation que je me pro-
avec lui. En attendant, je vous le répète,
prudence ; défiez-vous ; je crains pour vous
ge.

LOUISA.

Belcour ne paraît pas capable de fausseté ;
lutôt qu'il pousse à l'excès la franchise....

CHARLES.

laissez pas trop prévenir en sa faveur.....
conseil de la part d'un frère à qui votre ré-
t aussi chère que la sienne, et qui sera tou-

jours prêt à braver tous les périls pour vous protéger
pour vous défendre.... Adieu, ma sœur.

(Il sort.)

LOUISA.

Revenez bientôt, mon cher frère.

SCÈNE II.

LOUISA seule.

Charles a raison.... Belcour est un jeune homm
prompt à céder à toutes les impressions... elles sont ch
lui trop vives pour être durables..... Mais il paraît bi
éloigné du mensonge et de la dissimulation : un
aussi ouvert que le sien n'est pas celui d'un malhonn
homme... La brusquerie même de ses manières a quelq
chose de piquant et d'aimable.... Avec quelle grace, av
quelle délicatesse, il a obligé mon père!... Mais, que d
je? il attaque ma réputation!.... il la compromet
moins.....! J'ai à me plaindre de lui; comment se fait
que je ne puisse lui en vouloir?.... et même, lorsque
descends dans mon cœur, je crains, hélas!... d'y trouv
un sentiment..... que je saurai renfermer, ou plutôt q
je saurai vaincre..... Il le faut.... je suis destinée à viv
malheureuse!....

SCÈNE III.

BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR, en entrant, à part.

Elle est seule!...

LOUISA, l'apercevant, jette un cri.

Ah....!

BELCOUR, s'approchant.

Ne craignez rien..... Oh! que je suis heureux de vous revoir!... de vous trouver seule! de pouvoir vous témoigner tout ce que je sens pour vous!..... Je suis étranger dans ce pays; j'ignore l'art de la galanterie..... C'est une espèce de sauvage qui vous adresse ses vœux...

LOUISA.

Je ne peux vous entendre, monsieur Belcour; laissez-moi; sortez... votre impétuosité ne sert qu'à m'effrayer...

BELCOUR.

Non, non; vous m'inspirerez votre douceur; apprenez-moi comment je dois être pour vous plaire... je le serai... Voyez en moi un esclave soumis et fidèle....

(Il se jette à ses pieds.)

LOUISA.

Levez-vous, monsieur Belcour, levez-vous; je le veux.... (Il se relève.) Si quelqu'un venait!.... N'êtes-vous pas content? n'avez-vous pas déja assez nui à ma réputation....?

BELCOUR.

Qui ! moi ? j'aurais eu ce malheur ?... J'aurais co
ce crime ?...

LOUISA.

Osez-vous le nier, quand vous avez dit vous-m
miss Charlotte que vous m'aviez donné des diama

BELCOUR.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à vous offrir une paru
vous embellirez, si vous daignez en faire usage ?....

LOUISA.

Quel est donc ce discours ? Je crois que vous
vaguez... !

BELCOUR.

Peut-être madame Fulmer ne vous a-t-elle pas
dit que l'écrin vous est destiné ?..... Tout ce qu
voudrez, ma fortune, mon existence et moi-mê
n'est rien que je ne sois prêt à vous consacrer pou
jours....

LOUISA.

Laissez-moi, monsieur; encore une fois, je ne d
entendre de pareils discours..... Que m'importe
fortune !

BELCOUR.

Je connais votre position; celui qui passe ic
votre frère ne l'est pas ; ce titre supposé en cache
autre ?... Votre cœur est-il engagé ?.... Ah ! laiss
me flatter que mon amour, ma persévérance....

LOUISA.

C'en est trop : quelle opinion avez-vous de moi

BELCOUR.

Au lieu de ce frère prétendu qui ne peut vous aimer la moitié autant que moi, souffrez que je devienne votre protecteur, votre ami, votre amant.

(Il lui prend la main, qu'elle retire aussitôt avec force.)

LOUISA.

N'approchez pas de moi, et ne me revoyez jamais. Adieu....

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner; Belcour l'arrête, se jette à ses pieds, ressaisit une de ses mains qu'elle veut encore retirer.)

BELCOUR.

Arrêtez! arrêtez! adorable miss! vous me mettriez au désespoir; c'est à vos genoux que je vous jure que je ne vous quitterai pas sans avoir obtenu....

LOUISA.

Que faire?..... que devenir?..... (Elle aperçoit son frère.) O Charles! j'ai recours à vous.... Venez me secourir....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES DUDLEY.

CHARLES.

Que vois-je?..... Levez-vous, misérable que vous êtes, et défendez-vous.

BELCOUR, se levant.

Misérable!

(Louisa s'échappe et rentre.)

CHARLES.

Celui qui insulte cette jeune personne est un misé
ble; défendez-vous, vous dis-je.

(Il ne tire l'épée qu'à demi.)

BELCOUR.

Je suis prêt à vous faire raison.

CHARLES.

Je ne me trompe pas; votre nom, je crois, est B
cour?

BELCOUR.

C'est moi-même.

CHARLES.

Étrange, inexplicable conduite que la vôtre! vous v
montrez à la fois généreux et vil! je vois en vous le bi
faiteur et le persécuteur de ma famille: c'est Cha
Dudley qui vous parle, le frère, le protecteur de ce
jeune personne que vous avez effrayée, insultée....

BELCOUR.

Le frère!.... Ah! donnez-vous votre véritable titre!

CHARLES.

Qu'est ce que cela signifie?.... Vous avez employé
mensonge pour noircir la réputation de ma chère Louis
Vous vous êtes vanté de lui avoir donné des diamar
quel était votre but? Comment vous justifierez-vous?.

BELCOUR.

Vos questions viennent trop tard; le nom de Belc
et la qualification de misérable ne se sont jamais trou
ensemble.... Si vous m'aviez interrogé avant de prom

er cette parole inconsidérée, j'aurais peut-être consenti vous répondre; mais à présent je n'ai point d'explication à vous donner ni à vous demander... Défendez-vous ous-même.

(Tous deux mettent l'épée à la main et se battent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISA, qui entre la première, ensuite O'FLAHERTY.

LOUISA.

Arrêtez...! arrêtez...! au nom du ciel...! Charles...! Monsieur Belcour...! A l'aide! Monsieur! accourez vite..! empêchez-les de s'égorger...!

O'FLAHERTY, se mettant au milieu d'eux et les séparant.

Par saint Patrice...! y pensez-vous? Prenez donc garde à cette pauvre enfant et au mal que vous lui faites... Elle va s'évanouir!

CHARLES, la prenant dans ses bras.

Chère Louisa, remettez-vous... Revenez à vous... c'est votre cause que je défends...

BELCOUR, à part.

Je crois que je le tuerais à présent pour les caresses qu'il lui fait... Je meurs de jalousie...

O'FLAHERTY, à Belcour.

Ah! monsieur, votre très-obéissant... C'est vous que

j'ai eu l'honneur de rencontrer ici tantôt, courant c
un Calmouk; et, maintenant, je vous trouve l'ép
main contre ce jeune homme, qui ne me paraît p
sensé que vous.

BELCOUR

Monsieur Dudley, quand vous aurez fait revenir
prétendue sœur à elle-même, vous savez où l'on p
trouver : je vous attends... Songez-y.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

O'FLAHERTY, LOUISA, CHARLES

O'FLAHERTY.

Eh bien! il ne peut pas éviter à son adversaire l
de l'aller chercher? il lui donne un rendez-vous,
ils pourraient sortir ensemble... Mais il vous a
Dudley, jeune homme : seriez-vous le fils de m
ami le capitaine? Je venais pour le voir.

CHARLES.

Le capitaine est mon père, et voici ma sœur. Aid
je vous prie, à la conduire dans sa chambre; en l'
de mon père, je me ferai un honneur de recevoir so
ami.

O'FLAHERTY.

Allons, soit. Venez, ma belle petite. Je vous v
affaire d'honneur sur les bras, si je ne me trom

cherchez pas ailleurs un second; Denis O'Flaherty est à votre service; mais ne tirez jamais l'épée devant une femme, mon jeune ami; cela ne se fait pas : souvenez-vous de cela toute votre vie : on ne doit jamais tirer l'épée devant une femme, jamais. Allons, allons.

(Ils rentrent tous les trois.)

SCÈNE VII.

La scène est chez M. Stockwell.

STOCKWELL seul.

Oui, j'ai du plaisir à penser que l'épreuve que j'ai déjà faite de Belcour a tourné à son avantage..... il me devient à chaque instant plus cher... Sa générosité envers le vieux capitaine Dudley, la délicatesse qu'il a mise à l'obliger, la manière toute naturelle et toute modeste dont il m'a raconté sa bonne action, un fonds de probité et d'honneur auquel se joint un peu d'étourderie et d'impétuosité... le tout ensemble compose un heureux et estimable caractère..... J'aurais voulu qu'il pût venir à mis Charlotte Rusport... mais il s'est laissé prendre ailleurs... un peu promptement, j'en conviens...; mais la jeune personne paraît-elle aussi honnête, aussi vertueuse qu'elle est belle... Il faut savoir qui elle est et si elle ne lui convient pas!... Mais, non; je ne suis pas obligé de déployer avec lui le pouvoir d'un

père... Je n'aurai qu'à me féliciter d'un tel fils; et bientôt, abjurant une pénible contrainte, je pourrai le reconnaître, l'embrasser et lui déclarer à lui-même..... Mais le voici... dans quel état? Que lui est-il arrivé?... O mes flatteuses espérances!... seriez-vous renversées...?

SCÈNE VIII.

STOCKWELL, BELCOUR.

BELCOUR, entre vivement, et se jette sur un sopha, en se parlant à lui-même.

Maudit emportement!..... Que je m'en veux à moi-même...! Pourquoi suis-je né sous la zone torride?..... Pourquoi en ai-je tous les feux dans mon bouillant caractère...?

STOCKWELL.

Qu'est-ce, monsieur Belcour?... Remettez-vous... vous paraissez dans un trouble?...

BELCOUR.

Oui, je suis troublé!... je l'étais encore plus, il n'y a qu'un moment... j'étais hors de moi!... Que suis-je venu faire dans cette triste et froide contrée, habitée par la duplicité, par la ruse artificieuse...?

STOCKWELL.

Vous aurez rencontré quelque fripon sur votre chemin; cela se trouve partout, il ne faut pas en conclure d'une manière générale contre les habitants du pays où vous êtes...

BELCOUR.

Ce n'est pas cela... c'est à moi que j'en veux le plus... je me suis laissé aller à un mouvement de colère, de folie furieuse..... et, rendu à la raison, je voudrais!..... (à part.) Misérable!..... il m'a dit: misérable!..... cela ne peut pas se pardonner. (à M. Stockwell.) De grace, monsieur Stockwell, ne faites pas attention à moi.

STOCKWELL.

Il lui est arrivé quelque chose d'extraordinaire!

BELCOUR, toujours se parlant à lui-même.

Ce mal-avisé d'Irlandais avait bien affaire de venir nous séparer!... Le hasard, le premier mouvement nous servait d'excuse... Mais de sang-froid!... vouloir arracher la vie à un homme!.... pour un mot!.... (à M. Stockwell.) Monsieur Stockwell, pardon; je vous tiens bien mal compagnie.

STOCKWELL.

Ne me faites point d'excuses; ne suis-je pas votre ami? Écoutez, monsieur Belcour; je ne veux pas entrer dans vos confidences malgré vous; mais il y a des occasions où manquer de curiosité, ce serait manquer d'amitié.

BELCOUR.

Je ne puis douter de la vôtre; je vais encore la mettre à l'épreuve..... J'ai besoin de m'épancher..... j'ai besoin d'un conseil... Mais, que dis-je?... il n'est plus temps... je n'ai plus de conseil à prendre.

STOCKWELL.

Vous me mettez au suppliee.

BELCOUR.

J'ai une affaire d'honneur... il faut que je me ba
l faut que je tue ou que je sois tué!...

STOCKWELL, tombant dans un fauteuil.

O dieu!... que dites-vous?

BELCOUR.

La vérité.

STOCKWELL.

Vous battre?... pour quelque bagatelle! le jour n
ù je vous possède pour la première fois!.... Vou
ous battrez pas.

BELCOUR.

O mon ami!.... vous ne me conseillerez rien qu
ontraire à l'honneur.... J'ai été insulté par le j
Dudley.... Que voulez-vous que je fasse?... Je ne
ouffrir une insulte de qui que ce soit.

STOCKWELL.

D'où est venue cette querelle?....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur....

STOCKWELL.

Pourquoi nous interrompre?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un officier irlandais qui n'entend pas ce qu'on lui dit, et qui soutient qu'on ne peut lui refuser la porte. Il faut, dit-il, qu'il parle sur-le-champ à M. Belcour pour un affaire de la plus haute importance.

BELCOUR.

Faites-le entrer. C'est cet officier irlandais qui nous a séparés, et qui m'apporte sûrement le cartel de Dudley.

STOCKWELL.

Qu'il vienne donc.

(Le domestique sort.)

(à part.) Quel malheur me menace! et comment le préveni.

SCÈNE X.

STOCKWELL, BELCOUR, O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY, à Belcour.

Dieu vous conserve, mon cher bon ami... (à Stockwell.) Et vous aussi, monsieur!... J'ai une petite bagatelle à vous dire en particulier, jeune homme.

BELCOUR.

Vous pouvez parler haut: monsieur est mon intime ami.

O'FLAHERTY.

En ce cas-là, voici ce que c'est, une chose très-sim-

le : l'enseigne Dudley desirerait mesurer son ép
i vôtre, mon jeune ami. Il vous attendra, à dix
récises du soir, à Green-Park, dans l'endroit
ident ordinairement ces sortes d'affaires. Vous
aissez, peut-être?

STOCKWELL.

Je le connais.

BELCOUR.

J'aurai soin de m'y rendre.

STOCKWELL.

Nous irons tous deux; je conduirai moi-même
our sur le pré.

O'FLAHERTY.

Vous, mon brave homme?

STOCKWELL.

Je lui servirai de témoin.

O'FLAHERTY.

Et moi, je serai le témoin de Dudley; et
ouliez, monsieur, me faire l'honneur?...

STOCKWELL.

Ne m'en défiez pas; je serais assez fou po
eut-être; ne me faites pas souvenir de ma jeun

O'FLAHERTY.

Ce sera comme il vous plaira; je serai à vos
lais il ne faut pas que j'oublie une partie ess
e ma commission : Belcour, voici la somme qu
vez prêtée au vieux Dudley; deux billets de
e cent livres sterling chacun; voyez, c'est bie

vous aurez la bonté de dire que je vous les ai remis; je ne vous demande pas d'autre quittance.

BELCOUR.

Je n'en veux point; reportez-les.

O'FLAHERTY.

Pardonnez-moi; il faut que vous les gardiez, s'il vous plaît, parce qu'à présent que le père est quitte envers vous, le fils peut vous tuer régulièrement; et ce sera pour vous une leçon qui vous apprendra à ne pas insulter une autre fois la sœur d'un homme d'honneur.

BELCOUR.

La sœur, dites-vous?

O'FLAHERTY.

Oui, la sœur, la propre sœur. Je ne parle pas très-bien, je le sais; mais pourtant je me fais comprendre; miss Louisa Dudley, c'est son nom; une fort aimable et fort honnête personne. C'est très-mal à vous, Belcour, de vouloir faire le galant hors de propos.... Diantre! il faut savoir à qui l'on s'adresse. Ah! çà, vous m'avez bien entendu tous les deux; je vous souhaite toute sorte de bonheur.... A ce soir, mes bons amis; ce sera une charmante partie, sur mon honneur. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

Ainsi, c'est avec le jeune Dudley que vous avez eu querelle?... avec le fils de ce digne homme que vous avez obligé...?

BELCOUR.

Avec lui-même.

STOCKWELL.

A l'occasion de sa sœur?

BELCOUR.

Elle passe pour sa sœur, et cet officier le croit comme les autres; mais elle n'est pas sa sœur, elle est sa maîtresse.

STOCKWELL.

Sa maîtresse?... cette jeune personne si aimable, si modeste, que j'ai vue ce matin?...

BELCOUR.

Elle-même; elle se donne pour la fille du capitaine Dudley.

STOCKWELL.

Et ce vieux capitaine se prêterait à ce mensonge?... Vous m'en avez parlé comme d'un homme d'honneur.

BELCOUR.

C'est l'opinion que je m'en étais faite; j'avais aussi l'idée la plus avantageuse de la jeune personne; et si

l'on ne m'eût donné des renseignements positifs... Miss Charlotte Rusport m'a paru la connaître; mais elle a refusé de s'expliquer avec moi sur ce qu'elle en savait.

STOCKWELL.

A propos, vous ne m'avez pas dit comment vous avez été accueilli vous-même par miss Rusport?

BELCOUR.

Avec grace, avec bonté; c'est une charmante personne.

STOCKWELL.

Depuis que vous êtes allé chez elle, j'ai appris indirectement qu'elle est fort prévenue en faveur de Charles Dudley; c'est pour lui, sans doute, qu'elle m'a emprunté les trois cents guinées; elle lui aura remis cette somme, qui sert précisément à vous rembourser celle que vous aviez donnée au capitaine.

BELCOUR.

Cela est assez probable; mais, en ce cas, Dudley la trompe, en lui faisant accroire qu'il l'aime, tandis qu'il est l'amant secret de Louisa.

STOCKWELL.

Quand je rassemble toutes les circonstances, je commence à croire qu'on vous en a imposé sur le compte de cette jeune personne.

BELCOUR.

Que voulez-vous? je n'aurais jamais formé un doute sur sa vertu, si je n'en avais cru que mes yeux et mon cœur; mais ce qui m'a été dit par des personnes qui doivent la bien connaître....

STOCKWELL.

Quelles sont ces personnes?

BELCOUR.

Les maîtres de la maison où elle demeure avec ses prétendus parents; M. et madame Fulmer auraient-ils voulu me tromper?

STOCKWELL.

Comment les nommez-vous?... Fulmer?

BELCOUR.

Oui, Fulmer, eux-mêmes.

STOCKWELL.

Ce nom m'est connu; ce sont des fripons, ou je suis bien trompé.... Aujourd'hui même Stukely m'a conté une histoire... Ce sont des fripons, vous dis-je... (Il appelle.) Monsieur Stukely!... monsieur Stukely....! Il ne vient pas.... Allons le trouver.

BELCOUR.

O ciel!... est-il possible que j'aie été abusé à ce point?

STOCWELL.

Voilà ce que j'avais prévu; voilà ce que je vous avais annoncé, quand vous m'avez quitté pour courir aux piéges tendus à votre inexpérience... Mais ce n'est pas le moment de vous faire des reproches... Laissez-moi... je vais réfléchir à ce qu'il convient de faire.

BELCOUR.

O mon bon, mon digne ami! que de peines je vous cause!.... Je me remets dans vos mains.... Disposez de moi... mais vous savez ce que prescrit l'honneur...

STOCKWELL.

Je vais chercher Stukely, et puis vous rejoindre.

(Belcour sort.)

SCÈNE XII.

STOCKWELL seul.

Eh bien!... j'étais heureux.... ou je croyais l'être.... omme tout est changé!.... J'allais le reconnaître pour ion fils.... lui ouvrir mes bras.... Ce n'est plus le mo- ient.... Peut-être au retour.... Au retour! Y en aura- il un pour lui? O ciel! inspire-moi!.... montre-moi : moyen de sortir de la plus cruelle situation où puisse : trouver un père...!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est à Green-Park. Le théâtre représente un endroit solitaire dans un bois. L'action se passe sous de grands arbres.

SCÈNE I.

STOCKWELL, BELCOUR.

(Tous deux ont leurs épées.)

STOCKWELL.

C'est ici le lieu du rendez-vous.

BELCOUR.

Est-il possible que vous veniez ici pour moi? q vous vous exposiez?... De grace, laissez-moi vider s cette triste querelle.

STOCKWELL.

Et Stukely n'est pas encore venu!.... Je me flatt qu'il pourrait être ici avant nous.

BELCOUR.

On ne peut songer à accorder cette affaire; j'ai traité de misérable; une pareille injure ne peut pas, doit pas se supporter.

STOCKWELL.

C'est un mot dont le jeune Dudley devrait vous faire les excuses.

BELCOUR.

Il me les fera, je vous en réponds; et je l'y forcerai.

STOCKWELL.

Et s'il s'y refuse, que va-t-il arriver? Pour réparer le mal que vous avez pu faire à la réputation de la sœur, vous vous proposez le meurtre du frère...?

BELCOUR.

Le meurtre?

STOCKWELL.

C'est le nom que la religion donne à l'action que vous voulez commettre. Le faux et brutal honneur de nos temps modernes l'appelle autrement... Dans les temps et chez le peuples anciens, il y a eu aussi des braves qui n'ont pas connu cette manie furieuse... Mais Stukely ne vient point... et voici votre adversaire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES DUDLEY, O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Messieurs, je suis votre très-humble. Vous n'avez point de reproches à nous faire; le rendez-vous était pour dix heures (Il tire sa montre.), et il s'en faut de deux minutes et demie; voyez vous-mêmes; je vais très-bien, comptez là-dessus; ainsi nous ne sommes point en retard.

STOCKWELL.

Nous ne vous en accusons pas; nous ne faisons nous-mêmes que d'arriver.

O'FLAHERTY.

Ah! fort bien. C'est que je sais un peu ce que c'est que ces affaires-là; et j'aime que tout s'y passe dans la grande règle... Nous voilà donc tous réunis fort heureusement. Messieurs, vous savez bien pourquoi vous venez; je vois que vous avez vos épées; ainsi nous commencerons quand il vous plaira.

(Les deux jeunes gens mettent la main sur la garde de leurs épées.)

STOCKWELL.

Nous n'avons envie ni de reculer ni de différer; seulement je voudrais demander à ce jeune homme (en montrant Charles Dudley) s'il n'attend pas quelques explications de la part de M. Belcour.

CHARLES.

De M. Belcour....? Non, ses actions s'expliquent assez d'elles-mêmes; c'est à vous, monsieur, que je désirerais faire une question.

STOCKWELL.

Parlez. Je suis prêt à vous répondre.

CHARLES.

Comment se fait-il, monsieur Stockwell, qu'un homme de votre âge et de votre caractère soit ici dans ce moment? Qu'y vient-il faire?

STOCKWELL.

J'y viens pour défendre la réputation de miss Louisa

Dudley, injustement compromise; pour réparer l'offense faite à une jeune personne aussi honnête qu'elle est aimable.

O'FLAHERTY.

Par saint Patrice, ce brave homme sait bien qu'il est venu ici pour se battre; mais il ne sait plus de quel côté il est; il change de parti sans s'en apercevoir.

STOCKWELL.

Vous êtes sur le point de tirer l'épée pour repousser une indigne calomnie dirigée contre votre sœur; vous faites bien, si vous battre est en effet le seul moyen de détruire ce mensonge; mais songez que si vous demeurez vainqueur, vous perdez les preuves les plus évidentes qui puissent dissiper tous les nuages dont on a voulu obscurcir la bonne renommée de miss Dudley; en effet, ces preuves périraient avec nous, qui savons mieux que personne ce qui s'est passé.

CHARLES.

Qui vous empêche de le dire?

STOCKWELL.

M. Belcour pourrait en effet vous donner cette explication; mais il a reçu de vous un nom qu'il ne mérite pas; et cette injure lui ferme la bouche à votre égard. Je n'ai pas le même motif de me taire; et si votre ressentiment vous permet de m'écouter...

O'FLAHERTY.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? Ce ne sont là que des paroles; nous ne sommes pas venus ici pour faire la conversation.

BELCOUR.

Vous avez raison, monsieur le major; et à moins que M. Dudley ne commence par reconnaître son tort envers moi...

STOCKWELL.

Vous vous êtes mépris à l'égard de la sœur; il s'est mépris à votre égard; votre erreur a produit la sienne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, STUKELY, arrivant avec empressement.

STUKELY.

Monsieur Stockwell....

STOCKWELL.

Ah! c'est vous, Stukely!

STUKELY.

Je viens vous trouver ici, suivant vos instructions. Je n'ai pas perdu un instant pour aller à la recherche que vous m'aviez prescrite; un de nos fripons est découvert et arrêté.

STOCKWELL.

Lequel?

STUKELY.

Le mari, Fulmer.

CHARLES.

Fulmer?

STOCKWELL.

Écoutez, monsieur Dudley; ce récit doit vous intéresser. Stukely, vous pouvez parler devant ces messieurs. Dites-leur ce que vous avez appris.

STUKELY.

Vous savez que, me trouvant chez le juge de paix pour une de nos affaires, j'avais entendu quelques personnes venir porter plainte contre des gens qui tenaient une petite boutique de librairie, et qui louaient des appartements garnis. On les accusait d'avoir disparu tout d'un coup, laissant à leurs créanciers un mince mobilier sans valeur, et quelques centaines de mauvais volumes....

CHARLES.

Ces gens sont précisément ceux chez qui nous sommes logés.

STUKELY.

Oui, monsieur. D'après l'ordre que j'ai reçu tantôt de monsieur Stockwell, je suis retourné chez le juge de paix, et là, j'ai trouvé Fulmer lui-même entre les mains des constables. Sa femme a échappé jusqu'à présent aux recherches; mais on espère la découvrir.

STOCKWELL.

C'est elle qui est la plus coupable.

STUKELY.

Le mari se défend assez mal; il m'a remis pour vous cette lettre, par laquelle je pense qu'il vous demande grace.

STOCKWELL, après avoir ouvert la lettre.

Monsieur Dudley, voulez-vous la lire?

CHARLES.

Je suis très-curieux de voir ce qu'elle contient :

(Il lit.)

« Mon cher monsieur Stockwell, vous êtes un homme « respectable, et un membre du parlement. Nous avons « besoin de votre protection dans notre infortune, et j'es- « père vous intéresser en vous disant la pure vérité. Il « faut convenir que la pauvre madame Fulmer a eu tort « de faire accroire à M. Belcour que miss Louisa était la « maîtresse et non pas la sœur de l'enseigne Dudley; elle « ne prévoyait pas les suites que pourrait avoir cette es- « piéglerie de son invention... » Voilà ce que j'ignorais... Quoi! cette femme a eu l'audace...!

STOCKWELL.

Monsieur Belcour a été indignement trompé; étranger à nos mœurs, nouvellement arrivé à Londres, il n'a pu soupçonner un aussi infâme mensonge... Mais veuillez achever.

CHARLES, continuant à lire.

« Ma femme est allée montrer l'écrin à un bijoutier, « par pure curiosité, pour en savoir la valeur; ce mar- « chand s'est imaginé qu'elle voulait vendre ces diamants; « il s'est dépêché de retenir l'écrin, de la renvoyer et de « nous dénoncer tous deux. Vous voyez, mon très-hono- « rable monsieur Stockwell, que je suis arrêté par suite « d'un mal-entendu qui cessera quand vous le voudrez. Je

me recommande à vos bontés, et suis, en attendant, avec le plus profond respect,

« Votre très-humble, etc.,

« WILLIAMS FULMER.

n post-scriptum : « Il ne manque rien à l'écrin qui vous sera remis. »

STUKELY.

Cela est vrai, voici l'écrin, il est complet; ce n'est pas i faute de ces fripons.

(Il donne l'écrin à M. Stockwell.)

CHARLES.

Monsieur Belcour, nous nous sommes trompés tous eux. Échangeons l'oubli de nos erreurs. Je suis convaincu e vous êtes un homme d'honneur, et je vous demande don pour l'expression qui m'est échappée.

BELCOUR.

'est assez, monsieur; je me suis trompé le premier; miss Louisa, si votre aimable et vertueuse sœur était 'aurais été le premier à lui faire les excuses que je lui

CHARLES.

nnez-moi la main, monsieur Belcour; je ne me sou- dlus de votre tort envers ma sœur; il a été l'effet de ions étrangères; mais je n'oublierai jamais le ser- e vous avez voulu rendre à mon père; c'est votre ul qui vous l'a conseillé.

STOCKWELL.

Major O'Flaherty, trouvez-vous actuellement que ces jeunes gens doivent se battre?

O'FLAHERTY.

Non, en vérité; je pense que cela n'est plus nécessaire, et je me connais un peu à ces sortes de choses. Une querelle bien accommodée vaut mieux qu'une victoire qui coûte la vie à un brave homme. Touchez là, Belcour, touchez là. Sur ma parole, vous êtes une franche dupe; mais cela vient de votre candeur; vous êtes trop honnête, trop confiant pour le pays où vous êtes venu vivre.

BELCOUR.

Ma confiance ne m'exposerait à aucun danger, major, s'il n'y avait que des hommes aussi estimables, aussi loyaux que vous l'êtes.

STOCKWELL.

Allons-nous-en tous chez moi, où j'espère que nous trouverons d'autres personnes... Stukely, vous êtes allé inviter le capitaine Dudley et sa fille à me faire l'honneur de venir?

STUKELY.

Oui, monsieur, et le capitaine aurait accepté peut-être l'invitation; mais sa fille l'a conjuré de ne point la conduire dans une maison où elle craignait de rencontrer quelqu'un qu'elle ne doit plus voir, qu'elle ne veut plus voir, a-t-elle dit.

BELCOUR.

Elle a dit cela...? Oh! que je suis malheureux....! Elle a

raison... je me suis rendu indigne d'elle... Voilà ce que je ne me pardonnerai jamais.

STOCKWELL, à Stukely.

Retournez-y sur-le-champ, mon ami; portez au père et à la fille la nouvelle de l'heureuse issue de cette affaire; dites-leur que Charles Dudley est désormais le meilleur ami de Belcour... Conjurez-les de ma part...

BELCOUR.

Oh! si j'osais, j'irais moi-même...

STOCKWELL.

Non, non; il n'est pas temps encore que vous vous présentiez devant miss Louisa; laissez-moi d'abord lui parler, parler à son père.

BELCOUR.

Ah! comment pourrez-vous obtenir ma grace...? Je les ai trop cruellement offensés.

STUKELY, à Stockwell.

Je vais exécuter vos ordres.

(Il sort.)

CHARLES.

Et moi, je cours faire part de cet heureux évènement à miss Charlotte.

STOCKWELL.

Fort bien. Puisque vous allez la voir, reportez-lui son écrin de diamants; le voici. Vous ne le donnerez pas en route?

(Il lui remet l'écrin.)

CHARLES.

Soyez tranquille.

(Il sort)

BELCOUR, à Stockwell.

Ah! mon ami, croyez-vous que je ne sente pas assez faute que j'ai faite?

STOCKWELL.

Pardonnez-moi; mais il est bon que vous vous en veniez... Vous, major, faites-nous aussi l'honneur d'être nôtres.

O'FLAHERTY.

Très-volontiers. Vous êtes un homme de tête, monsi Stockwell; et, après la bravoure, il n'y a rien de si b que la raison et le jugement.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE IV.

La scène est chez M. Stockwell.

STUKELY, le capitaine DUDLEY, LOUI

STUKELY.

M. Stockwell sera bien satisfait de vous trouver i ne peut tarder à venir; mais après avoir apaisé la quer des deux jeunes gens, il était obligé de se rendre che de nos plus fameux négociants pour un arbitrage; tou moments, chaque jour, sont comptés; sans cela il s allé chez vous. Il a espéré que vous daigneriez lui fai grace de l'attendre un peu.

LE CAPITAINE.

On ne peut refuser une invitation faite si obligeamment. Quand nous ne connaîtrions pas M. Stockwell par son excellente réputation, nous pourrions juger de tout ce qu'il vaut par les personnes qui lui sont attachées.

STUKELY.

Je le lui suis beaucoup, et presque depuis mon enfance. Il est impossible de trouver un plus digne homme. Il desire vivement de faire connaissance avec vous, capitaine.

LE CAPITAINE.

Vous voyez que je fais avec plaisir les premiers pas pour cela.

STUKELY.

Il en sera touché; il vous en saura un gré infini. Mais j'ai quelques détails à surveiller dans la maison, quelques ordres à donner; permettez-moi de vous quitter. Adieu, capitaine. Miss Louisa, je vous présente mon très-humble respect.

LE CAPITAINE.

Bonsoir, monsieur Stukely.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, LOUISA.

LE CAPITAINE.

Eh bien! ma chère enfant, tu es remise de tes frayeurs;

te voilà sans inquiétude pour ton frère; la sagesse de M. Stockwell a terminé cette malheureuse affaire, et j'ai pensé que nous devions lui en témoigner notre reconnaissance.

LOUISA.

J'ai dû vous obéir, et me laisser conduire par vous dans cette maison; mais je ne puis vous dissimuler la peine que j'éprouve de m'y trouver.

LE CAPITAINE.

M. Stockwell ne peut nous avoir invités à venir chez lui que pour achever de nous rendre la satisfaction qui nous est due.

LOUISA.

Ce n'est pas lui que je redoute de voir; vous savez quelle est la personne que je crains de rencontrer. Eh! n'ai-je pas raison?... M. Belcour a-t-il eu assez de torts envers nous tous? Ce n'est pas que je le haïsse.

LE CAPITAINE.

Je conçois ton ressentiment; je dirai plus, je le partage; mais je ne puis oublier aussi que M. Belcour a montré envers moi beaucoup de générosité et de délicatesse... Il ne peut être un méchant homme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Ah! bons blancs, vous pas savoir, pas capables dire à moi où être jeune maître à moi?... moi bien chagrin, moi mourir, si malheur arriver à li!...

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu, mon enfant?... De qui parles-tu?... Qui es-tu.

JOHN.

Nom à moi, li être John; moi appartenir à jeune maître, M. Belcour.

LE CAPITAINE.

Tu es à M. Belcour?

JOHN.

Oui, monsieur blanc, moi chercher partout, moi pas pouvoir rester en place sans trouver li...

LE CAPITAINE.

Tu en es inquiet?

JOHN.

Oh! oui, inquiet beaucoup; moi dire à vous. Tantôt, moi entendre M. Stukely parler jeune maître, dire li battre avec un autre jeune blanc... Là.... (Il fait le signe de se battre à l'épée.) ou bien là... Pouf (Il fait le signe de tirer un pistolet.) Moi crier... moi pleurer... moi prendre armes, batons, épées, pistolets; moi vouloir aller tuer

l'ennemi de maître à moi. M. Stukely, quand li voir moi en colère, ôter armes à moi, et enfermer moi dans la chambre... Crac, crac. (Il fait signe de fermer une serrure.) Moi plus pouvoir sortir... Mais, patience... Moi défaire serrure tout doucement... Oter les vis l'une après l'autre... et puis ouvrir la porte... et puis venir ici... et puis moi demander vous... moi prier vous. (Il se met à genoux.) Vous dire moi où être jeune maître à moi?... Oh! mon dieu! où donc?..... pauvre John!..... vous gagner pitié de moi!

LE CAPITAINE.

Lève-toi, mon ami. Oui, réellement, je suis touché de ton bon cœur, de ton attachement pour ton maître. Ne crains rien, il n'est plus en danger; tu le reverras bientôt.

JOHN, sautant de joie.

Vrai!... Vous pas tromper moi?... Moi plus chagrin!... moi plus mourir!...

LE CAPITAINE.

Il faut que M. Belcour soit un bon maître, puisque tu l'aimes tant.

JOHN.

Li?.... Oh! oui. Li bien bon. Li sauver la vie à moi... moi petit enfant..... abandonné, point connaître père ni mère à moi..... A peine né, laissé par terre au bord d'un ruisseau..... Jeune maître li avoir alors quatre ou cinq ans.... venir à passer.... Li, mirer moi.... entendre moi plaindre..... faire prendre moi et porter à la mai-

son..... et puis, et puis toujours aimer moi..... toujours traiter comme frère.... dire souvent li être aussi enfant du malheur... pas connaître plus que moi père ni mère...

(Il s'attendrit et pleure.)

LE CAPITAINE.

Que dis-tu donc?... M. Belcour ne connaît son père ni sa mère?

JOHN.

Mon dieu!... non... li avoir été recueilli par vieux maître M. Belcour... mais point fils à li... point fils à personne qu'il ait jamais vu... point savoir au monde de qui li être fils...

LE CAPITAINE.

Sa destinée est bien extraordinaire!

JOHN.

Aussi, li ami des malheureux. Combien de fois li demander pardon pour pauvres nègres prêts à être battus!... li faire tout le bien, li empêcher tout le mal, autant que lui capable.... li souffrir quand li voir pauvres gens pleurer, malheureux se plaindre, mauvais traitements pas justes, comme si li devoir en répondre.

LE CAPITAINE.

Voilà un bien noble caractère!

LOUISA.

Son récit m'attendrit et me touche. Quel dommage que M. Belcour gâte un si bon naturel par des vices qu'on ne peut pardonner!

JOHN.

Oh! mon dame! point dire mal de jeune maître à moi! Vous pas connaître li... Oh! li pas capable de vice!... li tout bon! toujours bon!... toujours...

LE CAPITAINE.

Oh! voici M. Stockwell, je crois.

JOHN.

Li donner nouvelles de maître à moi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, STOCKWELL.

STOCKWELL.

Capitaine, je suis charmé de vous voir chez moi; et vous, miss Louisa, vous me faites un extrême honneur... (apercevant John.) Que fais-tu là, mon garçon?

LE CAPITAINE.

Ce pauvre malheureux était fort en peine, il n'y a qu'un moment, de son maître, de M. Belcour; nous l'avons rassuré...

STOCKWELL.

Vous avez raison; il n'y a plus de danger pour lui ni pour votre fils, mon cher capitaine.

JOHN.

Plus danger?... Vrai?... bien vrai?...

STOCKWELL.

Belcour serait déja revenu, s'il n'avait été obligé d'al-

ler chez le juge de paix faire sa déposition de toute cette affaire, de la manière indigne dont il a été trompé; mais il ne peut tarder... J'espère bientôt le revoir...

JOHN.

Oh! bon!... Moi descendre, moi courir à la porte là-bas.... moi le voir le premier.... moi l'embrasser.... Oh! mon bon dieu!... merci à vous.... et à vous aussi, mon cher monsieur Stockwell.

STOCWELL.

Tu aimes bien ton maître!...

JOHN, levant les yeux au ciel, et mettant la main sur son cœur.

Ah!... (Il baise la basque de l'habit de M. Stockwell.)

STOCKWELL.

Je t'aime aussi pour cela. Va, mon pauvre garçon; laisse-nous.

(John sort.)

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, LOUISA, STOCKWELL.

STOCKWELL.

Miss Louisa, je vous annonce un homme bien repentant. Avant d'oser se présenter devant vous, il m'a chargé de vous offrir ses excuses.

LOUISA.

Je lui pardonne, monsieur, pourvu qu'il cesse à l'avenir ses persécutions à mon égard; ce que je lui de-

mande à présent, c'est de l'indifférence, et c'est au tout ce qu'il peut attendre de moi...

STOCKWELL.

Je doute que mon jeune ami puisse et veuille jam consentir à n'être à votre ard qu'indifférent; l'intér que je lui porte, et qui est lus grand que vous ne po vez l'imaginer, me ferait souhaiter que vous ne le traita siez pas avec tant de rigueur.

LOUISA.

Vous êtes son ami, eur Stockwell; je conse que vous soyez juge e ui et moi; vous êtes tr juste pour ne pas approu le parti que je prends; est irrévocable.

LE CAPITAINE.

Je pense que Louisa a raison; et j'aime en elle cet juste fierté. Permettez-moi, monsieur Stockwell, de vo laisser avec ma fille. J'ai commencé par me rendre votre invitation; mais, après le danger que mon fils couru, vous devez sentir combien je desire de l'embra ser; je le ramenerai avec moi; nous retrouverons sa doute M. Belcour, et jouirons du plaisir de l revoir bons amis.

STOCKWELL.

Et j'espère, capitaine, que vous me ferez aussi l'hon neur de me compter parmi les vôtres.

LE CAPITAINE.

Touchez là, monsieur Stockwell; le capitaine Dudl est tout à vous... du fond du cœur. Adieu ma fille.

SCÈNE IX.

STOCKWELL, LOUISA.

STOCKWELL.

s Louisa, je desirais vivement d'avoir avec vous
ıtretien... Il est pour moi d'une grande impor-
. Mon bonheur va dépendre de vous...

LOUISA.

: voulez-vous dire?

STOCKWELL.

ıe suis pas étonné que Belcour vous aime..... Et,
ıour moi un motif de l'estimer davantage..... Je
léja vous connaître assez, miss, pour avoir de
prudence un haute opinion; et je veux vous en
· la preuve par une grande marque de confiance.

LOUISA.

t cela est beaucoup trop obligeant, monsieur;
ıdence consistera toujours à recevoir vos avis avec
: et reconnaissance.

STOCKWELL.

rains pourtant que vous ne soyez pas en ce mo-
rès-disposée à les suivre.

LOUISA.

ous dites que vous avez de moi une bonne opi-

STOCKWELL.

Si bonne, que je vais vous dire le plus intéressant de tous mes secrets... il n'est connu de personne...

LOUISA.

C'est m'honorer beaucoup que de me choisir pour cette confidence...

STOCKWELL.

Vous allez voir bientôt quel est mon motif, et vous jugerez que c'est moi qui veux et qui dois vous avoir obligation...

LOUISA.

Comment cela?...

STOCKWELL.

J'ai un fils, miss Louisa; un fils qui ne sait pas que je suis son père, que moi-même j'ai vu aujourd'hui pour la première fois de ma vie....

LOUISA.

Est-il possible?... Serait-ce?...

STOCKWELL.

Oui, c'est Belcour, qui a eu le malheur de vous déplaire; je ne songe pas à le justifier; je le reconnais coupable; mais il vous aime; mais il est jeune et son cœur est bon; et croyez qu'il faut que je sois bien persuadé que vous seriez heureuse avec lui, puisque j'ose vous l'offrir pour époux.

LOUISA.

A moi!... y pensez-vous, monsieur Stockwell...?

STOCKWELL.

En acceptant cette proposition, vous me combleriez e joie.

LOUISA.

Je crois à peine que cette proposition puisse être sérieuse; mais j'ai à répondre que je ne songe point à me marier, que je n'y puis songer tant que mon père sera dans une situation qui lui rend mes services et mes oins indispensables.

STOCKWELL.

Cette objection n'en est point une; la situation de otre père changerait; elle deviendrait meilleure, et sa ille aurait la satisfaction d'y contribuer.

LOUISA.

Nous ne pouvons accepter de bienfaits de la part d'un omme qui nous a cruellement offensés; il avait commencé par vouloir rendre service à mon père... Grace u ciel, nous avons eu le moyen de nous affranchir l'une obligation que les mauvais procédés de M. Belour nous avaient rendue trop pesante; c'est bien assez le lui pardonner le mépris qu'il m'a témoigné; vous ne ouvez en exiger davantage.

STOCKWELL.

Je ne le justifie pas...; mais il a d'excellentes qualités; on cœur n'est pas corrompu, j'en suis certain, et je ne le suis pas moins qu'une épouse telle que vous en erait en peu de temps l'homme le plus estimable.

LOUISA.

Non, monsieur Stockwell, cela ne se peut pas; il y a trop de distance entre vous et nous: vous êtes riches, très-riches, et nous sommes pauvres; M. Belcour doit épouser une héritière opulente.

STOCKWELL.

Ce n'est point là ce que je souhaite pour lui; et je l'ai bien mal jugé, ou ce n'est pas non plus ce qu'il souhaite lui-même... Écoutez-moi, miss Louisa: avant de déclarer à Belcour qu'il est mon fils, j'ai voulu l'éprouver; il n'est pas encore à la fin de cette épreuve.... Il dépendrait de vous cependant de l'abréger.

LOUISA.

De moi?... Et comment?...

STOCKWELL.

J'ose croire à votre bienveillance pour moi; je vais vous en demander une preuve.

LOUISA.

Laquelle?

STOCKWELL.

Promettez-moi de ne révéler à personne le secret que je viens de vous confier.

LOUISA.

Je vous le promets.

STOCKWELL.

Surtout ne le laissez pas même soupçonner à mon fils à Belcour, à moins que vous ne consentiez à lui donner la main.

LOUISA.

A moins que?...

STOCKWELL.

Je vous le répète: à moins que vous ne consentiez à me rendre le plus heureux de tous les pères; car je le serais, si j'avais pu donner à mon fils une épouse telle que vous.

LOUISA.

Je regrette que vous fassiez dépendre votre bonheur d'une condition impossible... Je me tairai avec M. Belcour comme avec tout le monde; vous pouvez y compter.

STOCKWELL.

Souvenez-vous cependant que je vous affranchis du secret, dans la supposition..... Mais le voici..... oh! comme il paraît soucieux!... Je ne lui ai pas encore vu un air si grave.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BELCOUR.

BELCOUR.

Miss Louisa, mon digne ami, vous voyez un homme bien mécontent de lui-même, de la conduite qu'il a tenue, et cherchant comment il peut la réparer. Cela est bien difficile; je crois pourtant que j'en ai trouvé le moyen.

STOCKWELL.

Quel est-il?

BELCOUR.

Miss Louisa, j'avais perdu le sens quand j'ai mal jugé de vous; je me suis laissé tromper contre l'évidence elle-même; prenez-vous-en à votre beauté, qui m'avait transporté, qui ne m'avait plus laissé l'usage de ma raison. Je vois à présent toute l'énormité de ma faute, et je ne songe qu'à m'en punir.

STOCKWELL, à part.

Il m'effraie. (haut.) Vous? et comment?

BELCOUR.

Je me suis rendu indigne d'elle, je vous l'ai déjà dit; mais si je ne puis plus prétendre à son amour, je veux au moins regagner son estime et obtenir mon pardon.

LOUISA.

Ah! monsieur Belcour, croyez que je vous ai déjà pardonné.

BELCOUR.

Je ne le croirai, je n'en serai certain, qu'après que vous aurez consenti à la proposition que je viens vous faire. Ne craignez rien; je me fais justice: il ne s'agit plus pour moi du bonheur... j'en ai perdu l'espérance.

STOCKWELL, à part.

Où veut-il en venir?

BELCOUR.

Mais, aimable et toute charmante comme vous êtes, il n'est pas possible que plus d'un jeune homme n'ait été vivement frappé de vos perfections; dans le nombre, il en est un peut-être qui aura mérité d'être distingué par vous...

LOUISA.

Que dites-vous?... Je vous assure que jusqu'à ce jour personne....

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MISS CHARLOTTE RUSPORT, LE CAPITAINE DUDLEY, CHARLES DUDLEY.

BELCOUR, à Charles.

Ah! Charles, vous venez à propos; j'ose compter sur vous, sur votre amitié.

CHARLES.

Disposez de moi. Que puis-je faire pour vous?

BELCOUR.

Recevez d'abord mon compliment; la présence de miss Charlotte me fait présumer que vous êtes d'accord tous les deux, et que bientôt vous serez époux.

CHARLES.

Il est vrai; et c'est une obligation de plus que je vous ai, mon cher Belcour. Ce qui s'est passé entre nous, le danger auquel j'ai été exposé, a déterminé ma chère miss Charlotte à ne plus différer mon bonheur

CHARLOTTE.

C'est le mien que j'assure.... Mais, à propos, monsieur Belcour, voici un écrin de diamants qui ne m'appartient pas, et que je viens vous rendre. Charles m'a rapporté le mien; reprenez donc celui-ci et puisse-t-il

passer de vos mains dans celles d'une aimable épouse!.. Louisa m'entend, je crois?

BELCOUR.

Ah! elle ne veut pas vous entendre. Que puis-je faire de ces diamants?.... Je n'ai plus à qui les offrir. Leur vue ne fait que m'affliger en me rappelant mes folies. Mais que nous veut le major O'Flaherty?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE MAJOR O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Salut, mes bons amis; je me rends à l'invitation de monsieur Stockwell: mais savez-vous qui j'ai trouvé à la porte de cette maison? ma vieille lady en personne; elle prétend que sa belle-fille miss Charlotte a déserté; elle venait la réclamer, et voulait lui faire rejoindre le drapeau; mais comme je me suis bien douté que sa présence ne serait ici agréable à personne, je lui ai déclaré que je resterais, s'il le fallait, en sentinelle à la porte, et que ma consigne était de ne pas la laisser entrer. Elle s'est mise en colère contre moi, et s'en est allée ainsi, voilà l'ennemi en déroute, en pleine déroute. Chantez victoire, et vive l'amour et les braves gens!

CHARLES.

Vive le major O'Flaherty!

O'FLAHERTY, à Charles.

Me voilà brouillé pour toujours avec milady Ru

port; mais je me consolerai aisément d'avoir manqué ce mariage, si le vôtre avec miss Charlotte ne tarde pas à se faire, comme je le crois.

CHARLES.

Nous espérons, major, que vous nous ferez l'honneur d'en être un des témoins.

O'FLAHERTY.

Bon, mes enfants. Et ce bon jeune homme avec qui vous deviez vous couper la gorge; M. Belcour, n'est-ce pas son nom? quand épouse-t-il miss Dudley?

BELCOUR.

Jamais, major.

O'FLAHERTY.

Pourquoi donc?

BELCOUR.

C'eût été pour moi le comble du bonheur; mais j'ai dû me rendre justice. Je suis un malheureux, sans famille; mon caractère violent, une passion effrénée m'a fait commettre envers miss Louisa une offense que je ne puis me pardonner à moi-même; enfin, je ne me crois pas digne d'aspirer à sa main; mais, parmi les nombreux adorateurs que son mérite et ses charmes ont dû lui faire, qu'elle choisisse celui qui a trouvé grace devant ses yeux, et je demande alors qu'il me soit permis d'égaler la fortune de miss Louisa à celle de son époux; fût-il le plus riche pair d'Angleterre, je suis tout prêt, et je le ferai.

CHARLES.

Que dites-vous, Belcour?

BELCOUR.

Capitaine Dudley, accordez-moi cette faveur; et puisque la fortune ne vous a pas traité comme vous le méritez, permettez-moi de doter votre aimable fille.

STOCKWELL.

Bien, Belcour.

LE CAPITAINE.

Rien n'est plus noble, monsieur Belcour, et cette offre est d'une belle ame; mais je ne puis consentir....

BELCOUR.

Qui vous en empêche? qu'en dit miss Louisa?

LOUISA.

Qu'elle est pénétrée de votre bonté; qu'elle ne peut vous exprimer sa reconnaissance; mais....

BELCOUR.

N'achevez pas; ne me refusez pas. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je fais? faut-il mettre tant d'importance aux richesses? Je suis riche, moi, je suis très-riche, et je n'en vaux pas mieux.

CHARLES.

Vous vous traitez sévèrement, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Non, en vérité; peut-être j'en vaux moins; ne le pensez-vous pas ainsi, mon bon monsieur Stockwell? peut-être la fortune m'a-t-elle gâté; elle a été cause qu'on m'a servi, flatté, trompé; laissez-moi me venger d'elle; laissez-moi me dédommager du mal qu'elle m'a fait, en l'employant à me procurer le plus grand des plaisirs, ce-

lui de contribuer un peu au bonheur de la plus aimable personne du monde.

LOUISA, émue.

Comment résister à tant de générosité? Comment lui refuser son admiration?... Je suis touchée jusqu'au fond de l'ame..... (Elle prend Belcour par la main, et le présente à M. Stockwell). Mon père, bénissez votre fils.

STOCKWELL, à part.

Voilà ce que j'attendais.

BELCOUR.

Votre fils!.... Qu'a-t-elle dit?

STOCKWELL.

La vérité... Mon cher Belcour, embrassez votre père.

BELCOUR.

O ciel! se peut-il? Quels mouvements j'éprouve!....

STOCKWELL.

Commandez à votre émotion.... Je ne puis moi-même retenir mes larmes... Mon fils!...

BELCOUR, tombant à ses genoux.

Mon père!..... Ah! que je reçoive votre bénédiction, et que je meure à vos pieds.

STOCKWELL.

Mon cher fils!.... embrassez votre père.

BELCOUR.

Mon père!..... ah! que ce nom est doux à prononcer!.... Moi, votre fils?.... comment se peut-il?....

STOCKWELL.

Belcour, qui vous a élevé et qui vous a donné son

nom et sa fortune, était votre aïeul; j'ai épousé sa fille: vous êtes l'unique fruit de cette union.

BELCOUR.

M. Belcour ne me l'a jamais dit.

STOCKWELL.

Il l'ignorait lui-même. Je vous montrerai des preuves écrites de ce que je vous dis, des lettres de votre mère, notre acte de mariage....

BELCOUR.

C'est trop, mon bonheur m'accable; j'ai honte de penser combien j'en suis peu digne.

STOCKWELL.

Pour y mettre le comble, voici l'épouse que je vous donne. Miss Louisa vient de m'appeler son père; elle consent à devenir ma fille.

BELCOUR.

Est-il vrai? N'est-ce point une illusion?

STOCKWELL.

Je lui avais confié mon secret; elle m'avait promis de ne le révéler qu'au cas où elle consentirait à vous donner sa main.

LOUISA.

Le secret m'a échappé, et je ne puis m'en repentir.

STOCKWELL.

Ni vous dispenser de remplir la condition.

LOUISA.

C'est à mon père à prononcer.

LE CAPITAINE.

Ma chère Louisa, monsieur Belcour a été mon bien-

faiseur; il a voulu être le tien : juge s'il me sera di de le nommer mon fils.

LOUISA.

Je n'ai donc plus d'objections, et je puis suivre penchant de mon cœur.

BELCOUR, prenant sa main.

Mon père!.... Ma chère Louisa!.... Mes amis!.... j'en mourrai de joie!...

STOCKWELL.

Mes amis, je vous présente à tous mon fils, mon cher fils!.... aimez-le; aimez-moi! je l'ai suivi d'un œil inquiet et observateur; et j'ai reconnu en lui, à travers quelques défauts, un cœur excellent, plein de bienveillance pour tous ses semblables; un naturel vif, capable de fautes, mais prompt à les reconnaître et à les réparer. Pardonnez-lui ses erreurs en faveur de ses bonnes qualités; et désormais soyons tous unis par des liens de famille ou par ceux d'une étroite amitié.

O'FLAHERTY.

Par saint Patrice, je crois que tout à l'heure nous allons nous trouver tous parents!... En vérité, capitaine, l me semble que je suis aussi de la famille!

LE CAPITAINE.

Mon brave et bon camarade, faites-nous toujours nneur de le penser ainsi. Je n'ai point oublié vos res et vos promesses généreuses à notre première envue; ce que vous avez promis, je le ferai.

STOCKWELL.

Allons nous mettre à table; et en soupant je vous con

Une robe tissue aux rivages du Gange,
Offrant de trois couleurs l'agréable mélange,
Et que d'un large bord d'une pourpre de Tyr,
On prit encor le soin d'orner et d'enrichir.
Assis auprès de lui, Timagène l'appuie,
Sur les dangers du luxe avec feu se récrie,
Et condamne surtout l'excès pernicieux
Des festins recherchés, des mets délicieux :
« Un régime frugal est bien plus salutaire;
« On devrait se borner au simple nécessaire;
« L'art dont un cuisinier emprunte le secours,
« Déguise en vain la mort qu'il nous sert tous les jours;
« Craignons cet art funeste : *il faut manger pour vivre*,
« *Non vivre pour manger*. Je l'ai dit dans mon livre. »
Il allait sur ce point longuement discourir;
Mais il vit les valets tout prêts à desservir,
Et faisant prudemment trève à son éloquence,
Fondit sur un pâté d'assez belle apparence,
Que, tandis qu'il parlait, on avait fort vanté;
Et c'était le seul plat dont il n'eût pas goûté.
« Entre tous les excès qu'il faut haïr et craindre;
« Celui du vin, sans doute, est horrible à dépeindre,
« Dit Chrysippe; ah! que l'homme, ignorant ce fléau,
« N'a-t-il, pour son bonheur, toujours bu que de l'eau!
« Quel bien de conserver sa raison tout entière! »
Afin de mieux traiter cette riche matière,
Chrysippe s'arrêtait de moment en moment,
Et d'un verre de vin trempait chaque argument.

C'était là sa méthode; heureux qui peut la suivre!
Tant il argumenta, qu'à la fin il fut ivre.
« Il est encore un vice à fuir, dit Lysias;
« C'est cette ambition que je ne conçois pas,
« La fureur d'aspirer où l'on ne peut atteindre,
« Cette soif des honneurs qui ne saurait s'éteindre....
« Les postes les plus hauts sont les plus dangereux;
« Dans un état obscur on vit tranquille, heureux....
Quelqu'un, entrant soudain, apprend à notre sage
Que pour un choix illustre Athène se partage.
Il s'agit de nommer un prêtre de Cérès;
Et déja mille voix sont pour Démocharès.
« A lui, dit Lysias, cet emploi! quand j'y compte!
« Le traître, l'an passé, m'empêcha d'être archonte;
« Je prendrai ma revanche, et j'y cours de ce pas. »
Il sort; on se regarde, et l'on rit aux éclats.
Devenus, au dessert, des mortels ordinaires,
Tous parlaient à la fois, et ne s'entendaient guères;
Et dans leur entretien, leur hôte, un peu surpris,
Pensait, tout bien compté, qu'il n'avait rien appris.
Fertile en lieux communs, la savante cohue,
Passa du genre humain tous les torts en revue;
L'amour surtout, l'amour les occupa long-temps;
Ce délire du cœur, ce tumulte des sens,
Comme il est dangereux! que de maux il entraîne!
Voyez vingt rois armés s'égorger pour Hélène,
Hercule s'oublier, et sous d'indignes fers
Courber ce même front qui soutint l'univers!

Partout Vénus régner et semer sur la terre
Ses passe-temps cruels, la discorde et la guerre!
« Le sage, dit Leucippe, échappe à ses atteints.
« De son cœur, de ses sens, rien n'interrompt la paix;
« Il surmonte sans peine un penchant qu'il méprise. »
En ce moment parut la jardinière Élise,
Portant des fruits soignés et cueillis de sa main,
Mais cent fois moins vermeils et moins frais que son teint.
Elle compte seize ans; sa grace est naturelle;
Son timide maintien la rend encor plus belle;
Et dans ses grands yeux bleus, modestement baissés,
L'innocence et l'amour ensemble sont tracés.
Elle excite en entrant un trouble qu'elle ignore;
Chaque sage se tait, et des yeux la dévore;
Et bouillant à la fois de vin et de desir,
Semble, en la regardant, l'inviter au plaisir.
Près d'elle, et transporté de la voir si jolie,
Leucippe sur sa main porte une main hardie;
Élise est effrayée et retire son bras;
En voulant s'éloigner, elle fait un faux pas;
Mais, pour la retenir, Criton se précipite,
Et ramenant vers lui notre belle, interdite,
Passe autour de sa taille un bras voluptueux,
Et son geste et son air sont peu respectueux.
La pauvre enfant rougit; elle en a plus de charmes;
Ses beaux yeux sont tout prêts à se mouiller de larmes;
Crantor la voit, s'émeut, et prenant un haut ton,
Pour l'avoir à son tour veut l'ôter à Criton.

Mais tandis qu'entre eux deux s'engage la querelle,
Timagène se lève et va prendre la belle.
Il l'entraînait déja dans un salon prochain,
Quand, s'armant d'un flacon qu'il trouve sous sa main,
Chrysippe furieux le lance à son confrère
Qui, renversé du coup, en jurant roule à terre.
Sa chute fait pousser d'épouvantables cris.
La colère et le vin troublant tous les esprits,
Sans savoir ce qu'on fait, on se lève en tumulte,
On renverse la table; on se gourme, on s'insulte.
Déja plus d'un flacon vole en éclats brisé,
Lorsqu'enfin le patron, confus, désabusé,
Pour se débarrasser de la folle cohorte,
Fait mettre par ses gens nos penseurs à la porte.
Chacun d'eux, comme il put, regagna sa maison.
Timante, resté seul, conclut, avec raison,
Que les beaux discoureurs ne sont pas les vrais sages,
Et qu'il est peu d'auteurs qui vaillent leurs ouvrages.

LE PROCÈS
DU SÉNAT DE CAPOUE,

ANECDOTE

TIRÉE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

TITE-LIVE. — Décade 23, liv. XXIII.

AMENANT la terreur du haut des Apennins,
Lorsqu'il pouvait dans Rome accabler les Romains,
Annibal triomphant s'arrêta dans Capoue.
On l'a souvent blâmé; quant à moi, je le loue.
Vous savez que Capoue était un lieu charmant,
Un pays de Cocagne où l'on vivait gaîment;
Où chacun, se livrant à sa chère paresse,
S'enivrant chaque jour de vin et de tendresse,
Du matin jusqu'au soir riait, dansait, chantait,
Et puis du lendemain fort peu s'inquiétait.
Que le ciel me conduise en un semblable gîte,
Et je ne pense pas que sitôt je le quitte.
Ne valait-il pas mieux, dans cet heureux séjour,
Passer les nuits au bal, jouer, faire l'amour,
Que de courir le monde, et d'aller à la guerre,

Tout le jour à cheval et couchant sur la terre,
Ou vainqueur ou vaincu, s'estimer un héros?
Ne me dites donc plus qu'au sein d'un doux repos
Annibal ne sut pas user de la victoire;
Il s'y connaissait mieux que vos faiseurs d'histoire;
Les revers sont communs; le succès peut nous fuir;
Et qu'est-ce qu'en user, si ce n'est en jouir?
Mais laissons Annibal, et sa gloire ou sa honte;
Aujourd'hui, mes amis, il faut que je vous conte
Un trait de politique un peu vieux, mais certain;
Il est chez Tite-Live écrit en beau latin,
Et dans de faibles vers, j'essaie à le traduire;
Par les siècles passés notre âge peut s'instruire.
Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux;
L'orgueil, l'ambition, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes!
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger.
Le sénat, effrayé, délibère en tumulte;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte;
On s'arme; on est déja près d'en venir aux mains;
Les meneurs triomphaient. Pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,

Trouva dans son esprit cette ressource honnête :
« Avec vous, sénateurs, je fus long-temps brouillé;
« De mes biens sans raison vous m'avez dépouillé,
« Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
« Les périls de l'État, non les fautes des hommes.
« On égare le peuple; il le faut ramener;
« Il est une leçon que je lui veux donner.
« J'ai du cœur des humains un peu d'expérience.
« Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance :
« La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède; il ordonne à son gré.
Ainsi Pacuvius, du droit d'une ame forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place; et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
« A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
« Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
« Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
« Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense;
« Je les tiens renfermés, seuls, tremblants, sans défense :
« Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
» Sans livrer de combat, sans courir de danger.
« Contre eux tout est permis, tout devient légitime;

« Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
« Je suis l'ami du peuple; ainsi vous m'en croirez,
« Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits;
« Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
« A qui veut se venger trop souvent il en coûte.
« Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
« Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
« Ce conseil nécessaire et l'ame de l'État,
« Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre.
« Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
« On hait la servitude, on déteste les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
« Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
« Que chacun à son tour, sur la place cité,
« Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité;
« Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
« Il faudra qu'au sénat un autre le remplace,
« Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
« Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
« Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
« Ayant mille vertus, sans avoir aucun vice,
« Et que tout le sénat soit ainsi composé.
« Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion aux voix est soudain adoptée,

Et sans autre examen bientôt exécutée.
Les noms des sénateurs, qu'on doit tirer au sort,
Sont jetés dans une urne; et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius; le cri public m'atteste
« Que tout le monde ici l'accuse et le déteste;
« Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
« Quel homme vertueux devra lui succéder.
« Pesez les candidats, tenez bien la balance.
« Voyons; qui nommez-vous? » Il se fit un silence;
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à l'instant contre lui s'élevèrent.
« Pouvait-on présenter un pareil sénateur?
« Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur. »
Le second proposé fut accueilli de même;
Et ce fut encor pis, quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés....
Le peuple ouvre les yeux, se revise; et la foule,

Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil:
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
« Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs,
« D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
« Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
« Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
« Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
« D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
« Éteignons nos débats; que le passé s'oublie,
« Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour long-temps.
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstants.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

LES

DEUX RATS,

FABLE IMITÉE D'HORACE.

(Sat. 6, liv. II.)

Mévoisins, près Maintenon, juillet 1793.

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite;
Ils étaient vieux amis; quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs; le citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable:
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
« Dans un trou de campagne enterré tout vivant?
« Croyez moi, laissez là cet ennuyeux asyle;
« Venez voir de quel air nous vivons à la ville;
« Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas;
« Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.

« Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
« Doit être de jouir d'une si courte vie,
« D'y chercher le plaisir; qui s'en passe est bien fou. »
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte;
Ils arrivent de nuit; la muraille était haute,
La porte était fermée; heureusement nos gens
Passent sans être vus, sous le seuil se glissants.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent;
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grace,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place,
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats;
Ils étaient au buffet; ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle...
Pas un trou... De vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulements redouble leur effroi.
« Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
« Dit le bon campagnard; mon humble solitude
« Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
« Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
« J'y mange en paix du moins, et j'y retourne... Adieu. »

LES

DEUX RATS,

FABLE.

TRADUCTION LIBRE D'HORACE.

(Sat. 6, liv. II.)

PAR COLLIN D'HARLEVILLE.

Un rat de ville, ayant promis long-temps
D'aller dîner chez certain rat des champs,
Lui fit un jour cette faveur extrême.
Le campagnard, sobre, dur à lui-même,
Touchait à peine à ses provisions;
Mais il savait, dans les occasions,
Se relâcher, et ne se faisant faute
De son avoir, pour bien traiter son hôte.
Cette fois donc, pois chiche, aveine, lard
Demi-rongé, raisins secs mis à part,
Tout fut servi; c'était jour de ripaille.
Pour lui, grugeant sur un monceau de paille
Quelques grains d'orge, il laisse au citadin
Les meilleurs plats; mais l'autre, avec dédain,

D'un air distrait, semble goûter à peine,
Du bout des dents, non le lard ni l'aveine,
Mais un raisin, qu'encore il trouve amer.
Le repas fait : « Çà, de grace, mon cher,
« (Dit-il à l'autre), un si triste ermitage
« Sera-t-il donc ton éternel partage?
« Ces bois ont-ils tant de charme pour toi?
« Eh! laisse là ton désert, et suis-moi.
« Viens voir la ville et connaître les hommes,
« Puisqu'il est vrai que tous tant que nous sommes
« N'avons qu'un souffle et qui meurt avec nous;
« Puisque la mort, hélas! nous frappe tous,
« Petits et grands, avant qu'elle nous frappe,
« Goûtons ce bien, qui sitôt nous échappe.
« Eh! vis heureux, songeant au peu de jours
« Que tu dois vivre. » Ému par ce discours,
Le rat des champs rêve un peu, puis il saute
De sa cabane, et part avec son hôte.
Il vont gaiment, arrivent à minuit,
Et dans la ville entrent à petit bruit.
Besoin ne fut d'en faire l'escalade.
Le citadin conduit son camarade
Dans un palais, le place sur un lit
D'ivoire et d'or, que la pourpre embellit.
Là, des reliefs du repas de la veille
Sont entassés dans plus d'une corbeille,
Il court, apporte entremets, rôt, dessert,
Goûtant d'avance à chaque plat qu'il sert,

Comme ferait un valet peu novice.
Le campagnard savoure avec délice
Son nouveau sort; et par plus d'un bon mot
Il commençait à payer son écot,
Quand un grand bruit vient troubler leur mystère.
La porte s'ouvre; eux de sauter à terre,
Et de courir, d'aller sans savoir où,
Et de chercher, mais en vain, quelque trou...
Jugez alors, si l'un et l'autre tremble!...
Quand chiens et chats, grondant, miaulant ensemble...
« Ah! mon ami, dit le bon rat des champs,
« De tels repas sont pour moi peu touchants;
« Adieu. Mes bois sont un plus sûr asyle:
« J'y vis de peu; mais j'y mange tranquille. »

Nota. Colin d'Harleville a fait imprimer, dans ses œuvres, ma fable des *Deux Rats* à la suite de la sienne. Il prétend que la mienne est la meilleure; je suis d'un avis contraire. Nous avons toujours mis beaucoup d'amour-propre aux ouvrages l'un de l'autre.

LE MEUNIER

DE SANS SOUCI,

ANECDOTE.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous, en tout temps, est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère.
Le liquide métal enfermé sous le verre.

L'homme est bien variable!... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois;
Je l'avoûrai sans peine, et ferai plus encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond;
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts au sortir des batailles;
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asyle,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire, et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant, la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec Dargens, Voltaire et La Mettrie.
Sur le coteau riant par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Très-bien achalandé, grace à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... Ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.

Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi! sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage:
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et, courber l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et, d'un ton important:
« Il nous faut ton moulin: que veux-tu qu'on t'en donne?
« — Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
« Il vous faut est fort bon! mon moulin est à moi,
« Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
« — Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
« —Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde.
« Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté,
Avec un grand scandale, au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile:
Sans-Souci s'obstinait: « Entendez la raison;
« Sire; je ne peux pas vous vendre ma maison:
« Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de naître:

« C'est mon Postdam à moi; je suis têtu peut-être;
« Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
« Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
« Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric un moment par l'humeur emporté :
« Pardieu! de ton moulin c'est bien être entêté!
« Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre!
« Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
« Je suis le maître. — Vous? de prendre mon moulin?
« Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque à ce mot revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit; et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
« Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier;
Ce même Frédéric juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie,
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du beau renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin; on vole une province.

L'OLIVIER,

LE FIGUIER,

LA VIGNE ET LE BUISSON,

FABLE DE JOATHAM,

TIRÉE DE LA BIBLE.

(Livre des Juges, chapitre IX, verset 8.)

Dans un village ou bourg de notre république *
Demeuraient deux marchands, forts sur la politique.
L'un d'épices et d'huile y tenait magasin;
Aux ivrognes du lieu l'autre vendait son vin :
Tous les deux bons vivants, bien faits, de bonne mine,
Faibles de sens commun, robustes de poitrine,
Prêts à parler sur tout, sans se douter de rien,
Ainsi que tels et tels que vous connaissez bien.
Ayant de longs discours étourdi l'assemblée,
Tous deux pour électeurs furent choisis d'emblée,
Et satisfaits d'eux-même ainsi que du scrutin,
Pour se rendre au chef-lieu, se mirent en chemin.

* Cette pièce de vers a été composée en 1795

Les jacobins, la paix, les cloches, les finances,
Leur font dire, en marchant, cent mille impertinences;
Vers midi, pour dîner, on entre au cabaret;
Là, pour passer le temps, avant que tout soit prêt,
L'épicier, bel esprit, et jaloux de s'instruire,
Veut qu'on lui donne un livre ou des papiers à lire.
« N'avez-vous rien de neuf qui vienne de Paris?
« J'aime fort les journaux, lorsqu'ils sont bien écrits;
« *Le Miroir* est profond, *le Moniteur* est drôle;
« Vous pourriez bien dans peu m'y voir jouer un rôle....
« — Ah! parbleu, croyez-vous, répondit l'hôtelier,
« Que je m'amuse après ce fatras de papier?
« Ce n'est pas en lisant que je fais mon commerce;
« J'ai mon four à chauffer, mon vin à mettre en perce;
« S'il entre un livre ici, ce sera le premier.
« Attendez cependant.... il me reste, au grenier,
« De ma pauvre défunte un livre de prière,
« Et la Bible en lambeaux, traînant dans la poussière.
« — Une Bible? eh bien! soit; il faut s'en contenter. »
L'hôte, en la secouant, s'empresse à l'apporter;
Et du livre enfumé la page jaunissante
S'ouvre, fort à propos, à la fable suivante:
Les arbres, rassemblés pour une élection
(Ce mot de nos lecteurs piqua l'attention),
De la place à donner, brillante et difficile,
Firent l'offre d'abord à l'Olivier fertile;
Par ses fruits excellents il était renommé,
Chéri pour sa douceur, et de tous estimé.

Il refusa l'honneur que l'on voulait lui faire;
« Qui? moi? dit-il, que j'aille, à moi-même contraire,
« Aux fureurs des partis me livrant désormais,
« Oublier que je suis un symbole de paix?
« Je ne sais point haïr; vos débats, vos querelles,
« Et vos inimitiés, qui deviennent mortelles,
« M'éloignent sans regret d'un poste glorieux,
« Où je m'attirerais un peuple d'envieux;
« Je ne veux éblouir ni gouverner personne;
« Jouissez de mes fruits qu'avec plaisir je donne;
« Pour être, à ma manière, utile, si je peux,
« Un beau temps et la paix, c'est tout ce que je veux. »
Recevant à son tour un semblable message,
Le Figuier ne fut pas moins modeste et moins sage;
« Pour tant d'éclat, dit-il, je ne fus point nourri;
« Les regards du soleil, la faveur d'un abri,
« Un coin dans le verger, que faut-il davantage?
« Ah! je serai toujours content de mon partage,
« Si je puis à loisir, dans mon obscurité,
« Conduire d'heureux fruits à leur maturité;
« Veiller au bien de tous est un soin trop pénible:
« C'est bien moins un honneur qu'une charge terrible;
« Je la cède aux plus forts, aux plus hardis que moi;
« Je crains moins d'obéir que de donner la loi. »
De ce double refus les arbres s'étonnèrent,
Et vers la Vigne alors tous les vœux se tournèrent;
Mais elle: « Y pensez-vous? Mon nectar précieux,
« La force et le plaisir des hommes et des dieux,

« Voudrais-je, dites-moi, cesser de le répandre
« Pour un stérile honneur dont il faudrait dépendre?
« La santé, la gaîté, ce sont là mes bienfaits;
« M'irais-je embarrasser d'infructueux projets,
« Éveiller la malice, armer la calomnie,
« Souvent encouragée, et rarement punie,
« Et par l'ingratitude enfin me voir payer,
« Persécuter peut-être, ou du moins oublier;
« Votre idole aujourd'hui, demain votre victime?
« A quelque autre portez votre frivole estime...
« — A moi, dit le Buisson (qui se mit sur les rangs,
Et de ses doigts crochus arrêtait les passants),
« A moi, mes bons amis; je suis par la nature
« Bien pourvu, bien armé, pour repousser l'injure;
« Mes aiguillons piquants sauront vous protéger,
« Percer vos ennemis, et vous en bien venger;
« Vous pourrez vous cacher dans mon sein favorable;
« Je suis bas, tortueux, obscur, impénétrable. »
Enfin, à sa manière, il osait se vanter,
Et par quelques échos se faisait répéter.
Qui sait être impudent a de grands avantages;
Si bien que, lorsqu'on eut recueilli les suffrages,
Le Buisson se trouva nommé par grand hasard.
Chacun en fut honteux, mais il était trop tard.
« Collègue, interrompit l'amateur de vendange,
« Cette Bible a raison, et parle comme un ange.
« Deux préceptes fort bons sont cachés là dessous.
« D'abord, les grands emplois ne sont pas faits pour nous

« Première instruction qui doit nous être utile :
« Songeons à débiter, moi mon vin, toi ton huile.
« Pour nous peindre tous deux, et sous nos propres traits,
« La Vigne et l'Olivier semblent là mis exprès ;
« De plus souvenons-nous de chercher le mérite ;
« Forçons-le d'accepter les emplois qu'il évite ;
« A tous nos électeurs portons cette leçon. »
L'ont-ils mise à profit? On craint que le Buisson
N'ait trop su quelquefois, par une erreur insigne,
Écarter le Figuier, l'Olivier et la Vigne.

SOCRATE ET GLAUCON,

DIALOGUE

TIRÉ DE XÉNOPHON.

(*Memorabilium Socratis*, livre III, chapitre 6.)

Toi qui fus autrefois le plus sage des hommes,
Tu le serais encor dans le temps où nous sommes,
Bon Socrate, ou plutôt tu serais parmi nous
Le seul sage au milieu d'une bande de fous.
Hélas! que dirais-tu du bon peuple de France?
Que de celui d'Athène il a bien l'inconstance;
Qu'avec fureur toujours embrassant chaque excès,
L'exagération est le vrai mal français.
Mais n'allons pas du siècle entamer la satire;
Elle serait trop longue, et j'aurais trop à dire;
Voyons comment Socrate instruisit certain fat
Qui voulait s'emparer du timon de l'État.
Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure;
Mais parmi les présents que lui fit la nature,
Elle avait oublié celui du jugement.
Glaucon se croyait fait pour le gouvernement;
Pour avoir eu jadis un prix de réthorique,
Il s'estimait au monde un personnage unique;
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché :

Parler à tout propos était sa maladie.
Socrate l'abordant : « Plus je vous étudie,
« Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.
« Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
« Vous voulez gouverner; vous desirez qu'Athènes
« De l'état en vos mains remette un jour les rênes ?
« — Je l'avoue. — Et sans doute à vos concitoyens
« Vous paierez cet honneur en les comblant de biens?
« — C'est là tout mon desir. — Il est louable, et j'aime
« Que l'on serve à-la-fois sa patrie et soi-même.
« A ce plan, dès long-temps, vous avez dû penser;
« Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer? »
Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
Il cherchait sa réponse. « Un très-grand bien à faire,
« Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
« Dans le trésor public d'amener de l'argent.
« N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
« Grossir les revenus, supprimer les dépenses?
« — Oui; ce sera bien là le premier de mes soins.
« — Il faut recevoir plus; il faut dépenser moins.
« Vous avez, à coup sûr, calculant nos ressources,
« Des richesses d'Athène approfondi les sources?
« Vous savez quels objets forment nos revenus?
« — Pas très-bien; ils me sont, la plupart, inconnus.
« — Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire?
« — Six mois, sous Périclès, j'ai servi volontaire.
« — Ainsi nous vous verrons, de nos braves guerriers,
« Par vos vastes projets, préparer les lauriers?

« Vous savez comme on fait subsister une armée ?
« Par quels soins elle doit être instruite et formée ?
« — je n'ai pas ces détails très-présents à l'esprit.
« — Vous avez, là dessus, quelque mémoire écrit,
« J'entends.--Mais, non.--Tant pis; vous me l'auriez fait lire;
« J'en aurais profité. Du moins, vous pouvez dire
« Si, payant nos travaux par des dons suffisants,
« L'Attique peut nourrir ses nombreux habitants;
« Il y faut prendre garde; une erreur indiscrète,
« Une mauvaise loi produirait la disette.
« Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir ?
« — En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir.
« — Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières ?
« Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières;
« Mais retenez de moi ce salutaire avis :
« Pour savoir quelque chose, il faut l'avoir appris.
« De régir les états la profonde science
« Vient-elle sans étude et sans expérience ?
« Qui veut parler sur tout, souvent parle au hasard.
« On se croit orateur, on n'est que babillard.
« Allez, instruisez-vous, et quelque jour peut-être
« Vous nous gouvernerez. » Glaucon sut se connaître :
Il devint raisonnable; et, depuis ce jour-là,
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,
Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,
J'ai lu ce Dialogue, et je vous le tradui;
Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui!

LA

NOUVELLE ARTÉMISE,

CONTE.

Muse, il le faut, quittez le ton plaisant;
Votre babil veut paraître amusant:
Vous vous donnez des airs de raillerie,
Et de vos traits vous aimez que l'on rie.
Mais cette fois prenez d'autres couleurs;
Si vous pouvez, soyez sentimentale,
Attendrissez, faites couler des pleurs,
En racontant une histoire morale,
Un trait touchant de vertu conjugale.
Notre héroïne est pourtant de Paris,
Séjour, dit-on, périlleux aux maris.
Monsieur Conrard, au moins, n'a rien à craindre:
Sa chaste épouse est sur le point d'atteindre
La cinquantaine; aussi sur sa vertu
Du cher Conrard le calme est absolu.
A sa moitié d'ailleurs toujours fidèle,
Des bons époux il était le modèle;
Mais, aujourd'hui, treize lustres complets
Font que ses feux ne sont que feux follets,

Petits éclairs qui parfois voudraient luire,
Mais qu'un instant voit poindre et se détruire.
Or, écoutez de madame Courard
La prévoyance et le pieux égard
Pour cet époux qu'elle aime en Artémise.
Près de Paris, à sa maison des champs,
Elle était seule avec sa nièce Orphise,
Femme jolie, et jeune, et de bon sens,
Dont le mari, l'un de nos statuaires,
N'est point au rang des artistes vulgaires.
Toutes les deux se promenaient un jour
Dans le jardin qui parait leur séjour,
Vers cet instant où l'air devient plus sombre,
Où la clarté va faire place à l'ombre,
Où les bosquets sont plus silencieux,
Où les amants sont plus audacieux,
Où la beauté, moins timide et plus tendre,
Contre elle-même a peine à se défendre,
Où l'amitié, fuyant les indiscrets,
Laisse du cœur échapper ses secrets,
Le dôme épais d'une charmille obscure
Couvre leurs pas; la lune brille aux cieux,
Et sa clarté, pénétrant la verdure,
Verse dans l'ombre un jour mystérieux.
C'est en ce lieu que la sensible femme,
Toujours le soir facile à s'attendrir,
Commence ainsi, poussant un grand soupir:
« Ma nièce, il faut que je t'ouvre mon cœur:

« J'ai du chagrin, je t'en veux faire part;
« On sait combien j'aime monsieur Conrard;
« Avec effroi chaque jour ma tendresse
« Compte les pas qu'il fait vers la vieillesse;
« En les comptant, mon cœur mal affermi
« Pressent trop bien sa prochaine blessure;
« Si tu savais comme le cher ami... !
« Il baisse!... il baisse!... ah! beaucoup, je t'assure;
« Je ne puis plus me le dissimuler,
« Je le perdrai, je suis bien malheureuse!
« Le jour ne peut long-temps se reculer
« Où je n'aurais rien pour me consoler,
« Sans une idée aussi juste qu'heureuse
« Qui m'est venue, et que tu vas juger :
« Depuis hier je ne fais qu'y songer.
« Tu dois savoir, toi qui connais l'histoire,
« Comme une reine, une veuve (son nom
« En ce moment échappe à ma mémoire),
« A son époux, qu'elle aimait fort, dit-on,
« Fit élever un tombeau magnifique,
« Vaste, enrichi de marbres précieux;
« Rendant ainsi sa tendresse authentique,
« Elle s'acquit un renom glorieux;
« On nous la cite encore pour modèle :
« Soit; mais on va me mettre au-dessus d'elle.
« Si l'on a cru devoir ainsi louer
« Pour un défunt sa tardive dépense,
« On ne pourra s'empêcher d'avouer

« Qu'il est plus beau de s'y prendre d'avance.
« Devines-tu mon projet maintenant?
« C'est ici même, en la place où nous sommes,
« Que je prétends, pour le meilleur des hommes,
« Faire ajuster un joli monument,
« D'un goût parfait, construit élégamment.
« Que ton mari dès demain l'entreprenne
« En grand secret; bientôt, j'en suis certaine,
« Le cher ami doit en avoir besoin.
« A son insu prenons l'aimable soin
« De préparer sa demeure prochaine.
« De mon jardin cet ornement nouveau
« Va me le rendre et plus cher et plus beau.
« Plus d'une fois je veux qu'on m'y surprenne
« Versant des pleurs; et, si d'une autre chaîne
« L'hymen encor me fait serrer les nœuds
« (Et ce sera bientôt, si je le veux),
« J'en fais serment, et ma foi n'est point vaine,
« J'exigerai de mon second époux
« Qu'en ma faveur il conserve et respecte
« De mes regrets la preuve non suspecte,
« Ce cher tombeau; qu'il n'en soit pas jaloux :
« Voilà mon plan. Mais qu'il reste entre nous;
« N'en parle pas. » La nièce, douce et bonne,
Ne l'a conté qu'à moi confidemment;
Je vous le conte en ces vers seulement:
Ne le contez, je vous prie, à personne.

L'ALCHIMISTE
ET SES ENFANTS.

CONTE ARABE.

Approchez-vous, mes deux petites filles,
Julie et Bonne, à mes yeux si gentilles;
Je sais d'hier un conte tout nouveau;
Mettez-vous là : je veux, tout d'une haleine,
Vous le conter; si vous le trouvez beau,
Vous me viendrez embrasser pour ma peine.
En Arabie il était une fois

Un magicien d'un savoir admirable;
On le nommait Mahmoun l'incomparable;
Il observait en tout le nombre trois.
Grand alchimiste et souffleur mémorable,
Passant sa vie au milieu des fourneaux,
Des appareils, des matras, des bocaux,
Le grand Mahmoun fit une découverte,
Dont à jamais on doit pleurer la perte.
Vous demandez déja ce que c'était;
Vous le saurez. Il faut d'abord vous dire
Qu'un jour Mahmoun, qui s'impatientait
De vivre seul, à la belle Palmire,
Qu'il crut aimer, par l'hymen fut lié,
Puis eut un fils de sa tendre moitié.
Bientôt ses goûts rentrèrent dans son ame;
A l'alchimie il revint tout entier:
Et le ménage, et le fils, et la femme,
Ne firent plus alors que l'ennuyer;
C'est un grand tort, et, pour moi, je l'en blâme
Qu'arriva-t-il? qu'à lui-même laissé
Le très-cher fils donna, le front baissé,
Dans mille excès, pilla les caravanes,
Battit les gens, enleva les sultanes,
Fut grand ivrogne, et nargua Mahomet.
Son père alors, mais trop tard, eut regret
D'avoir ainsi négligé la culture
Et les soins dus à sa progéniture.
Mieux eût valu ne savoir presque rien,

Et de son fils faire un homme de bien.
Lorsque Mahmoun reçut de la nature
L'ordre fatal d'aller voir ses aïeux,
Il se souvint du secret merveilleux
Dont autrefois sa profonde science
Lui découvrit l'incroyable puissance.
(Et c'est ici que je vais révéler
Ce que d'abord j'ai voulu vous céler;
Écoutez bien : la chose est d'importance.)
Avec son fils il s'enferme un matin :
« Mon cher enfant, j'approche de ma fin;
« Je le sens trop à ma faiblesse extrême.
« Oui, nous allons bientôt nous séparer;
« Vous me perdrez; si, pour un fils que j'aime,
« C'est un malheur, il peut se réparer.
« Je vous étonne. Apprenez un mystère
« Que je vous ai dérobé jusqu'ici;
« A mon cher fils je ne veux plus rien taire.
« Regardez bien cette fiole-ci;
« Elle renferme une liqueur vermeille,
« Trésor unique et fruit de mainte veille.
« Dans les trois jours qui suivront mon trépas,
« (Dans les trois jours, au moins n'y manquez pas,)
« Si par vos mains, dans ma bouche glacée,
« Cette liqueur goutte à goutte est versée,
« Entre vos bras, soudain vous me verrez,
« Me ranimant, renaître par degrés.
« C'est mon destin qu'ici je vous confie;

« J'attends de vous une seconde vie;
« Je vous devrai l'existence à mon tour,
« Et c'est mon fils qui me rendra le jour.
« Ce doux espoir, en mourant, me console. »
Le fils touché promit ce qu'on voulut,
Le jura même, et son père mourut,
Persuadé qu'il lui tiendrait parole.
Mais, par malheur, ce fils mal élevé,
Comme j'ai dit, et vaurien achevé,
De l'élixir sitôt qu'il se vit maître,
Prit un parti bien scandaleux, bien traître:
« Ma foi, dit-il, jusqu'à présent j'ai cru
« Que mon vieux père avait assez vécu.
« Je vivrai moins, si j'en crois l'apparence;
« Car mon défaut n'est pas la tempérance.
« J'use mes jours, je les risque souvent
« Comme à plaisir; et ce n'est pas ma faute
« Si, par hasard, je suis encor vivant.
« Serait-ce point sottise la plus haute
« De m'oublier? Oui, la première loi,
« La mieux suivie, est que l'on songe à soi. »
Quelques remords cependant le troublèrent;
Mais les trois jours bien vite s'envolèrent,
Et Mélédin (c'est le nom du bandit)
Sur son méfait aisément s'étourdit.
De mauvais fils il devint mauvais père;
De ses enfants ne s'embarrassa guère,
Dont il advint que, par faute de soins,

S'il valait peu, ses fils valurent moins.
Il arriva bientôt à la vieillesse,
Par la débauche, avant l'âge, cassé;
Près de mourir, et songeant au passé,
Comptant fort peu d'ailleurs sur la tendresse
De ses enfants, il voulut réussir
A s'appliquer l'effet de l'élixir.
« Allons, dit-il, il faut jouer d'adresse. »
De ses trois fils il fit venir l'aîné,
Qu'il connaissait tout pétri d'avarice,
Par l'intérêt bassement dominé,
Prêt à se vendre; et ce fut sur ce vice
Que Mélédin bâtit son artifice.
« Mon cher Azor, ô mon très-digne fils!
« (Dit le mourant) vous êtes un brave homme,
« Sage, prudent, et sur-tout économe;
« Je vous connais; aussi je vous choisis
« Pour vous donner un témoignage insigne
« De confiance et d'amour paternel;
« J'ose penser que vous en êtes digne. »
Alors, d'un ton encor plus solennel,
Du grand Mahmoun rappelant la mémoire,
De la fiole il raconta l'histoire,
Hors en un point, qu'il eut soin d'altérer:
« Savez-vous bien ce que doit opérer
« Cette liqueur? Mon cher fils peut m'en croire:
« En un instant je deviendrai tout d'or;
« Oui, d'or, mon fils, et du plus pur encor.

« Imaginez qu'en conservant sa forme,
« Mon corps entier n'est qu'un lingot énorme.
« Vous concevez quel immense trésor
« Vous aurez là, tout seul, et sans partage.
« Embrassez-moi; recueillez, cher Azor,
« Ce grand secret, mon meilleur héritage. »
Le tendre fils ne se possédait pas :
Tout en serrant son père entre ses bras,
De son trésor il convoitait les charmes,
Et de bon cœur l'arrosait de ses larmes.
Le père mort, Azor de supputer
Ce que pourrait valoir, en long, en large,
Le cher défunt; comment le transporter?
Quatre chameaux y trouveraient leur charge.
Le compte fait, il eut soin promptement
D'exécuter le rare testament.
Mais à l'instant où, pour lever ses doutes,
Il eut au plus versé deux ou trois gouttes,
Il s'aperçoit, quelle surprise, ô Dieu!
Que Mélédin donne un signe de vie,
Puis, du remède ayant reçu trop peu,
Retombe.... Azor s'épouvante, s'écrie,
Ne songe plus, dans son trouble indiscret,
A la fiole : elle tombe, se casse;
Tout l'élixir se répand. O disgrace!
On n'en a point retrouvé le secret.
Ainsi le Ciel de tous trois fit justice;
Ainsi chacun fut puni par son vice.

Dans ce tableau, j'ai peint en raccourci
Les traits hideux de beaucoup de familles;
Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,
O mes enfants, ô mes aimables filles!
Ce pauvre père un jour vous quittera;
En vous quittant il vous regrettera;
Mais, après lui, vous direz, je l'espère,
En consolant votre excellente mère:
Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand, une tête si chère!
Que n'avons-nous à donner un trésor!
Nous l'offririons pour revoir notre père.
Vous le direz; oui, je n'en doute pas:
Les bons parents n'ont point d'enfants ingrats.

UNE
MISTIFICATION * DE POINSINET.

ANECDOTE.

Du petit Poinsinet on garde la mémoire.
Au comique Opéra, théâtre de sa gloire,
Les airs de Philidor embellirent ses vers;
Des *cercles à la mode* il peignit les travers;
Mais les siens ont servi de texte à mainte histoire.
On lui persuadait les contes les plus fous;
Il les tenait pour vrais, les contait après vous,
Il n'examinait rien : il était né pour croire.
Pour son propre mérite, il n'avait pas besoin
De l'en persuader que quelqu'un prît le soin.
Volontiers, sur ce point, on s'en conte à soi-même.
Dans les plaisants accès de son orgueil extrême,
Zaïre lui semblait une œuvre d'écolier,
Et qui n'égalait pas *Tom-Jone* et *le Sorcier*. **

* « *Mistifier*, abuser de la crédulité de quelqu'un pour le rendre ridicule. DICTIONNAIRE DE L'ACAD.
« *Mistification*, action de mistifier. IBID.

** Opéras comiques de Poinsinet. Il est encore auteur du *Cercle*, ou *la Soirée à la Mode*, jolie comédie jouée au Théâtre-Français.

Des mistificateurs la malice ordinaire
Lui mit en tête un jour de détrôner Voltaire;
Il ne tenait qu'à lui; pour en venir à bout,
Poinsinet manquait-il de génie et de goût?
Voltaire avait sur lui pourtant un avantage:
C'était d'avoir appris l'anglais dans son jeune âge;
Le fripon avait mis cette étude à profit,
Pillé Pope et Shekspir*, et n'en avait rien dit.
Avec un tel secours, de combien de couronnes
Se chargerait le front de l'auteur de *Tom-Jones*?
Sur la scène française il produirait Otway,
Congrève le comique, et Rowe, et Wicherley;
Puis, se multipliant, son flexible génie
Ferait voir la science avec le goût unie;
Il saurait, vers les cieux dirigeant son essor,
Y rejoindre Newton, puis l'élever encor.
Quel charme de pouvoir lire le sage Locke,
Et l'ingénieux Swift, et le grand Bolingbroke!
Il en serait content; c'étaient des songe-creux;
Mais bientôt, à bon droit prenant le pas sur eux,
Il approfondirait morale et politique.
Et d'ailleurs, accablé de gloire poétique,
Il devait aspirer à des succès nouveaux,
Donner à la fortune aussi quelques travaux;
Il parviendrait à tout; il pouvait y prétendre.
Et ce n'était pas lui que l'on ferait attendre.

* On écrit en anglais *Shakespear*, et l'on prononce *Chesper*

On projetait d'avoir à Londre un résident,
Qui servît en secret les droits du prétendant,
Mission délicate, emploi diplomatique!
Grands dangers à courir; traitement magnifique!
On lui gardait ce poste; et dans son cabinet
Le roi même avait dit: Je songe à Poinsinet;
Mais entend-il l'anglais? S'il l'entend, je le nomme.
Il n'en fallait pas tant pour décider notre homme.
L'orgueil, l'ambition à-la-fois le poussant,
Au complot des railleurs le voilà qui consent;
Aidant à le tromper, un bon ami lui prête
Une maison des champs, favorable retraite,
Où l'écolier nouveau, solitaire et caché,
Se renferme, au travail nuit et jour attaché.
Il ne sait pas d'anglais le premier mot; n'importe:
De quoi ne vient à bout une volonté forte?
Des livres!... c'est là tout ce dont il a besoin,
Et de l'en bien pourvoir ses amis ont eu soin.
On n'a rien négligé pour compléter la ruse;
Mieux le tour réussit, plus la troupe s'amuse.
Il se fatigue, il veille; il apprend, lit, relit;
Sa mémoire de mots se charge et se remplit;
Il ne se donne pas un instant de relâche,
Impatient d'atteindre à la fin de sa tâche.
Enfin, après huit mois, content de ses progrès,
Il court à ses amis... mais Dieu sait les regrets!
Dieu sait s'il plaint le temps qu'il perdit à s'instruire!...
Car c'est.... le bas-breton qu'il commence à traduire.

Le bas-breton?... O ciel!... Messieurs, vous qui riez,
N'auriez-vous pas de même été mistifiés?
Quant à moi, j'ai cru voir qu'en plus d'une rencontre
Ce qu'on doit nous montrer n'est pas ce qu'on nous montre.
Sur maint grave sujet dissertants, disputants,
Savants, rhéteurs, docteurs, sophistes, charlatans,
Jaloux de soutenir l'honneur de leurs écoles,
Étendent peu de sens dans beaucoup de paroles;
Leur galimathias long-temps donna le ton;
Heureux le bon esprit qui sait n'y rien comprendre!
C'est l'anglais avec eux que vous croyez apprendre;
Que vous enseignent-ils?... Hélas! du bas-breton.

LE PORTRAIT,

OU

LA MATINÉE D'UN AMATEUR,

ANECDOTE. — 1811.

Au Luxembourg, respirant sous l'ombrage,
L'autre matin j'avais fait quelques tours,
Rêvant à rien, comme c'est mon usage.
Je vois venir l'Apelle de nos jours,
Notre grand peintre, enfin David lui-même.
Je cours à lui : « Par quel bonheur extrême,
« Lui dis-je alors, te rencontré-je ici?
« Mais, réponds-moi, de grace; as-tu fini
« Ce cher portrait, que ta rare science
« Retarde trop pour notre impatience?
« Combien de gens, par le nœud des bienfaits,
« Sont au modèle attachés pour jamais!
« Fait pour avoir des amis véritables,
« Il est l'objet de sentiments durables.
« Quand verra-t-on ce chef-d'œuvre nouveau,
« Digne, à coup sûr, de ton mâle pinceau? »
David semblait content. Sur sa figure
Certain sourire était de bon augure.
« C'est le discours que j'attendais de toi,

« Et ma réponse est prête ; viens : suis-moi.
« De ce jardin ma demeure est voisine ;
« Viens, ce portrait va s'offrir à tes yeux ;
« Chez moi, d'amis un groupe curieux,
« En ce moment, le juge et l'examine.
« Je suis sorti ; j'ai voulu librement
« Leur laisser dire à tous leur sentiment.
« Rejoignons-les. » Moi, de lui rendre graces,
Et, sur les pas du peintre des Horaces,
De me hâter jusqu'à son logement.
Avec respect j'aborde cette enceinte
Que le talent rend vénérable et sainte ;
A chaque pas un chef-d'œuvre de l'art
Frappe d'abord, attire le regard ;
Mais, occupé d'une seule pensée,
Sans m'arrêter, je cours à l'atelier ;
J'entre, et l'objet que je vois le premier,
C'est le portrait qu'une foule empressée
Entoure, admire.... A peine l'ai-je vu,
Que, de plaisir et de surprise ému,
Je reconnais auprès de moi sans peine
Les amateurs, ou plutôt les amis,
Que dans ce lieu même desir amène,
Tous de pensée et de cœur réunis ;
Gens à citer, à louer sans scrupule ;
C'est notre Plaute * avec notre Tibulle ; **

* M. Picard. ** M. de Parny.

C'est ce Guillard, dont la muse a fourni
Des chants si beaux à Gluck, à Sacchini;
L'auteur piquant de *Raison et Folie**
Qui, de la femme observateur malin,
Sage en riant, philosophe badin,
Lance un précepte armé d'une saillie;
Le traducteur et fidèle et savant **
Qui, plein du feu de l'églogue latine,
Du grand Virgile a reproduit souvent
La mélodie et la douceur divine;
Et Campenon, le poète des champs,
Qui toujours charme et jamais ne fatigue,
Lui dont les vers faciles et touchants
Ont rajeuni le vieil *Enfant prodigue*;
Et ce Roger, qui, d'un art délicat,
Mit sur la scène un galant *Avocat*,
Avec succès; et Duval-Alexandre:
S'il eût voulu conclure le marché,
Plus d'un auteur n'eût pas été fâché
D'être acquéreur de sa *Maison à vendre*,
De maint ouvrage au théâtre applaudi,
Fruit d'un génie inventif et hardi;
Et Le Bailly, l'élégant fabuliste;
Et mon cher Droz, aimable moraliste,
Qui, du bonheur parlant d'un noble ton,
Réconcilie Épicure et Platon;

* M. Lemontey. ** M. Tissot.

Dans ce tableau, j'ai peint en raccourci
Les traits hideux de beaucoup de familles;
Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,
O mes enfants, ô mes aimables filles!
Ce pauvre père un jour vous quittera;
En vous quittant il vous regrettera;
Mais, après lui, vous direz, je l'espère,
En consolant votre excellente mère:
Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand, une tête si chère!
Que n'avons-nous à donner un trésor!
Nous l'offririons pour revoir notre père.
Vous le direz; oui, je n'en doute pas:
Les bons parents n'ont point d'enfants ingrats.

« Sinon l'élan d'une tendre amitié,
« Et le respect et la reconnaissance?
« De mille dons que sa bonté dispense
« Bien qu'il ait soin de cacher la moitié,
« Il est trahi par la publique estime,
« De son bon cœur salaire légitime;
« Il fait le bien par inclination,
« Par goût, par choix, sans ostentation.
« On lui sait gré, dans plus d'une famille,
« Du sort du fils, de l'hymen de la fille;
« Des longs malheurs il répare le tort;
« Rencontre-t-il quelques nochers débiles
« Qu'ont submergés nos tempêtes civiles?
« Il les console; il leur ouvre le port;
« Sans s'informer par quel vent, quel orage,
« Ni sur quel bord chacun a fait naufrage;
« Et, sous ses lois, les partis différents
« Sont étonnés de confondre leurs rangs.
« Ami des arts, de ceux qui les cultivent,
« Son goût les cherche; et ses faveurs les suivent:
« Il fait bien mieux que protéger: il sert.
« Au vrai talent, dont la noble infortune
« Souvent se cache et craint d'être importune,
« J'ai vu par lui plus d'un service offert.
« J'ai vu Collin, au terme de sa vie,
« Tracer pour lui, d'une main affaiblie,
« Les derniers mots que sa plume ait écrits.
« Français les garde; il attache du prix

« A ce papier, à ce legs honorable.
« O Dalayrac! auteur fécond, aimable,
« Comme Collin, hélas! trop tôt ravi,
« Oui, de FRANÇAIS tu fus connu, chéri;
« Il admirait ta finesse et ta grace;
« Honneur à lui dans le sacré vallon!
« Il a tant fait pour les fils d'Apollon!
« Que ne peut-il renaître un autre Horace,
« Pour acquitter les dettes du Parnasse!
« Mais la Peinture au moins a devancé,
« Dans ce dessein, sa sœur la Poésie;
« Ce beau portrait, à nos neveux laissé,
« Va lui donner une immortelle vie.
« — Que n'est-il vrai! que n'ai-je réussi,
« Reprend David, au gré de mon envie!
« Mes bons amis, vous semblez tous ici
« Assez contents; je dois donc l'être aussi;
« A ce portrait j'ai mis un zèle extrême,
« Je vous l'avoue; oh! oui, mon cœur lui-même
« Guidait ma main; j'ai voulu, pour ma part,
« Me satisfaire; on peint mieux ceux qu'on aime,
« Et c'est alors que l'on bénit son art. »
Mais voici bien le bon de l'aventure:
Comme il parlait, le bruit d'une voiture
Vient l'interrompre.... On n'arriva jamais
Plus à propos: c'est madame FRANÇAIS,
Avec sa fille; et d'abord la nature
Se fait entendre: « Ah! voilà bien Papa, »

Crie en entrant la naïve Élisa.
Sa mère admire.... Autour d'elle on se presse;
On parle tous, et l'on parle à-la-fois;
Mais dans le bruit de nos confuses voix
Fort aisément celle à qui l'on s'adresse
Démêle estime, et respect, et tendresse;
Elle sourit, veut répondre... On se tait.
« Monsieur David! oh! Dieu! le beau portrait!
« Combien je suis touchée et satisfaite! »
On recommence encore; on lui répète
Ce qu'on a dit. « Messieurs, vous êtes tous,
« Je le vois bien, amis de mon époux;
« Que je voudrais que cette matinée,
« A le fêter par vous tous destinée,
« Laissât du moins un peu de souvenir!
« Que j'en voudrais voir un tableau fidèle,
« Qui sût ensemble encor nous réunir
« Près du portrait... et qui plût au modèle!
« Qui le fera? point d'éloges sur-tout;
« Car vous savez qu'ils sont peu de son goût. »
On me choisit alors pour secrétaire;
Et j'ai tâché que ce qui s'est passé,
Tout simplement, sans art, fût retracé
Dans le récit que je viens de vous faire.

LA

VISITE ACADÉMIQUE.

ANECDOTE.

Pour entrer à l'Académie
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie,
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie;
Il monte, frappe à petits coups.
« Hé, Monsieur! que demandez-vous?
(Lui dit une bonne servante
Qui toute en larmes se présente.)
« — Pourrais-je pas avoir l'honneur
« De dire deux mots à monsieur?
« — Las! quand il vient de rendre l'ame...
« — Il est mort? — Vous pouvez d'ici
« Entendre les cris de madame;
« Il ne souffre plus, Dieu merci.

« — Ah! bon Dieu! je suis tout saisi!...
« Ce cher...! ma douleur est si forte...!
Le candidat, parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit: « Je vois
« Que l'affaire change de face;
« Je venais demander sa voix;
« Je m'en vais demander sa place. »

UNE
PROMENADE DE FÉNELON.
ANECDOTE

Récitée à la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, le 21 décembre 1808, pour la réception de M. de Tracy, élu à la place de M. Cabanis.

****

PARLER de Fénelon, c'est un titre pour plaire.
Trop heureux si mes vers emportent ce salaire,
Si de ce nom chéri le puissant intérêt
Me fait obtenir grace et vaincre mon sujet!

Ce sujet, je l'avoue, est un rien, peu de chose,
Un fait que j'aurais peine à bien conter en prose,
Tant l'histoire en est simple! et je l'essaie en vers!...
Hélas! par ce récit un ami des plus chers
Me fit, il m'en souvient, verser de douces larmes;
Aura-t-il dans ma bouche aujourd'hui mêmes charmes?
Il n'y faut pas compter; mais, encore une fois,
Sur tous les tendres cœurs Fénelon a des droits.
Une main plus savante * a produit sur la scène
Du prélat de Cambrai l'âme sensible, humaine;
Elle a fait reconnaître, aux traits dont il est peint,
L'ange, le philosophe, et l'apôtre, et le saint:
Ce digne monument suffirait à sa gloire;
J'offre encore une fleur à sa douce mémoire;
Et par un trait vulgaire, et sans art raconté,
Je ne veux cette fois louer que sa bonté.
Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple;
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs, aimés du sage et du poète,

* Chénier, tragédie de *Fénelon*.

Solitaire et rêveur, il allait s'égarer;
De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer!
Il médite, il compose, et son ame l'inspire;
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire;
Sa gloire est d'être utile; heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu!
Ses regards, animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature, et jouit de Dieu même.
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Écoute le récit de peines qu'il soulage,
Joue avec les enfants, et goûte le laitage.
Un jour, loin de la ville ayant long-temps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit; une famille y pleure.
Il entre; et, sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
O ciel! c'est Monseigneur!... On se lève, on s'empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
« Qu'avez-vous, mes enfants? d'où naît votre chagrin?
« Ne puis-je le calmer? versez-le dans mon sein;
« Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :

« Pardonnez, Monseigneur; mais vous n'y pouvez rien;
« Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien;
« Nous n'avions qu'une vache! Hélas! elle est perdue:
« Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue;
« Notre pauvre Brunon!... nous l'attendons en vain!...
« Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
« Peut-il être un malheur au nôtre comparable?
« — Ce malheur, mes amis, est-il irréparable?
« Dit le prélat; et moi, ne puis-je vous offrir,
« Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
« En place de Brunon, si j'en trouvais une autre!
« — L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
« Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps!
« Eh! comment l'oublier? ni nous, ni nos enfants,
« Nous ne serions ingrats!... c'était notre nourrice!
« Nous l'avions achetée, étant encor génisse!
« Accoutumée à nous, elle nous entendait,
« Et même à sa manière elle nous répondait;
« Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
« Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
« Ornaient son large front et ses pieds de devant.
« Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
« Il montait sur son dos; elle le laissait faire!
« Je riais!... A présent nous pleurons, au contraire!
« Non, Monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
« Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fénelon écoutait cette plainte naïve;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive:

Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet, en partant, de revoir la famille.
« Ah! Monseigneur, lui dit la plus petite fille,
« Si vous vouliez pour nous le demander à Dieu,
« Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus. Adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déja l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout-à-coup à ses yeux un objet s'est montré;
Il regarde... il croit voir... il distingue... en un pré,
Seule errante et sans guide, une vache... c'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle;
Il ne peut s'y tromper!... Et soudain, empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon, complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente;
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire? va-t-il poursuivre son chemin,
Retourner sur ses pas ou regagner la ville?
Déja, pour revenir, il a fait plus d'un mille...
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins;
« Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et, marchant lentement, derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez, en ce moment, ce digne et saint prélat
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore!
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau?
Le voilà, fatigué, de retour au hameau.
Hélas! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière;
Il arrive à la porte: « Ouvrez-moi, mes enfants,
« Ouvrez-moi: c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt. O surprise! ô joie! ô doux spectacle!
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle;
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux,
« Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux;
« Pour nous faire plaisir, il a pris sa figure;
« Aussi je n'ai pas peur... Oh! mais, je vous assure,
« Bon ange!... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange!
« Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange;
« J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,
« Je revenais vers vous; que n'ai-je pu voler!
« Reprenez-la; je suis heureux de vous la rendre.
« — Quoi! tant de peine! O ciel! vous avez pu la prendre,
« Et vous-même!... » Il reçoit leurs respects, leur amour.
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle: « C'est donc ainsi que tu nous laisses!...
« Mais te voilà! » Je donne à penser les caresses!

Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus * le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore;
« A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore;
« Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
« — Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison;
« On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes!
« Vous êtes tant aimé! Prévenez leurs alarmes;
« Mais comment retourner? car vous êtes bien las!
« Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos bras:
« Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais le bruit au hameau s'est déja répandu:
Monseigneur est ici! Chacun est accouru,
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbage frais;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin: l'écho les double et les renvoie.
Il part; tout le hameau l'environne, le suit;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche... Honneurs innocents! et gloire pacifique!
Ainsi par leur amour Fénelon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté:

* Nom du chien d'Ulysse.

O toi, de qui j'appris cette touchante histoire,
Toi, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire,
Cher et bon Cabanis, je n'ai point l'heureux don
De ces traits éloquents, de ce noble abandon,
Qui, partant de ton ame et si tendre et si sage,
Passionnaient toujours tes écrits, ton langage;
Dans tes yeux, dans tes traits, souriait la bonté;
Juste et fier sans orgueil, simple avec dignité,
Toujours compatissant aux misères humaines,
Tu guérissais les maux, tu partageais les peines!
Du divin Fénelon aimable imitateur,
Comme lui cher au pauvre, et son consolateur,
Du vrai beau comme lui toujours ami sincère,
Nourri des anciens, plein de ton vieil Homère,
Ton savoir, ton génie éternisent ton nom;
Tu nous rendais ensemble Hippocrate et Platon;
O ciel! et tu n'es plus! Ta mort prématurée
Par tout ce qui t'aimait sera toujours pleurée.
Hélas! dans nos amis nous-mêmes nous mourons;
En leur donnant des pleurs, c'est nous que nous pleurons.
Ah! du moins qu'un espoir adoucisse nos plaintes;
Leurs ames, après eux, ne seront pas éteintes.
Croyons qu'il est un Dieu qui, lorsqu'on a vécu,
Garde une peine au crime, un prix à la vertu:
C'est là que la bonté sera récompensée.
Un jour, j'aime à nourrir cette douce pensée,
Les mortels bienfaisants revivront réunis
Avec les Fénelon, avec les Cabanis.

LES ARBRES
CHOISIS PAR LES DIEUX.

FABLE TRADUITE DE PHÈDRE.

(liv. III, fable 17.)

Les dieux, un jour, eurent la fantaisie
De se choisir des arbres favoris.
Au chêne altier Jupin donna le prix,
Vénus au myrte; et de la poésie
Le dieu brillant adopta le laurier.
Le pin obtint la faveur de Cybèle;
Hercule aima le pâle peuplier.
Minerve dit à la troupe immortelle:
« Quoi! vous prenez des arbres dont le fruit
« N'a rien d'utile! Un pareil choix m'étonne! »
Jupin répond: « Voulez-vous qu'on soupçonne
« Des immortels de tenir au produit?
« Je ne vends point ma faveur; je la donne.
On applaudit. « Pour moi, reprend Pallas,
« C'est au fruit seul que je suis attentive;
« J'aime l'utile, et ne m'en défends pas
« Et je choisis l'olivier pour l'olive. »

Lors Jupiter : « O ma fille, je vois
« Qu'avec raison chacun vous nomme sage !
« Vous nous montrez, par un si juste choix,
« Qu'il faut priser moins l'éclat que l'usage. »

De faux brillants on est trop ébloui ;
Mettons la gloire à bien servir autrui.

UN

TRAIT DE LOUIS XII,

ÉCRIT SUR LE SOUVENIR D'UNE JEUNE PERSONNE.

ANECDOTE.

Qu'écrirai-je pour vous, aimable Z** ?
Ne pourrais-je mêler l'agréable au solide ?
Les contes ont leur prix ; comme ils sont amusants !
Comme ils font souvent peur et plaisir aux enfants !
Que *le Petit Poucet* a fait verser de larmes !
Cendrillon, *Barbe-Bleue* et *Peau-d'Ane* ont leurs charmes ;
Et quant au *Chat botté*, qui devint grand seigneur,
Il méritait bien cet honneur,
En intrigue étant passé maître ;
Toujours fourni de ruse, et jamais en défaut,
Pour être un courtisan le ciel l'avait fait naître.
Mais ce ne sont plus là les contes qu'il vous faut.
Vous n'êtes plus enfant, et vous devenez sage.
Pour grandir en vertus, vous n'avez seulement
Qu'à regarder votre maman,
Qu'à tâcher, s'il se peut, d'être un jour son image.
En attendant je vais, d'un de nos meilleurs rois,

De Louis douze, ici vous conter une histoire;
De ce *Père du peuple* on chérit la mémoire:
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une excellence,
De battre un laboureur avait eu l'insolence;
Il mande le coupable, et sans rien témoigner
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret, que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère;
Le roi passe, et lui dit: « Vous a-t-on fait grand'chère?
« — On m'a bien servi, Sire, un superbe festin;
« Mais je n'ai point dîné: pour vivre, il faut du pain.
« — Allez, répond Louis, avec un front sévère,
« Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire;
« Puisqu'il vous faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
« Songez à bien traiter ceux qui le font venir. »

JULIEN ET GALLUS,

OU

REMÈDE CONTRE L'ENNUI.

ANECDOTE.

A la brillante cour du fils de Constantin,
De deux jeunes Césars s'écoulait le destin;
Julien et Gallus avaient vu, par les crimes,
Leur père et tous les leurs, désignés pour victimes,
L'un sur l'autre égorgés, payer de tout leur sang
L'honneur d'être placés près du suprême rang.
De ce carnage eux seuls, sauvés par leur faiblesse,
Devaient languir oisifs, dans l'ombre et la mollesse,
Indifférents au peuple, inconnus aux soldats;
Sans crainte, aussi long-temps qu'on ne les craindrait pas.
Mais, dans un sort pareil, des penchants tout contraires,
Sans les rendre ennemis, séparaient les deux frères.
En vains amusements Gallus perdait ses jours;
La chasse, les chevaux, de volages amours,
La musique, la danse, et la bruyante orgie,
Laissaient un vide affreux dans son ame flétrie;

Et quand tout prévenait ou flattait ses desirs,
Il était malheureux à force de plaisirs.
Julien, loin du monde, et dans la solitude,
Goûtait les voluptés compagnes de l'étude;
Des âges anciens il remontait le cours,
Sondait le cœur humain, et suivait ses détours.
Ce qui charme l'esprit, l'étend, le fortifie,
La poésie auguste et la philosophie,
L'art de persuader par de touchants discours,
Étaient le noble emploi de ses nuits, de ses jours;
Parmi les souverains se cherchant un modèle,
Il méditait le livre où s'est peint Marc-Aurèle,
Ou demandait, pour prix d'un travail assidu,
A Platon l'éloquence, à Zénon la vertu.
De son frère, un matin, visitant la retraite:
« Je vous vois, dit Gallus, l'ame bien satisfaite;
« Comment donc faites-vous? et quels sont vos plaisirs
« Car enfin vos travaux vous laissent des loisirs;
« Vous n'êtes pas toujours attaché sur un livre;
« Pour moi, je suis bien las de ma façon de vivre;
« A vous ouvrir mon cœur je suis accoutumé:
« L'ennui règne à la cour, et j'en suis consumé.
« C'est un supplice affreux que tous les jours j'endure.
« Mon frère, j'en mourrai, s'il faut que cela dure;
« Je bâille en y pensant. » Julien lui répond:
« Je vous plains d'être en proie à cet ennui profond:
« Ce mal m'est inconnu; mais j'y sais un remède.
« — Ah! dieu! s'il est ainsi, venez donc à mon aide.

« Dit Gallus. — J'y consens, et dès demain matin
« Je vous fais éprouver ce remède certain.
« Venez voir avec moi mon champêtre domaine,
« Doux présent que m'a fait ma noble aïeule Hélène;
« Aux premiers traits du jour il nous faudra partir;
« C'est là qu'avant la nuit j'espère vous guérir.
« Un assez court chemin tous deux peut nous y rendre. »
Gallus, le lendemain, ne se fit point attendre.
A l'heure dite, il vient. Les deux jeunes Césars
De la riche Byzance ont quitté les remparts;
Le char vole; on abrége, en causant, le voyage.
Julien à Gallus adresse ce langage:
« Auriez-vous oublié le vieillard Nicoclès,
« Qui de nos premiers ans vit les premiers progrès?
« Notre père, autrefois, nous le donna pour maître;
« Il prit de nous des soins qu'on sut mal reconnaître;
« Son mérite à la cour était trop étranger,
« Souvent, par sa droiture, il s'y mit en danger.
« Notre jeune raison, par la sienne guidée,
« Fut préservée alors de toute fausse idée;
« On redoutait pour nous de si sages leçons;
« On arracha le maître à ses chers nourrissons.
« A le revoir, mon frère, auriez-vous quelque joie?
« - Sans doute; auprès de nous qu'il vienne, qu'on l'emploie;
« J'ai su de ses leçons moins profiter que vous;
« Mais c'était un bon homme! il jouait avec nous;
« Sa vertu n'avait rien de triste ni d'austère:
« Eh! qu'est-il devenu? — Le croiriez-vous, mon frère?

« Depuis que de la cour il est disgracié,
« Haï des courtisans, et du monde oublié,
« Moins satisfait du sort que de sa conscience,
« Et dans les justes dieux mettant sa confiance,
« Il vit pauvre et caché; deux filles avec lui,
« De ses jours avancés faible et dernier appui,
« Languissent sans époux; leur père, qui les aime,
« Souffre de leur malheur bien plus que du sien même.
« — O ciel! vous m'affligez; nous leur ferons du bien,
« Je veux m'en souvenir. » Pendant cet entretien,
Aux yeux des voyageurs la maison se découvre;
On y touche; on arrive, et la porte qui s'ouvre
Laisse voir un vieillard que deux jeunes beautés
Soutiennent doucement, marchant à ses côtés.
A ce tableau touchant, Gallus, l'ame attendrie,
Reconnaît Nicoclès; il s'émeut, il s'écrie:
« Ah! mon frère, c'est lui! c'est notre vieil ami! »
Le vieillard s'avançant d'un pas mal affermi:
« Est-il vrai? je revois mes augustes pupilles!
« J'espère un temps meilleur et des dieux plus faciles,
« Puisque je vous retrouve et peux vous approcher:
« Moi, chez César! lui-même a daigné me chercher!
« Son ordre auprès de lui m'appelle en ces retraites!
« — Mon père, ce n'est point chez César que vous êtes,
« Lui répond Julien: ce domaine, à mes yeux,
« Ne fut jamais si cher, jamais si précieux
« Que lorsqu'il m'est permis d'en faire un digne usage:
« De ma reconnaissance il est le faible gage,

« Oui, nous sommes chez vous. » Ce discours imprévu,
Par le rang au savoir cet hommage rendu,
La bonté de César peinte sur son visage,
Excite des transports que son frère partage;
Nicoclès, ses enfants, voudraient parler tous trois,
Et tous trois pour parler ne trouvent point de voix.
Dans leurs yeux attendris, des pleurs, un doux sourire,
Sont bien plus éloquents que ce qu'ils pourraient dire.
Julien satisfait: « Mon père, suivez-moi;
« Venez voir votre bien; il vous plaira, je croi:
« Sans s'étendre fort loin, ce riant apanage
« Peut suffire au bonheur, peut contenter un sage. »
Il leur fait parcourir le modeste logis;
On n'y voit point briller l'or, les meubles exquis;
L'aimable aisance y règne et l'orgueil s'en exile;
De simples ornements, dont chacun est utile,
Y promettent au maître un commode séjour.
Que de reconnaissance, et de joie, et d'amour,
S'échappe enfin des cœurs de l'heureuse famille!
Quels regards! quels discours! le sentiment y brille,
Non l'esprit: ils n'ont pas le talent des flatteurs.
On s'avance au jardin, plein de fruits et de fleurs;
D'une eau fraîche et limpide une source y bouillonne;
Un peu de bois encor s'y joint et le couronne.
« Quoi! disait le vieillard, tout ceci m'appartient!
« Qu'un asile si doux me charme et me convient!
« Julien! ô mon fils! c'est toi qui me le donnes!
« Mes filles que tu vois, si touchantes, si bonnes;

« Leur vieux père aujourd'hui les lègue à tes bienfaits!
« Tranquille sur leur sort, je puis mourir en paix! »
Toutes deux cependant, spectacle plein de charmes!
Sur les mains de César laissaient couler leurs larmes,
Levaient au ciel les yeux, et d'une égale ardeur
L'invoquaient pour un père et pour un bienfaiteur.
Gallus est pénétré d'une scène si tendre;
Il ne peut se lasser et de voir et d'entendre,
Félicite son frère, et se plaint en secret
De n'être que témoin d'un si généreux trait.
Il contemple ces lieux, cette aimable demeure:
« Heureux vieillard, ici vous pourrez, à toute heure,
« Voir à vos pieds voler mille légers vaisseaux
« Sillonnant l'Hellespont, se croisant sur les eaux;
« Et sur l'autre rivage à vos yeux se déploie
« La campagne du Xante et la place où fut Troie.
« Ici vous goûterez le frais et le repos;
« D'une orageuse cour vous oublierez les flots;
« Au bord d'une fontaine aux ondes murmurantes,
« Sur des lits de verdure et de fleurs odorantes,
« Vos filles chaque jour s'asseoiront près de vous;
« Charmeront vos loisirs et les rendront plus doux,
« Tantôt par leurs discours, tantôt par la lecture
« De vers qu'embellira leur voix touchante et pure.
« De l'injuste destin vous braverez les coups,
« Mon père, et vous serez bien plus heureux que nous. »
Mais enfin au logis l'appétit les ramène;
La table les rassemble; elle est frugale et saine:

On sert du lait, du miel, et des fruits savoureux;
Des vases ciselés coule un vin généreux;
Un facile abandon, une gaîté décente
Assaisonne les mets que l'amitié présente.
Le vieillard prend sa lyre, et ses accords touchants
D'Aglaé, de Mysis, accompagnent les chants.
Gallus à leurs talents prodigue son suffrage.
Julien cependant veut finir son ouvrage:
« Mon père et vous, dit-il, vous, aimables objets,
« J'ose former pour vous encor d'autres projets;
« De vertus et d'attraits votre jeunesse ornée
« Doit s'approcher bientôt des autels d'hyménée;
« Un père avec plaisir y guidera vos pas;
« De fortunés époux vous ouvriront leurs bras;
« Pour former cette chaîne et la rendre légère,
« Acceptez quelques dons de l'un et l'autre frère:
« Oui, Gallus avec moi veut être de moitié;
« Sa main dote Mysis, et la mienne Aglaé. »
A ces mots, des deux sœurs les chastes fronts rougissent;
Leurs yeux se sont baissés, et leurs traits s'embellissent.
D'un regard expressif, et lui serrant la main,
Gallus a de son frère approuvé le dessein.
Bienfaiteur à son tour, de quelle jouissance
L'enivrent les accents de la reconnaissance!
Le charme qu'il éprouve est tout nouveau pour lui!...
Mais dans l'azur des cieux déja Vesper a lui;
Déja, montrant son disque et sa pâle lumière,
Phœbé sur l'horizon vient remplacer son frère.

« Que vois-je? est-ce la nuit?... Qu'avec rapidité
« Le temps dérobe ici son cours précipité!
« Dit le prince étonné : nous arrivons à peine!
« La journée est trop courte, et sa fin trop soudaine;
« Je n'en ai pas senti les instants s'écouler.
« — C'est que le triste ennui ne vint pas s'y mêler,
« Lui dit alors son frère; à cette maladie
« Vous savez maintenant comment on remédie;
« Il ne tiendra qu'à vous de l'éloigner toujours.
« — Oui, le remède est sûr; j'y veux avoir recours,
« Mon frère; et si l'ennui revient pour me surprendre,
« En faisant des heureux, je saurai m'en défendre.
« Voilà ma guérison; vous me l'aviez bien dit. »
A ce noble discours Julien applaudit.

Gallus de ce beau jour conserva la mémoire;
Lui-même avec plaisir en racontait l'histoire;
Il sut toujours depuis, répandant les bienfaits,
Tout prince qu'il était, ne s'ennuyer jamais.

Nous pouvons tous connaître un semblable délice.
Dans l'état le plus humble, on peut rendre service,
Et d'un plus malheureux être le bienfaiteur;
Il n'est à ce plaisir nul ennui qui ne cède....

Finissons; aussi bien je pourrais, j'en ai peur,
Faire éprouver le mal, en parlant du remède.

LE

DOYEN DE BADAJOZ.

CONTE.

Mes chers amis, ma muse, dans ses rimes,
A tous vos goûts se prête volontiers;
Puisqu'à présent vous aimez les sorciers,
Que vos romans, drames et pantomimes,
Rares tissus d'inventions sublimes,
Sont tous noircis de diables et d'enfer,
Je veux aussi mettre en jeu Lucifer.

Plaçons d'abord notre scène en Espagne;
Car à Paris, dans ce siècle de fer,
Traits de sorciers seraient contes en l'air;
De plus en plus l'incrédulité gagne.
Bien est-il vrai pourtant qu'aux boulevarts
Et même ailleurs, on voit sur le théâtre
Danser le diable, et cent spectres hagards,
Masques hideux de singes, de lézards,
Le front cornu, la peau noire ou verdâtre,
De leur laideur offensant les regards;
Chacun y court; on en est idolâtre;
Tant nous gardons le vrai goût des beaux arts!
De Badajoz l'église cathédrale
Eut un doyen pour ses talents cité;
Sans endosser l'hermine doctorale
Seul il valait une université.
Droit, médecine, arts et théologie,
Il savait tout, excepté la magie.
Cet art puissant, qui fait qu'on est devin,
Il l'ignorait; c'était son grand chagrin.
A sa douleur on lui montre un remède.
Quelqu'un lui dit qu'il existe à Tolède,
Dans un faubourg, vivant incognito,
Un magicien nommé don Mendrito,
Du grand Albert le disciple et l'émule.
Il ne remet l'affaire au lendemain;
Incontinent il fait seller sa mule,
Et de Tolède enfilant le chemin,

Chez Mendrito va descendre au plus vite.
Descendre?... non; il monte en un grenier
(Car des savants c'est l'ordinaire gîte);
Il se présente et dit: « Seigneur sorcier,
« Mon nom pour vous n'est pas nouveau peut-être;
« De Badajoz vous voyez le doyen;
« Tous nos savants me surnomment leur maître;
« Mais c'est trop peu, si vous n'êtes le mien.
« Enseignez-moi la science profonde
« Dont le pouvoir s'étend sur l'autre monde.
« Vous en serez récompensé dans peu;
« Un vieux prélat n'a que moi de neveu;
« Il m'est bien cher; le ciel lui soit en aide!
« Mais à son âge, il faut, s'il plaît à Dieu,
« Que mon tour vienne, et que je lui succède.
« Ce pas-là fait, je monterai plus haut;
« Car, entre nous, chacun sent ce qu'il vaut,
« Jugez alors pour moi quelles délices
« De m'acquitter de vos rares services!
« Je vous promets... — Eh! oui, j'entends fort bien!
« Vous promettez, et vous ne tiendrez rien,
« Dit le sorcier; bien dupe qui s'y fie!
« Cherchez ailleurs un maître de magie.
« J'en ai tant vu de ces grands prometteurs,
« Qu'après l'essai j'ai reconnus menteurs!
« Que m'ont valu mes complaisances folles?
« Des compliments, du vent et des paroles;
« D'ingratitude à la fin je suis las!

« Allez, vous dis-je, on ne m'y reprend pas.
« — Quoi! se peut-il?... Ah! j'ai peine à le croire,
« Dit le chanoine en poussant un hélas!
« Quoi! vous avez rencontré des ingrats!
« Est-il possible?... A-t-on l'ame assez noire?... »
Et là-dessus il cita force traits
Pris des auteurs, dans la fable et l'histoire,
Surtout Sénèque au traité des Bienfaits,
Car le Doyen avait de la mémoire.
Don Mendrito vint à s'humaniser.
Eh! le moyen de pouvoir refuser
Un digne prêtre, un homme des plus sages;
Qui savait tant et de si beaux passages!
« Allons, dit-il, encore celui-ci:
« D'une fenêtre à l'instant il s'approche,
« Et dit fort haut les termes que voici:
« *Inès, mettez deux perdrix à la broche:*
« *Monsieur l'abbé soupe ce soir ici.* »
Puis au Doyen d'un ton plus radouci:
« Passons, mon cher, dans mon laboratoire;
« Je vous y veux expliquer le grimoire. »
Notre Doyen ne se fait pas prier.
Dans peu de temps, le docile écolier
Par ses progrès sait étonner son maître,
Tant était vif son desir de connaître!
Rapidement s'écoule un mois entier.
Voilà qu'un jour, tandis qu'à la science
Il s'appliquait, arrive en diligence

Une voiture avec maint estafier;
C'est le grand-chantre avec le trésorier,
Et quatre anciens, envoyés du chapitre
Vers le Doyen; la députation
Le complimente et lui donne le titre
De monseigneur. Une indigestion
Vient d'envoyer son oncle prendre place
Parmi les saints qu'on chante à la préface:
Il est évêque, et d'une seule voix
Tout le chapitre a fait ce digne choix.
Don Mendrito, présent à l'ambassade,
Avec esprit saisit le bon moment;
D'un ton aisé, louangeur, mais point fade,
A monseigneur il fait son compliment;
Puis il ajoute: « A présent, je me flatte
« Que sa Grandeur ne sera pas ingrate.
« En peu de mots sachez quel est mon but:
« Je n'ai qu'un fils, bon prêtre, s'il en fut.
« Il dit la messe, il lit dans le bréviaire
« Passablement; mais, à ne vous rien taire,
« On n'en fera jamais un grand sorcier;
« Mais ce serait un bon bénéficier.
« — Cela suffit, et j'en fais mon affaire,
« Dit le prélat, non pas pour le moment;
« Avec des gens qu'il faut que je ménage
« J'ai par malheur un autre engagement;
« Vous attendrez, j'ai promis, c'est dommage.
« Comptez sur moi, mais ne nous quittons pas;

« De vos leçons j'ai grand besoin encore;
« A Badajoz suivez-moi de ce pas,
« Et quelque jour, mon maître, que j'honore,
« Reconnaîtra si de lui je fais cas. »
Dans ce discours qui n'eut pris assurance?
L'attachement, le respect, l'espérance,
Du cœur humain mobile tout puissant,
Détermina le sorcier complaisant.
Le bon prélat, le prenant dans sa chaise,
A Badajoz le mène obligeamment.
Dans le palais il eut son logement;
Il en donnait ses leçons plus à l'aise,
Même au besoin, des soins du diocèse
Il se mêlait, et fort élégamment
Tournait un prône, ou bien un mandement.
De sa façon, mainte oraison funèbre
De monseigneur rendit le nom célèbre.
Il composa plus d'un beau règlement
Pour les obits et pour le séminaire;
Le diable fut, cette fois, grand-vicaire.
Un tel métier n'était pas trop le sien;
Mais, quand il veut, le diable fait tout bien.
Il n'était bruit, aux deux bouts du royaume,
Que de l'évêque à Badajoz placé;
C'était un saint, c'était un Chrysostôme,
De son vivant digne d'être enchâssé;
La chrétienté n'avait son second tome.
Un an après, un riche archevêché

Vient à vaquer; c'est celui de Séville.
Le sage Alphonse, alors roi de Castille,
Veut devant lui que la double croix brille;
Il est renté de deux cent mille écus;
Une abbaye encore, et des plus grasses,
Un beau matin arrive au par-dessus.
Bref, il obtient l'abondance des graces
Du Saint-Esprit; mais il n'est pas au bout.
Lorsque des gens la fortune s'avise,
Vous les voyez courir, aller à tout,
D'un trait rapide, et la foule est surprise.
Un an après, de par Sa Sainteté,
Le chapeau rouge, à Séville apporté,
Vient sur son front s'unir avec la mitre,
Et de la foi le souverain arbitre,
Du Dieu très-haut le vicaire sacré,
Le nomme encor légat *à latere*,
L'appelle à Rome, où sa docte éminence
Va gouverner, faire mainte ordonnance,
Mener un train de prince, être flatté
Par les petits, par les grands détesté.
Son rang l'appelle au sacré consistoire:
Il y paraît, il y soutient sa gloire;
C'est un prodige: on n'a rien vu de tel;
Tant de talent tient du surnaturel.
Un an après, évènement terrible!
Le pape meurt; car le pape est mortel,
Tout comme nous, bien qu'il soit infaillible.

L'église alors d'un nouveau chef visible
Doit faire choix : un conclave est formé,
De toutes parts exactement fermé;
Mais au-dehors, au-dedans on intrigue;
Les factions, la cabale, la brigue,
Régnent, Dieu sait! en vain on se fatigue :
A l'emporter trop bien accoutumé,
Le cardinal espagnol est nommé;
Le voilà pape! on l'adore, on l'encense;
Il tient les clefs du royaume des cieux;
Il tient encor, ce qui, dit-on, vaut mieux,
L'utile clef de la sainte finance.
Sitôt qu'il eut des pontifes romains
Ceint la thiare, et goûté les maximes,
Il enrichit les neveux sanctissimes,
Frère, oncle, tante, et les petits-cousins.
Tous ses parents, éloignés ou prochains,
Eurent leur part; il en vint des centaines :
Tout ce qui vint retourna les mains pleines.
Et Mendrito, me demandera-t-on,
Que faisait-il?... Mendrito? le pauvre homme,
De Badajoz à Séville et dans Rome
Avait suivi constamment son patron,
A chaque pas présentant sa supplique,
Et recevant toujours même réplique.
Pour demander il prenait mal son temps,
D'autres avaient su prendre les devants;
C'était un prince, ou c'était la maîtresse

Du vieux ministre, et puis une duchesse,
Puis un bâtard du cardinal-infant:
C'était, à Rome, un filleul du saint Père,
Un beau jeune homme, à la cour tout puissant.
De ces raisons, malgré qu'il n'y crût guère,
Il s'efforçait de paraître content,
Car il craignait encore de déplaire.
Mais lorsqu'enfin chacun eut eu son tour,
Il s'enhardit, et croit pouvoir un jour
Venir aussi réclamer son salaire.
Il représente, en toute humilité,
Ses longs travaux, son assiduité,
Touche deux mots de la reconnaissance
Qu'on lui promit, et qu'on est en puissance
De lui prouver. « A Votre Sainteté,
« Si désormais je ne suis plus utile,
« Si dans mon art j'ai su la rendre habile
« Autant que moi, ne puis-je en liberté,
« Avec mon fils, dans un modeste asile,
« Jouir enfin d'un repos mérité?
« Un philosophe, un ecclésiastique
« Doivent de peu savoir se contenter.
« Il ne nous faut que de quoi subsister;
« Une retraite, un viager modique,
« Serait pour nous un présent magnifique. »
Le très-saint Père accueillait l'orateur
D'un air affable et d'un sourire honnête;
Et cependant il cherchait dans sa tête

Ce qu'il ferait de son cher précepteur.
Dans peu d'instants sa réponse fut prête.
Pour éconduire un chétif magicien,
Obscur savant, pauvre homme de génie,
Il ne fallait tant de cérémonie.
Ses documents n'étant plus bons à rien,
De bons témoins content que le saint Père
Par ce discours montra son caractère.
« Notre cher fils, nous sommes informés
« Que tous les jours, seul, vous vous enfermez
« Pour pratiquer d'horribles sortiléges,
« Qui sont, mon fils, autant de sacriléges.
« Vous vous damnez; nous en sommes fâchés:
« Nous devrions, pour de si grands péchés,
« Vous infliger très-rude pénitence.
« Remerciez notre extrême indulgence,
« Qui, pour tout ordre, et pour tout châtiment,
« D'auprès de nous vous bannit seulement.
« Nous vous mandons, sans délai ni remise,
« De quitter Rome et l'État de l'église:
« Faute de quoi, comme hérétique ou juif,
« Nous vous faisons, dans trois jours, brûler vif. »
Sans sourciller, sans lui faire un reproche,
Don Mendrito cria cette fois-ci:
« *Inès, ôtez les perdrix de la broche:*
« *Monsieur l'abbé ne soupe pas ici.* »
A ces seuls mots, le malheureux élève,
Frappé soudain, s'éveille d'un beau rêve,

Et se retrouve... où ? dans l'étroit réduit
Où le sorcier l'a d'abord introduit.
Même au cadran d'une vieille pendule
Il voit qu'un tour s'est à peine achevé,
Tandis qu'il a si doucement rêvé.
Sans déserter la magique cellule,
En moins d'une heure il fut deux fois mitré,
Puissamment riche, et noblement titré,
Prélat, légat, et cardinal, et pape;
Et tout cela dans un clin d'œil s'échappe;
Tout est magie et prestige, sinon
Qu'il reste dupe encor plus que fripon,
Dix fois ingrat et cent fois ridicule.
Muet, confus, il sort de la maison;
Près de la porte il trouve encor sa mule
Toute sellée, et monte sur son dos.
Comme il montait, Lucifer en personne
Lui saute en croupe, et prononce ces mots,
D'un ton de voix dont le Doyen frissonne:
« Comme tu vins, retourne à Badajoz,
« Et souviens-toi que, même aux yeux du diable,
» L'ingratitude est un vice effroyable. »

LE CHARLATAN
ET LES TROMPETTES.

CONTE.

Avec Francisque, illustre charlatan,
Gille et Paillasse un matin s'engagèrent;
Donner la vogue à son orviétan
Fut le travail dont nos gens se chargèrent;
Bien entendu qu'à ce noble métier
Ils ne perdraient leur temps ni leurs paroles:
Francisque offrait un honnête loyer,
Et le prix fait, on partagea les rôles.
Bien équipés, en beau cabriolet,
Ils arrivaient sur la publique place:
Au fond du char Francisque s'étalait;
Sur le devant, messieurs Gille et Paillasse,
Droits sur leurs pieds, se tournaient en tous sens.
D'une trompette horriblement bruyante
Faisant au loin entendre les accents,
Gille d'abord rassemblait les passants;
Et puis Paillasse, à la troupe béante,
Montrait, vantait les pommades, les eaux,
Les élixirs, remèdes à tous maux,
Et les paquets de poudre incomparable,

Tonique, unique, impalpable, admirable,
Et cætera. Le bon peuple écoutait,
Croyait Paillasse, et surtout achetait.
Remarquaient-ils que de leur assemblée
Une partie ailleurs fut écoulée?
A la trompette alors on revenait;
C'était Paillasse à son tour qui sonnait;
Gille orateur, entassait les merveilles,
Gesticulait, braillait, s'époumonnait,
Citait les faits, les cures sans pareilles....
Sur les badauds son parlage opérait,
Et de nouveau la vente prospérait.
Mais, par malheur, la mésintelligence
Chez le trio s'en alla fermentant.
De ses faiseurs Francisque mécontent,
Leur reprochait froideur et négligence,
Défaut d'esprit; de leurs cerveaux bornés
Il ne sortait qu'éloges mal tournés.
Paillasse et Gille affirmaient, au contraire,
Que sur eux seuls roulait tout le débit,
Et que Francisque en avait le profit;
Qu'il ne ferait sans eux que de l'eau claire,
Qu'il les volait, leur rognait leur salaire....
Bref, un beau jour la querelle éclata;
Devant le peuple, au milieu de la vente,
Interrompant la séance savante,
En bas du char mons Paillasse sauta,
Et fut suivi de Gille son confrère,

Tous deux criant, et boüillant de colère;
Le grand Francisque un moment se troubla;
De la parole il avait peu d'usage;
Et le duo, dans un accès de rage,
L'apostrophant, en ces mots l'accabla :
« Tu nous dois tout, tu n'es que notre ouvrage;
« Depuis long-temps, ingrat, nous consumons
« A t'exalter notre esprit, nos poumons;
« Ne sais-tu pas comme en maints bodtiques
« On vend comptant l'éloge et la critique?
« Comme à tout prix on ment sur tous les tons?
« Dans ces concerts de vénale musique,
« Il faut payer jusques aux mirlitons!
« Et c'est ainsi, ladre, que tu nous traites!
« Nous t'attendons à la honte, au regret.
« Francisque, adieu; tu sauras ce que c'est
« Qu'un charlatan qui n'a plus de trompettes. »

PORTRAIT

D'OLIVIER GOLDSMITH,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE DAVID GARRICK.

JUPITER ET MERCURE.

FABLE.

Mercure! ici, Mercure! allons, qu'on se dépêche,
Dit un jour Jupiter, un peu chaud de nectar;
Ai-je là de l'argile fraîche?
Qu'on m'en donne: je veux modeler un gaillard
D'une plaisante espèce, une œuvre de caprice.
Je mêlerai le mal avec le bien,
Du plomb avec de l'or, trois vertus pour un vice;
Pour rien il boudera, s'amusera de rien.
Il faut qu'ensemble je pétrisse
Toutes les contradictions,
L'amour des vérités et l'art des fictions,
La passion du jeu, l'ardeur de la science,
La fureur des plaisirs, les goûts de l'innocence;
Très-peu chaste en ses mœurs, mais pudique écrivain,
Dans sa bouche je mets l'obscène hardiesse,
Dans sa plume, la grace et la délicatesse;

Qu'il soit, par-dessus tout, poète et libertin.
J'enflammerai ses sens, j'enflammerai sa tête,
Afin que chaque sexe y trouve son profit.
Franc débauché, grave érudit,
Dévot, joueur, dupe, et surtout poète,
Il ira de la terre habiter la planète;
Et parmi les mortels charmés de son esprit,
Son nom sera fameux; son nom sera GOLDSMITH.
Quand ce singulier météore
Cessera de briller là-bas,
Ici, pour nos plaisirs, tu nous l'amèneras;
Les dieux à ses talents applaudiront encore.

ÉPITRE

A MON AMI ANDRIEUX.

PAR JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Mon ami, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli côteau,
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de Collin-d'Harleville!
Là, d'un champ paternel que, pieux héritier,
Pour les muses, les mœurs, respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,
Vécut aimé du ciel et béni du village!

Oui; c'est là qu'il conçut son aimable *Inconstant;*
Son facile *Optimiste*, heureux, toujours content,
Ses *Châteaux en Espagne*, erreur douce et si chère
Et l'amusant ennui du *Vieux Célibataire*,
Allant au Luxembourg promener ses chagrins,
Et sa madame Évrard, si fatale aux cousins!
C'est là qu'il se cachait; là, que de sa demeure
Il descendait, pensif, vers les rives de l'Eure,
Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.

Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprentif jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux!
Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades,
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers les tours d'un vieux château!

Mais surtout il se plut sur les rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant par leur grace et leur simplicité
Ses mœurs et ses écrits, pleins de naïveté.

Aussi ses vers charmants, sur notre heureuse scène,
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine.
On vit l'air de famille. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre appelé Mévoisin,
Sortit, cher Andrieux, déja mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste où se plaît à fleurir
Un laurier, toujours vert, qui ne peut plus mourir.

Hélas! quand, sous tes yeux, la bêche sur sa bière
De son étroit asile eût fait rouler la terre,
En peignant tes regrets, ses talents et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.

Tu courus chez Houdon, l'un de nos Praxitèles,

Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,
Molière et La Fontaine, et Voltaire, et Corneille;
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte,
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile, au moins, nous l'a rendu.
C'est à vous deux, amis, que ce bienfait est dû.

Collin, né pour les champs, que le ciel fit poète,
Que la grace inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché?
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux! tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais le marque!
Exprès Dieu pour Collin te fit un aristarque
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas!
Que de fois sur ses vers tu le désespéras!
« J'ai lu votre acte.— Eh bien?— Il n'est pas net encore.
« — Et le style?— Un peu pâle; il faut qu'il se colore.
« — Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien?
« Moi, je vois qu'il y manque. — Eh! quoi donc? — Presque rien.
« Il faut y revenir. — La patience s'use.
« — Bon! la persévérance est la dixième muse.
« — Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter?
« — Sept fois? dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.

« — Cruel homme! — Au talent je me rends difficile.
« Si vous en aviez moins... — Et moi, je suis docile. »

Le lendemain matin il revient : « La voilà!
« Lisez, qu'en dites-vous? — Ah! très-bien; c'est cela.
« Votre scène à présent doit réussir et plaire.
« Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.
« — Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger;
« Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
« — Voyons, je trouve là plus d'un trait à reprendre....
—Prêtez-moi quelques vers; je pourrai vous en rendre. »
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur!

Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux! je t'ai trop tard connu.
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé! Comme toi sans envie,
Il veillait sur sa sœur, qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas! je le sens, je le voi;
Mais, va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.

Oh! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe!
Nos jours sont un instant : c'est la feuille qui tombe.
Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux,
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux;
Nous restons deux encor. Plus près de la nacelle,
Me voilà sur le bord; le vieux nocher m'appelle.

Un nœud peut à la vie encor nous attacher ;
C'est quelque bien à faire ; il faut nous dépêcher.
Moi dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.

J'ai besoin du censeur, implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non ; tu n'iras point, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide.
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile !
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.

Mais des Quintiliens l'art par toi professé,
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé ;
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues
Que le vulgaire ignore, et qui te sont connues.
De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore
Tes mœurs et tes écrits, dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,

Gais de verve et de traits, tes heureux *Étourdis?*
Sous son costume grec, sage, aimable, et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire *Anaximandre?*
Tes bonnes gens chercher dans leur pauvre vallon
Brunette qu'en tes vers leur rendit Fénelon?
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre.

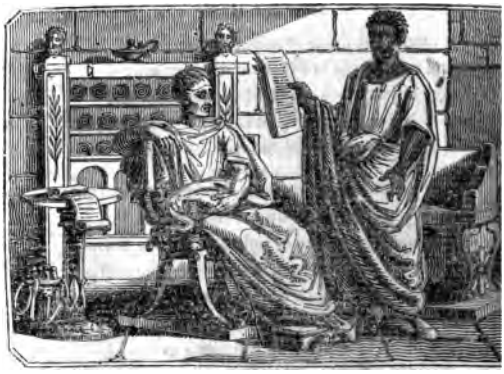
Mais si l'esprit nous plaît, le cœur, on l'idolâtre;
Oui, lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons,
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui surtout les instruit et les touche?
Ce ne sont pas les mots qui sortent de ta bouche,
Ni du parlage adroit les secrets différents;
C'est toi-même, observé par leurs yeux pénétrants,
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse,
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers ses maux, et si chère à ton cœur;
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésors de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.
O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain,
Venez souvent offrir, aux yeux de votre père,
L'air, la grace, les traits, le cœur de votre mère!

Va, crois-moi; va, le ciel mit des rapports touchants,
Et de longs souvenirs et des vœux attachants
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,

Qui, d'éloquence avide et même de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où par le temps, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.

Je t'en réponds pour eux: ils t'aiment, t'aimeront;
Et leur vive candeur te le dit sur leur front.
Ils se croiront sans peine et long-temps sous ta vue;
Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écrieront d'abord: Que dirait Andrieux?
Que leur dis-tu toi-même? et quelle est ta maxime?
« Ayez toujours besoin de votre propre estime.
« Mortel, respecte-toi; mortel, sois convaincu,
« Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu.
« Vivras-tu si tu perds, l'ame au vice asservie,
« Ce qui met seul du charme et du prix à la vie? »

Ainsi, lorsqu'animant une utile leçon,
Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs ce vrai beau qu'ils respirent.
Par toi leur cœur se forme avec leur jugement;
Leur pensée apprend l'ordre, et s'explique aisément.
Leur langage, leur style et s'arrange et s'épure.
Ton grand mot, le voici: « Restez dans la nature;
« Dans ses heureux sentiers, hélas! trop peu battus,
« Toujours marchent ensemble et talents et vertus. »



CÉCILE ET TÉRENCE.

ÉPITRE

A MON RESPECTABLE AMI

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Aimable et bon vieillard, toi dont l'ame énergique
Ne ressent point des ans la froideur léthargique :
Dont le talent, vainqueur de quatre-vingts hivers,
Garde encor sa jeunesse et sa flamme en tes vers,
O des douleurs d'Œdipe éloquent interprète,

Cher Ducis, quand tu viens visiter ma retraite,
Il me semble toujours voir entrer avec toi
L'incorruptible honneur, la franchise, la foi;
Sur tes beaux cheveux blancs qu'un vert laurier couronne,
Des talents, des vertus, le double éclat rayonne;
Je pense que le ciel daigne envoyer exprès
La sagesse vivante et sous de nobles traits,
Pour m'en faire éprouver l'influence prospère,
Et que tu viens bénir mes enfants et leur père!
Le nom de ton ami m'est un titre d'honneur.
Juge avec quel respect, juge avec quel bonheur
J'accepte le présent que tu viens de me faire!
J'ai lu, relu vingt fois cette Épître si chère;
Oh! combien je te dois! D'un ami qui n'est plus,
De Collin, cher objet de regrets superflus,
La cendre se ranime à tes vers, à nos larmes;
Tu peins avec amour, et d'un ton plein de charmes,
Ses aimables travaux, ses champêtres loisirs,
Son clos, son petit bien, plus grand que ses désirs,
Et le rare talent qu'il reçut en partage,
Et sa maison des champs, paternel héritage!
Ces vers sont pour nous deux; je suis seul aujourd'hui,
Je n'ai pas le bonheur de les lire avec lui;
Ma muse dignement répondrait à la tienne;
Puis-je, hélas! te payer et sa dette et la mienne?
Payons cependant. Mais qu'aurai-je à t'offrir?
Voyons. Je veux d'un conte amuser ton loisir.
Donne ce que j'ai. Suspendant mon étude,

Mes propres fictions peuplent ma solitude.
Je m'entoure à mon gré de héros de mon choix;
Ils viennent à mon ordre; ils sont là; je les vois.
Évoquons aujourd'hui, du sein de Rome antique,
Un illustre vieillard, un auteur dramatique,
Dont le nom s'est sauvé du naufrage des temps.
J'ai retrouvé de lui, parmi de vieux fragments,
Un fait que je te veux raconter; et peut-être
Dans quelqu'un de ses traits vas-tu te reconnaître.
Cécile avait cent fois, aux Romains enchantés,
Fait applaudir ses vers, au théâtre chantés;
Aux Muses consacrant sa longue et noble vie,
Il avait regardé les trésors sans envie;
Des honneurs et des rangs il ne fut point tenté;
Mais sage, libre, heureux, il vivait respecté.
Il vint un des premiers polir un dur langage,
Et de Rome adoucir la rudesse sauvage;
Car tu sais (au collége Horace nous l'apprit)
Que, long-temps insensible aux plaisirs de l'esprit,
Ce peuple usurpateur, altier, ami des armes,
De la victoire seule idolâtrait les charmes;
Et ce ne fut qu'au temps où son pouvoir fatal
Eut enfin renversé la cité d'Annibal,
Qu'il fit des doctes Grecs la connaissance utile,
S'informa de Thespis, de Sophocle, d'Eschile.
Un rapide succès couronna ses travaux;
Et ses maîtres chez lui trouvèrent des rivaux.
Déjà ce nouveau jour, qui commençait à luire,

Répandait le desir et le soin de s'instruire;
Des plus nobles maisons les jeunes héritiers
Associaient l'étude à leurs travaux guerriers;
Scipion, Lœlius, couple d'amis fidèles,
De valeur, de bon goût, émules et modèles,
A Thalie en secret offraient un grain d'encens;
La muse leur jeta des regards caressants.
Ces deux jeunes héros goûtaient notre Cécile,
Venaient le visiter dans son modeste asile,
Confidents de ses vers encor sur le métier,
Et sous un si grand maître heureux d'étudier.
Il aimait à tracer de tendres caractères,
La piété des fils, le droit sacré des pères;
A montrer le méchant de remords combattu,
A foudroyer le vice, à venger la vertu.
Quittait-il le travail? simple, naïf, aimable,
Le front toujours ouvert, l'humeur toujours affable,
Oubliant ses lauriers et sa gloire d'auteur,
Cécile était bon homme, et s'en faisait honneur.
Un jour, un inconnu pour le voir se présente,
Tout jeune, et n'ayant pas l'apparence imposante:
Ses cheveux courts, laineux, et son teint basané,
Sous le ciel africain attestent qu'il est né.
Modestement vêtu, l'air encor plus modeste,
Une grace timide accompagne son geste;
Ses yeux noirs, renfoncés, sont pétillants d'esprit;
Il porte sous sa toge un épais manuscrit
Qui le fait pour auteur aisément reconnaître.

Vieilli dans la maison, confident de son maître,
L'affranchi de Cécile introduit l'étranger,
Qui bégaie une excuse, et craint de déranger.
D'un regard paternel Cécile l'encourage:
« Voilà comme j'étais, lui dit-il, à votre âge,
« Lorsqu'au vieux Livius * j'allai me présenter;
« Il me reçut fort bien, et j'aime à l'imiter.
« Que voulez-vous de moi? quel sujet vous amène? »
A cet aimable accueil, qui le rassure à peine,
Le jeune homme répond qu'il attend, en effet,
Des bontés de Cécile un important bienfait.
« On touche aux jours brillants des fêtes de Cybèle;
« Dans cette occasion et sainte et solennelle,
« Sur un vaste théâtre, aux Romains rassemblés,
« Des spectacles pompeux doivent être étalés.
« J'ose former peut-être un desir téméraire,
« Dit-il; mais si ma pièce à Rome pouvait plaire!...
« Si, pour mon coup d'essai, j'étais assez heureux!....
« L'un des deux magistrats qui président aux jeux,
« L'édile Fulvius, accueillant ma prière,
« De la gloire consent à m'ouvrir la carrière;

* Livius Andronicus, le plus ancien des poètes latin que nous connaissions. On rapporte ses commencement à l'an 512 de la fondation de Rome, vers la fin de la se conde guerre punique.

Livi scriptoris ab ævo.

Horat. ep. 2, lib. I.

« Mais d'abord, m'a-t-il dit, il faut qu'en m'éclairant,
« Un suffrage fameux vous serve de garant;
« Allez lire un matin votre ouvrage à Cécile;
« Il est maître en votre art. En disciple docile,
« Je viens solliciter vos leçons, votre appui.....
« — Ah! que me dites-vous? Apprenez qu'aujourd'hui
« Tout exprès je termine une pièce nouvelle:
« On me l'a demandée; on excitait mon zèle;
« Nos édiles eux-mêmes, ils l'ont donc oublié!
« A plus d'une reprise, instamment m'ont prié
« D'animer leur théâtre, et d'embellir leur fête.
« J'ai travaillé long-temps; ma comédie est prête:
« La voilà! Comment faire?... Ah! vous venez trop tard!
« — Je connais mon devoir en ce fâcheux hasard;
« J'aurai du moins la joie, ajoute le jeune homme,
« De mêler mes transports aux hommages de Rome,
« D'entendre proclamer votre nom glorieux;
Je vous quitte.» En parlant des pleurs mouillaient ses yeux·
Eh! quoi, de vos chagrins c'est moi qui suis la cause?
De votre ouvrage au moins lisez-moi quelque chose!....
— Ah! vous me consolez; pour moi c'est un succès
Que vous daigniez prêter l'oreille à mes essais.
– Asseyez-vous; lisez: un peu plus d'assurance:
omment vous nommez-vous?— Je m'appelle Térence.
Mon cher Térence, allons; je vais vous écouter:
otre art est difficile; il nous faut consulter,
r nos productions, un ami sûr, sincère,
nous serons amis, vous et moi, je l'espère. »

Le jeune auteur déroule alors son manuscrit,
Approche un humble siége, et s'y place, et rougit.
Il commence, en tremblant, une première scène,
Vrai chef-d'œuvre!... Il lisait cette belle *Andrienne!*...
Cécile écoute, admire, enfin est transporté.
« O ciel! quelle élégance, et quelle pureté!
« Votre exposition est nette, naturelle,
« C'est ainsi, dans son art quand le poète excelle,
« Que l'art même s'efface.... Où donc avez-vous pris
« De ce style enchanteur l'aimable coloris? »
Plus la lecture avance, et plus le vieux poète
Applaudit au lecteur: « Cette pièce est parfaite;
« Continuez, mon fils, j'attends le dénouement,
« Et puis je vous dirai quel est mon sentiment. »
Lorsqu'enfin il arrive à la dernière page:
« Ne pas jouer cela! ce serait bien dommage!
« Dit Cécile; je veux vous y servir; je dois
« Des édiles pour vous déterminer le choix.
« Ils m'en remercieront en voyant *l'Andrienne;*
« Térence, vous serez l'honneur de notre scène;
« Il vaut mieux que mes vers cette fois soient perdus,
« Et que je laisse à Rome un poète de plus:
« Je sers l'art et moi-même en vous rendant service.
« — Eh! quoi, vous me feriez un si grand sacrifice,
« Et j'obtiendrais de vous cet appui généreux?...
« — Surpassez-moi, mon fils; je serai trop heureux. »
Il l'embrasse à ces mots; Cécile tint parole.
Bientôt on entendit, aux murs du Capitole,

'out un peuple charmé par le jeune Africain,
ui donner le surnom de Ménandre romain,
on vieil ami jouit de sa naissante gloire.
Que nous devons, Cécile, honorer ta mémoire!
h! quand le temps jaloux de tes nombreux travaux
'e nous en a laissé qu'à peine des lambeaux,
ette bonne action, digne de nos hommages,
oit nous faire encor plus regretter tes ouvrages.
Eh bien! ce trait touchant de sublime bonté,
e te connais, Ducis, il ne t'eût rien coûté:
uel auteur moins que toi connut la jalousie?
igne amant de la gloire et de la poésie,
eureux de tes succès, mais sans t'en éblouir,
e ceux de tes rivaux tu sus encor jouir;
u vis avec transport naître sur notre scène
lusieurs jeunes talents, l'amour de Melpomène;
u suivis de tes vœux leur glorieux essor,
ussi, tous, contemplant dans leur digne Nestor
'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,
'ont nommé leur ami, leur modèle, leur père.

LA VÉRITÉ ET LA FRAUD

IMITATION D'UNE FABLE LATINE

ATTRIBUÉE A PHÈDRE.

De Prométhée, habile statuaire,
Le grand talent dans la fable est cité;
Il fit Pandore; il la forma pour plaire;
Mais par malheur, cette rare beauté
Brouilla bientôt le ciel avec la terre;
Nous payons cher sa curiosité.
Un autre jour, d'une main prompte et sûre,
Notre sculpteur modèle une figure
Pleine d'attraits: c'était la Vérité,
Naïve et nue, et cependant modeste.
Il achevait cet ouvrage charmant,
Lorsque la voix du messager céleste
Près de Jupin l'appelle au firmament.
Il part soudain; sa main négligemment
Laisse tomber l'argile qui lui reste.
Le maître absent, un élève indiscret
Veut de son art surprendre le secret.
Le voilà donc qui ramasse l'argile,
Et s'étudie à copier en tout

La Vérité; la tâche est difficile.
Par ses efforts il en vient presqu'à bout.
L'ouvrage avance au gré du téméraire.
Il s'applaudit; un pied lui reste à faire;
L'argile manque; il ne peut achever.
A son retour, reconnaissant la ruse,
Le maître rit, et sa bonté l'excuse.
« On ne pouvait, dit-il, imiter mieux;
« Cette copie à mon œuvre ressemble;
« Et de ce feu dérobé dans les cieux
« Vous m'allez voir les animer ensemble. »
En les touchant, il n'a dit qu'un seul mot:
La Vérité vit et marche aussitôt;
Mais sa copie est quelque peu boiteuse;
Son pied mal fait la rend toute honteuse.
Le nom de Fraude à l'ouvrage incomplet
Fut imposé par le fils de Japet;
Et de là vient que dans toute rencontre
Ferme et debout la Vérité se montre,
Mais que toujours, ayant son faible endroit,
La Fraude cloche, et ne peut marcher droit.

LE CHAT,

LA VIEILLE SOURIS ET LA JEU

FABLE DIALOGUÉE,

IMITÉE DE L'ALLEMAND DE WILLIAMOFF.

LE CHAT.

Approche ton minois charmant;
Viens! mon ange, que je te baise;
Oh! que je t'aime tendrement!
Que puis-je t'offrir qui te plaise?

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, mon enfant, fuis ce trompeur;
Échappe aux piéges qu'il sait tendre.

LA JEUNE SOURIS.

Maman, il ne me fait pas peur;
Son œil est doux, sa voix est tendre.

LE CHAT.

Viens goûter ce sucre et ces noix,
Gages de mon amour extrême.

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, te dis-je encore une fois.

LA JEUNE SOURIS.

Eh! pourquoi donc le fuir? Il m'aime.

LE CHAT.

Viens; rien ne doit t'intimider;
D'un tendre ami que peux-tu craindre?

LA VIEILLE SOURIS.

L'hypocrite! comme il sait feindre!

LA JEUNE SOURIS.

Hélas! à quoi me décider?

LA VIEILLE SOURIS.

Que dis-tu? tremble, malheureuse,
Si vers lui tu fais un seul pas.

LE CHAT.

Laisse dire cette grondeuse;
Mon amour, et viens dans mes bras.

LA JEUNE SOURIS.

M'y voilà!... Dieux!.... je suis perdue!
O le monstre!.... O la trahison!....
Ah! je sens la griffe!.... il me tue!....
Ah! maman!.... vous aviez raison!....
Les conseils ne profitent guère
Lorsqu'ils combattent le penchant;
Jeune fille écoute un amant
Malgré les leçons de sa mère.
D'abord, craignant de trop risquer,
Elle s'arrête.... elle balance....
Puis s'enhardit.... et puis s'avance...;
L'amant finit par la croquer.

LA

PARABOLE DU SAMARITAIN.

(S. Luc, chapitre X.)

A L'AUTEUR ANONYME D'UN PAMPHLET
DIRIGÉ CONTRE MOI.

Toi, qui par un libelle as cru me diffamer,
Délateur courageux qui n'oses te nommer,
Tu nuis dévotement, et ta haine, mon frère,
Emprunte un beau dehors de piété sincère;
De zèle et de ferveur colorant ton venin,
Tu vas calomniant, dénonçant ton prochain;
Ce sont de gros péchés; que Dieu te les pardonne!
Il est une leçon qu'il faut que je te donne;
Ou plutôt que Jésus, que mon maître et le tien,
T'enseigne dans mes vers comment on est chrétien.
Un docteur de la loi, cherchant à le surprendre,
Lui dit: « Maître, parlez; ne pourriez-vous m'apprendre
« Quel chemin le plus court doit nous conduire au ciel,
« Et comment on est pur aux yeux de l'Éternel? »
Jésus lui répondit: « Vous avez le saint livre;
« Qu'y lisez-vous? Comment vous prescrit-il de vivre?
« — On y lit: Vous devez, en tout temps, en tout lieu,

essus tout le Seigneur votre Dieu;
cœur et d'ame il commande qu'on l'aime.
prochain à l'égal de vous-même:
t la loi; son texte m'est connu.
ous avez sagement répondu.
nplissez cette loi salutaire. »
· a toujours de la peine à se taire.
; insiste: « Et quel est mon prochain? »
pondit par ce récit divin:
ıe descendait de la montagne sainte;
; Jéricho ses pas gagnaient l'enceinte,
· des voleurs il se vit dépouillé;
s, dont le bras d'horreurs était souillé,
ırtri, navré des coups qu'ils lui donnèrent,
du chemin mouraut l'abandonnèrent.
e vers ce lieu tourna d'abord ses pas:
lheureux... et ne s'arrêta pas.
: à son tour vient sur la même place;
alheureux, l'entend gémir... et passe.
Samaritain; que croyez-vous qu'il fit?
s sanglots; la pitié le saisit,
il s'émeut; et mettant pied à terre,
nalheureux, entre ses bras le serre,
, lui fait reprendre ses esprits,
e, et partage avec lui ses habits;
ıuile et de vin baigne ses meurtrissures;
ain secourable il pense ses blessures,
soins pieux ne pouvant se lasser,

« Sur sa monture enfin parvient à le placer.
« Il le conduit lui-même en une hôtellerie,
« Veille auprès de son lit, charme son insomnie.
« Le lendemain matin, obligé de partir :
« Aux maux qu'il souffre encor vous saurez compatir,
« Dit-il à l'hôtelier, soutenez sa faiblesse,
« Usez de cet argent que pour lui je vous laisse.
« S'il ne suffisait pas, ajoutez ce qu'il faut ;
« N'épargnez rien enfin, je reviendrai bientôt,
« Et je vous rendrai tout. Il eut sa récompense ;
« Le malade guérit. Or, que faut-il qu'on pense
« Des trois qui tour à tour sur la route ont passé ?
« Lequel fut le prochain du malheureux blessé ?
« — Sur la réponse est-il quelqu'un qui ne s'accorde ?
« Celui qui sur cet homme a fait miséricorde.
« — Il est vrai, dit Jésus ; allez, et montrez-vous
« Comme lui, bon, humain, charitable envers tous. »
O le bel apologue ! O la douce parole !
Docteurs haineux et durs, allez à cette école ;
Faut-il vous expliquer l'ingénieux dessein
Qui pour modèle aux Juifs montre un Samaritain ?
Savez-vous qu'autrefois l'enfant de Samarie
Fut aux yeux des Hébreux un païen, un impie,
Qu'ils avaient en horreur cet ennemi du ciel,
Et du mont Garizim le sacrilége autel ?
C'est ce païen pourtant, dont la noble conduite
Condamne ici le prêtre et fait honte au lévite !
Que ce précepte saint, désormais mieux compris,

Pénètre en tous les cœurs, règne en tous les esprits.
Amené lentement jusqu'à la tolérance,
Le monde ira plus loin, j'en conçois l'espérance;
Se tolérer, c'est peu; ce n'est que se souffrir,
Il faut nous entr'aimer, nous entre-secourir;
Avec tous les humains en frères sachons vivre,
Quel que soit leur prophète, et leur culte, et leur livre.
Et toi, mon bon prochain, qui m'as calomnié,
Mon cœur ne nourrit point pour toi d'inimitié.
Viens m'offrir, s'il se peut, l'occasion propice
D'exercer ma vengeance... en te rendant service;
Viens, dis-je, souviens-toi que le Samaritain,
Malgré ta haine injuste, est encor ton prochain.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

	Page
Le Jeune Créole, comédie en cinq actes et en prose,	5
Contes et Anecdotes en vers,	191
Le Souper des Six Sages, conte,	193
Le Procès du Sénat de Capoue, anecdote,	200
Les Deux Rats, fable imitée d'Horace,	206
Les Deux Rats, fable par Collin d'Harleville,	208
Le Meunier de Sans-Souci, anecdote,	211
L'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson, fable,	215
Socrate et Glaucon, dialogue,	220
La Nouvelle Artémise, conte,	223
L'Alchimiste et ses Enfants, conte arabe,	227
Une Mistification de Poinsinet, anecdote,	234
Le Portrait, ou *la Matinée d'un Amateur*, anecdote,	238
La Visite académique, anecdote,	245

Une Promenade de Fénelon, anecdote, 247
Les Arbres choisis par les Dieux, fable, 255
Un Trait de Louis XII, anecdote, 257
Julien et Gallus, ou *Remède contre l'Ennui*, anecdote, 259
Le Doyen de Badajos, conte, 267
Le Charlatan et les Trompettes, conte, 278
Portrait d'Olivier Goldsmith, 281
Épitre a mon Ami Andrieux, par J. F. Ducis, 283
Cécile et Térence, épître, 290
La Vérité et la Fraude, imitation d'une fable latine, 298
Le Chat, la Vieille Souris et la Jeune, fable dialoguée, 300
La Parabole du Samaritain, 302

FIN DE LA TABLE.

1344
15c

LA

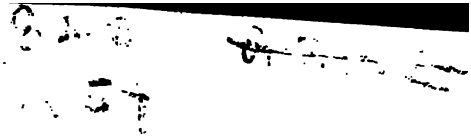
PARABOLE DU SAMARITAIN

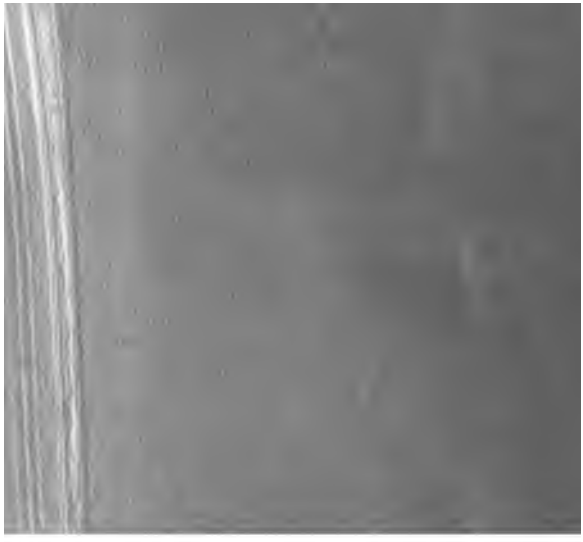
(S. Luc, chapitre X.)

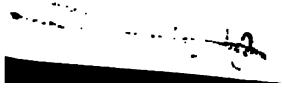
A L'AUTEUR ANONYME D'UN PAMPHLET
DIRIGÉ CONTRE MOI.

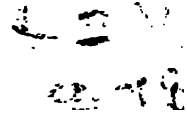
Toi, qui par un libelle as cru me diffamer,
Délateur courageux qui n'oses te nommer,
Tu nuis dévotement, et ta haine, mon frère,
Emprunte un beau dehors de piété sincère;
De zèle et de ferveur colorant ton venin,
Tu vas calomniant, dénonçant ton prochain;
Ce sont de gros péchés; que Dieu te les pardonne!
Il est une leçon qu'il faut que je te donne;
Ou plutôt que Jésus, que mon maître et le tien,
T'enseigne dans mes vers comment on est chrétien.
Un docteur de la loi, cherchant à le surprendre,
Lui dit: « Maître, parlez; ne pourriez-vous m'appren
« Quel chemin le plus court doit nous conduire au cie
« Et comment on est pur aux yeux de l'Éternel? »
Jésus lui répondit: « Vous avez le saint livre;
« Qu'y lisez-vous? Comment vous prescrit-il de vivre
« — On y lit: Vous devez, en tout temps, en tout lieu

Aimer par dessus tout le Seigneur votre Dieu;
D'esprit, de cœur et d'ame il commande qu'on l'aime.
Aimez votre prochain à l'égal de vous-même:
Ainsi le veut la loi; son texte m'est connu.
ésus dit: « Vous avez sagement répondu.
Allez; accomplissez cette loi salutaire. »
Un docteur a toujours de la peine à se taire.
e nôtre donc insiste: « Et quel est mon prochain? »
Jésus lui répondit par ce récit divin:
« Un homme descendait de la montagne sainte;
Des murs de Jéricho ses pas gagnaient l'enceinte,
Lorsque par des voleurs il se vit dépouillé;
Ces brigands, dont le bras d'horreurs était souillé,
L'ayant meurtri, navré des coups qu'ils lui donnèrent,
Sur le bord du chemin mourant l'abandonnèrent.
« Un prêtre vers ce lieu tourna d'abord ses pas:
Il vit ce malheureux... et ne s'arrêta pas.
« Un lévite à son tour vient sur la même place;
Il voit ce malheureux, l'entend gémir... et passe.
« Vint un Samaritain; que croyez-vous qu'il fit?
Il entend des sanglots; la pitié le saisit,
Il s'arrête, il s'émeut; et mettant pied à terre,
Court à ce malheureux, entre ses bras le serre,
Le soulève, lui fait reprendre ses esprits,
Se dépouille, et partage avec lui ses habits;
De flots d'huile et de vin baigne ses meurtrissures;
« D'une main secourable il pense ses blessures,
Et dans ses soins pieux ne pouvant se lasser,









UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05979 3102